Purchased on behalf of the
Hebrden Society -

[3/4/50 from Messrs Davis & Orrell]

H.S.C. Copeman.
Hon Librarian

SL127-4-C-30
52061

TRAITÉ

DU

RHUMATISME CHRONIQUE.

TRAITÉ

DU

RHUMATISME CHRONIQUE,

Sous la modification qu'il reçoit de l'atmosphère et des circonstances locales de la ville de Lyon ;

PRÉCÉDÉ

D'UN Discours sur la nécessité de l'étude la plus approfondie des signes.

PAR M. RODAMEL, D. M. M. Médecin aux Hôpitaux de Lyon.

A LYON,

Chez REYMANN et C.e, Libraires, rue St.-Dominique, n.° 65.

ET A PARIS,

Chez BRUNOT-LABBE, quai des Augustins.

1808.

LIBRARY

A MONSIEUR

FAY-DE-SATHONAY,

MAIRE DE LA VILLE DE LYON,

ANCIEN MAGISTRAT AU PARLEMENT DE PARIS.

MONSIEUR,

Ce fut pendant le cours de votre administration que j'entrai dans l'honorable carrière de médecin des hôpitaux de Lyon : permettez que ce soit sous vos auspices que je publie ce traité du rhumatisme. Combien je serais flatté que

le produit de mes travaux paraisse sous le reflet de votre nom ! d'un nom dont le principal lustre est moins d'honorer héréditairement le rang que vous occupez, est moins d'être lié à l'ensemble des monumens restaurateurs de cette ville, tous datant de vous, que d'y être l'objet d'une reconnaissance immédiatement imposée, et l'exemplaire des devoirs pour ceux qui vous succéderont; que d'y être..... mais elle est trop belle pour m'appartenir, la prérogative de proclamer, et l'opinion, et les sentimens de tous.... Trop heureux si vous daignez accueillir le tribut de respects que la circonstance me permet d'acquitter, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RODAMEL.

DISCOURS

SUR

LA SÉMÉIOTIQUE.

La nature aussi a son langage,
et ce langage est celui des signes.

AYANT dès long-temps médité et réduit en corps de doctrine la science du praticien, j'avais offert à l'administration des hôpitaux de Lyon, de répondre immédiatement au désir qu'alors elle manifestait d'instituer un cours de clinique interne au grand Hôtel-Dieu.

Le sujet de mon discours d'ouverture, *la nécessité absolue d'une connaissance préliminaire des signes ;* ce sujet ne s'appliquant pas seulement aux maladies considérées en général, mais à chaque métamorphose qu'elles subissent ; et, de toutes ces métamorphoses, celles du protée-rhumatisme étant les plus

difficiles à esquisser, d'après la nature de leurs signes respectifs, qui, pour la plupart, sont nuls ou trompeurs pour tout autre œil que celui de l'expérience, j'ai cru ne pouvoir choisir un avant-propos plus utile que ce même discours, dont l'intention est de démontrer la nécessité d'acquérir une exacte connaissance des signes, avant de se livrer à la pratique de l'art de guérir ; de cet art immémorial, qui exige non-seulement une étude continuée du second au dernier terme de la vie, mais jusqu'au sacrifice des heures de délassement.

Oui, l'art du médecin, j'en appelle à la conviction de ceux qui l'exercent, et au sentiment des hommes en général ; l'art du médecin a cela de particulier, que, seul entre tous, il ne comporte aucun relâche pour l'esprit ; qu'il ne reconnaît point de loisirs pour l'homme qui le professe ; et que tout autre instant que ceux qui sont réclamés par la nature pour la satisfaction des besoins réparateurs, que tous autres appartiennent exclusivement à l'étude, à la pratique, et à la méditation.

Tel est le trait spécifique et caractéristique de cet art ; et c'est à la voix de cette vérité, qu'aux temps bien antérieurs à l'Esculape Grec, les législateurs de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, disciples de l'expérience antidiluvienne, avaient fait des médecins un être collectif ;

collectif ; de cet être, un membre du corps sacerdotal se régénérant lui-même ; et des atomes séculaires de cet être immortel, des hommes qui, du berceau au tombeau, alternaient entre l'étude et la pratique ; des hommes qui, dévoués par leur naissance à la solitude de la méditation, et renfermés par leur consécration dans le cercle médical, ne paraissaient dans celui de la vie civile, qu'appelés à y combattre les douleurs ou la mort.....; c'est cette vérité, l'une des mille qu'un mouvement rétrograde nous a fait perdre de vue..... C'est cette vérité qui avait dicté aux administrateurs primitifs des hôpitaux de cette ville, le règlement qui, pendant trois années consécutives, absorbait jour et nuit toutes les heures disponibles des chirurgiens internes, successivement pendant trois autres années, celles des chirurgiens aides-majors ; et enfin pendant six autres années, celles des chirurgiens en chef.... Que le médecin ne se le dissimule donc pas, ce n'est point du succès quelconque de ses soins, seulement, qu'il doit compte à la confiance des familles, à l'opinion publique, et à sa propre délicatesse, mais de tout instant enlevé à la pratique ou à la méditation, par le délassement ou des occupations étrangères à l'art de guérir.

La première condition de l'enseignement est, de la part du disciple, l'intelligence du langage de l'école : toutes ont le leur ; celle qu'ouvrit et que tient la nature pour l'instruction de l'homme, cette école primitive, a le sien qui lui est particulier, et ce langage est celui des signes.

Oui, c'est par les mouvemens locaux, circonstanciels et instantanés, que nous nommons signes, c'est par ces mouvemens caractéristiques ou signes, que la nature se met en rapports rationnels et instructifs avec l'homme, qu'elle lui révèle son être caché, ses manières d'être, et généralement l'ensemble des mystères dont nos besoins réels ou factices nécessitent l'initiation.

C'est donc de l'étude préliminaire, et de l'intelligence des signes dont se compose le langage de la nature, que dépend exclusivement l'acquisition de toute connaissance positive ; je dis de toutes, puisque toute science émane de son école.

En effet, n'est-ce pas à l'aide, et seulement à l'aide de ces mouvemens circonstanciels, de ces signes hiéroglyphiques, que les grandeurs, les distances et les rapports harmoniques des corps célestes ont été calculés?.... que la terre a été mesurée, son existence planétaire déterminée, et son régime interne mis en

lumière ?.... N'est-ce pas à l'aide de ces signes que chaque individu, partie fugitive, mais reproductive de l'individu terre, a été caractérisé et classé ?.... que les lois de mouvemens, d'attraction et d'affinité qui coordonnent les êtres et les choses, nous ont été connues ?.... que le principe des couleurs s'est manifesté dans la lumière ?.... que la pensée des arts mécaniques fut communiquée à l'homme, *élevé* ou *tombé* dans la sphère de la civilisation ? et que ses forces physiques et intellectuelles, associées à celles de la nature, donnèrent pour étendue au cercle de ces arts, l'étendue du cercle de nos besoins ?...

Or, la nature n'ayant qu'une voix, qu'un langage, qu'un système de relation pour tous les êtres dont elle est l'ensemble harmonique, et dont la direction et l'instruction lui sont commises, c'est aussi par des signes qu'elle parle au médecin ; c'est par eux qu'avant de lui révéler les secrets de l'art de guérir, elle l'initie dans la connaissance, rigoureusement préliminaire, des deux modes d'existence, *santé* et *maladie*.

C'est donc sur les signes propres à ces deux modes, à ces deux manières d'être, santé et maladie, que j'appellerai et fixerai l'attention. L'étendue d'un tel sujet est égale

sans doute à son importance , et ce ne fut point sans éprouver un mouvement d'hésitation que je la mesurai d'abord : mais excité par le désir de coopérer le bien , soutenu dans mes travaux par le maître lui-même , et ne devant professer que son livre sous les yeux , c'est avec le pressentiment du succès que j'entreprends moins de répéter ses leçons, que d'enseigner l'intelligence de son langage, et la méthode de l'interroger.

L'homme , dans son individualité collective , dans son organisation animale , et dans les lois qui la régissent , l'homme nous offre de tels rapports , non - seulement avec les autres formes , non-seulement avec le globe dont il fait partie , mais avec le grand individu collectif , avec l'univers ; il nous offre de tels rapports avec l'universalité des êtres , qu'il est tout au moins probable que l'ordonnateur suprême s'est assujetti à la même loi dans la formation de tous ces êtres , et conséquemment , que chaque individu est , en diminutif gradué , un véritable univers , comme l'univers lui - même est un individu.

En effet , si l'on établit un parallèle entre l'univers et les globes qui en sont les parties

premières, ou, pour mettre ce parallèle plus à la portée de tous, si on l'établit entre le globe terre et l'homme, on trouve en eux même structure organique, mêmes vies de relations, de fonctions, de reproduction et de conservation. = L'homme, ainsi que le globe dont il fait partie, est également un composé de différentes parties, dénommées organes, viscères, tissus, systèmes; et chacune de ces parties étant un tout collectif, a, ainsi que le tout homme, sa vie particulière, l'une de relation, l'autre de fonctions, etc. etc., lesquelles réunies, composent la vie générale, autrement dit la vie de conservation; d'où l'on peut conclure que chaque partie principale du corps humain est à l'homme ce que l'homme est au globe terre, ce que le globe terre est au tout univers.

Et poursuivant le parallèle, on trouve également dans l'individu globe les mêmes manières d'être que dans l'individu homme.

Dans le premier, deux états alternatifs, celui de calme et celui d'agitation; dans le second, mêmes états opposés et alternatifs, sous les noms de santé et de maladie; et les phénomènes que développent ces deux états nous offrent, dans l'un et dans l'autre individu, même intention, même action et mêmes résultats.

Lorsque le globe est agité, c'est un volcan qui dépure les entrailles de sa partie terre, c'est une secousse intestine qui livre passage à des principes modificateurs de la partie air, ce sont des tempêtes, des ouragans, des tonnères qui, par différentes combinaisons des parties *eau* et *feu*, rétablissent l'harmonie altérée dans les deux autres : de même, lorsque l'homme chancelle sous la manière d'être agitation, c'est une maladie éruptive du printemps qui entraîne au dehors le produit des saisons antécédentes ; ce sont les secousses violentes d'une maladie inflammatoire qui, se terminant par une hémorragie salutaire, ôte à l'individu la surabondance du sang qui se trouvait en lui, et rétablit ainsi l'équilibre ; c'est une fièvre intentionnelle qui, en réveillant l'action des organes, donne instantanément à l'individu le degré de forces qu'il doit opposer aux attaques de la maladie.

Telle est la similitude d'intention, d'action et de résultats des deux manières d'être calme et agitation, santé et maladie.

Dans l'univers, jamais de phénomènes isolés ; point qui soient indépendans ; tous se lient, tous se coordonnent, et produisent un enchaînement de faits générés et générateurs qui composent la vie de cet être collectif, type de tous les autres êtres : c'est

une succession de principes et de conséquences qui se remplacent sans se détruire ; oui, sans se détruire, de manière que le présent naît du passé, et que c'est encore du passé comme du présent, que naîtra l'avenir.

Or, dans l'homme malade, le même enchaînement de phénomènes se présente dans le même ordre et dans la même succession : la maladie qui s'empare du présent fut le produit long-temps inaperçu du passé, et si elle est abandonnée à elle-même, par suite d'une continuité d'inattention de la part du malade, son avenir sera le produit de la combinaison du passé et du présent ; comme ce sera de l'observation d'abord du passé, et successivement du présent qui en procède, que le médecin appelé à temps, pénétrera dans l'avenir qui procède de l'un et de l'autre.

Hippocrate, que la nature avait organisé pour l'admission à son école, et qui devint l'interprète de son langage ; Hippocrate découvrit bientôt dans l'homme malade le principe universel que je viens d'émettre : il le soumit à l'épreuve de l'expérience, et convaincu par elle que l'état futur de toute manière d'être actuelle n'était qu'une conséquence des deux états antécédens, ce fut dans le passé et le présent qu'il chercha les matériaux du fil qui, seul, pouvait le con-

duire dans l'avenir ; et ces matériaux furent les signes de chaque maladie et des causes qui les produisent.

Il établit donc la grande division des signes , en signes du passé qu'il dénomma *anamnestiques* , en signes du présent qu'il appela *diagnostics* , et en signes de l'avenir qu'il désigna par le mot *pronostics*.

Ce grand homme attachait sur-tout une haute importance aux signes du passé , parce qu'ils sont jusqu'à un certain point les révélateurs exclusifs des causes des maladies ; et il recueillait ces signes dans les effets de l'influence que toutes les parties du grand tout exercent sur l'économie animale , constamment soumise à l'action des divers corps environnans , quel que soit l'essence de ces corps , leur forme et leur distance.

Parmi ces corps qui agissent sur l'homme , l'atmosphère tient sans contredit le premier rang ; aussi fixa-t-elle particulièrement l'attention d'Hippocrate : il l'étudia dans chaque révolution du jour , de l'année et des années ; et n'ignorant point qu'il ne pouvait analyser les manières d'être accidentelles des corps qu'après avoir acquis une exacte connaissance de l'état qui leur est spécialement propre , et qui se caractérise tel par sa durée ainsi que par son retour constant , il commença

par noter l'influence que les constitutions régulières des saisons ont sur l'homme, et passant ensuite à des constitutions irrégulières ou médicales, il eut la certitude de ce qu'il avait pressenti.

Premièrement, que les saisons qui conservent leur caractère spécial pendant leur durée et dans leur succession, exercent sur l'homme une influence salutaire, soit en excitant dans les fluides et les solides une suite graduée de mouvemens doux qui constituent le mode santé, soit en opérant, par leur succession, les passages sans efforts d'un état auquel le corps venait de s'accoutumer, à un nouvel état, dont l'un des effets est de dissiper certaines maladies, nées de l'état antécédent.

Secondement, que de l'influence des constitutions irrégulières naissent les causes, muettes en apparence, de ces maladies sans nombre qui semblent être le secret de la nature et l'écueil de l'art : et, remontant ensuite aux causes qui rendent les saisons irrégulières, il reconnut et mit en précepte, que, pour qu'une saison emprunte ce mode, il fallait qu'il y eût excès dans le chaud ou dans le froid, dans le sec ou dans l'humide, qui, par leurs combinaisons, forment toutes les températures ; qu'il y eût permanence

dans cet excès : enfin , qu'il y eût échange de constitutions spéciales entre les saisons.

C'est de ces principes, désormais consacrés par l'expérience des siècles , qu'Hippocrate a extrait les dogmes des constitutions médicales : ces dogmes qui dès-lors servirent de base à la science, et qui sont encore le flambeau à l'aide duquel le médecin non-seulement distingue la nature de certaines maladies , mais peut apprendre à les prédire.

Oui , les prédire : depuis qu'on a médité les ouvrages du fondateur de la séméïotique, les épidémies ne sont plus attribuées à ces grands et instantanés événemens locaux qui ont porté l'effroi dans l'esprit de leurs témoins. L'éruption du Vésuve de l'année 1729, et les phalanges d'insectes qui avaient couvert le territoire de Nisme en 1580 , ne sont plus regardées comme causes , l'une de l'épidémie qui ravagea toute l'Europe , et les autres de celle qui mit le Languedoc en deuil.

Le recours aux signes anamnestiques des saisons a enfin dissipé cette erreur : les signes du passé , de nouveau consultés , ont appris que la cause matérielle des maladies graves ou non graves , qui sont rangées sous la dénomination d'épidémie , que cette cause n'est due qu'aux constitutions irrégulières antécédentes, qui , permanentes dans leur carac-

tère pendant plusieurs saisons ou années, se sont continuées jusqu'à ce que leurs effets aient été développés par telle ou telle circonstance. Ils ont appris que c'est dans les constitutions antécédentes, et non dans la constitution actuelle qu'on doit chercher le germe des épidémies ; ils ont appris enfin, que c'est d'après ce principe qu'on peut résoudre le problème proposé : *Une épidémie étant donnée, comment reconnoître sa nature ?* ..... et qu'on pourra proposer et résoudre le problème suivant : *Des saisons irrégulières antécédentes ayant établi un mode stationnaire suffisant pour déterminer une épidémie, quelle sera la nature de l'épidémie qui doit paraître ?*

Et c'est encore à l'aide des signes du passé, ce n'est qu'en recourant à eux que nous pouvons reconnaître ces maladies, qui ont reçu divers noms à raison des lieux qui les produisent, des circonstances où elles paraissent, des saisons qui les déterminent, etc., et que nous appelons maladies sporadiques, intercurrentes, endémiques, pandémiques et contagieuses.

Nulle science donc, nul espoir de succès dans l'art de guérir, sans le recours aux signes du passé, conséquemment sans une connaissance relative du cercle immense qui les ren-

ferme : oui, immense, puisqu'il s'étend au-delà de l'atmosphère terrestre, puisqu'il embrasse ces globes lumineux et opaques avec lesquels l'homme correspond par des rapports, qui pour échapper à nos sens, n'en sont pas moins réels et nécessaires au mouvement universel.

En effet, la timide inscience a pu contester l'action des astres sur l'économie animale ; mais cette harmonie planétaire, dont Kepler et Newton nous donnent le tableau, ne serait-elle que le brillant produit de conceptions hasardées ? ou n'auraient-elles d'autre intention que de constater la toute-puissance de l'ouvrier ? Et pour préciser cette question, pouvons-nous, par exemple, nier l'influence du soleil sur notre globe, ou dire que cette influence peut exister sans s'étendre à l'air qui environne la terre, aux astres qui la couvrent, aux formes dont elle se compose ; et mettre en doute que la vie qui distingue ces êtres et ces formes, entre pour quelque chose dans les effets secondaires qui émanent de cette influence ?

C'est sur-tout celle de la lune que plusieurs modernes ont nié, et que d'autres ont regardé comme douteuse : mais peut-on s'inscrire en faux contre les produits de l'observation qui nous ont été légués par les savans les plus dis-

tingués de tous les âges ? D'ailleurs, quelle contradiction de la part de ces hommes d'un jour, de reconnaître les anciens pour leurs maîtres dans l'art d'observer, et de dédaigner en même temps l'étude, si importante aux yeux de ces maîtres, des effets sensibles que produisent dans l'atmosphère les conjonctions des divers globes célestes, de ces effets qui ont été si lumineusement constatés par Kook, Schlitters et Fréderic Hoffman.

Enfin, les signes anamnestiques, ces signes, je le répète, révélateurs en quelque sorte exclusifs des causes d'une multitude de maladies ; les signes du passé se recueillent aussi dans les révolutions de chaque âge du malade, dans la rapidité avec laquelle s'est fait son accroissement, dans son tempérament, dans ses mœurs, sa manière de vivre, sa profession, dans ses maladies antécédentes, et dans celles qui, sans se manifester en lui, sont néanmoins héréditaires dans sa race.

Telle est l'immensité du cercle des signes anamnestiques, devant lequel reculerait sans doute le génie effrayé, s'il était réduit à l'instantanéité de l'individu homme ; s'il n'était enhardi par la longévité de l'individu médecin, déjà âgé de bien des siècles lorsqu'il vivait sous le nom d'Hippocrate.

Telle est, dis-je, l'immensité du cercle

des premiers signes que le médecin doit appeler à son instruction et à son aide. La nature ne repose jamais ; et c'est par les lois du mouvement qu'elle opère ce rapport d'attraction et de répulsion qui lie les corps célestes et les constitue en tout collectif ; c'est par ces mêmes lois qu'elle perpétue l'affinité et l'analyse qu'on remarque dans toutes les parties du globe dont nous faisons partie ; c'est par elle qu'elle entretient la lutte renaissante du végétal contre la terre et l'air, de l'animal contre l'universalité des corps ; et c'est des résultats alternatifs de cette lutte qu'elle forme les deux états opposés que nous nommons santé et maladie dans l'individu homme, calme et agitation dans l'individu globe.

C'est donc de ces deux états observés dans le passé ; c'est dans les variétés de la lutte qui les produit alternativement, qu'on doit recueillir les signes anamnestiques ; et ce sera aussi dans cette lutte et de ces deux états, mais observés dans le présent, qu'on recueillera les signes diagnostics.

Les signes diagnostics composaient toute la séméïologie de l'esculape Grec, et des Asclépiades ses descendans : quelqu'imparfaite qu'elle se manifestât dans son application aux

maladies compliquées, ils ne pouvaient la soupçonner incomplète, d'après l'opinion du temps sur les manières d'être santé et maladie, considérées, la première, comme un état de paix entre le principe de vie et le principe de mort ; la seconde, comme un état de guerre entre ces deux principes : rectifions cette erreur.

La santé et la maladie, quoique des contraires absolus, sont néanmoins deux états également conservateurs de l'être ; deux états co-existans, quoique l'un cesse d'être sensible à l'instant où l'autre le devient ; deux états, enfin, dont la dominance alternative est toujours déterminée par un même besoin, par celui de contenir ou repousser le principe de destruction.

Oui, la santé et la maladie ont une même intention dans l'économie vitale de l'homme ; elles sont pour lui ce que les contraires, calme et agitation, sont pour l'universalité des formes, deux moyens conservateurs.

Et si sous cette destination la maladie paraît n'être qu'auxiliaire de la santé, ce n'est que parce que, hors les cas de causes violentes et explosives, sa dominance ne se développe que par progression, et ne se manifeste qu'après avoir opéré plus ou moins long-temps sous des caractères qui échappent, sinon à l'atten-

tion de l'observateur, du moins à celle du malade.

En effet, outre le grand nombre de maladies accidentelles qui ont ou peuvent avoir lieu pendant la durée de la vie, l'homme est sujet à une continuité de modifications internes dont il ne peut se rendre compte, parce qu'elles sont produites par des secousses que l'habitude de les éprouver rend insensibles, mais qui, analysées par le médecin, offrent tous les signes de l'état maladie.

Et pour se convaincre de cette vérité, il suffit de noter les maladies qui sont propres aux divers âges, et de réfléchir, soit sur les crises transitionnelles d'une période à l'autre, soit sur la loi qui veut que tout homme ait son organe faible, soit enfin sur les causes de destruction non soupçonnées pendant la vie, et qu'on trouve après la mort dans un grand nombre d'individus.

Or, la santé et la maladie étant deux états co-existans, quoique ne coopérant qu'alternativement, leurs signes respectifs ne peuvent être étudiés et établis séparément : ce n'est que par leur rapprochement et par une comparaison très-exacte, qu'on peut parvenir à la connaissance certaine des uns et des autres ; et comme la santé est dans l'ordre naturel, celui des deux états qui domine le plus habituellement,

habituellement, comme les signes de la maladie, ne sont en général que l'exagération des signes de la santé; ce sont ces derniers qui, quoique les plus difficiles à saisir, doivent être observés les premiers, pour servir ensuite de points correspondans et de mesure à leurs contraires, à ceux de la maladie.

J'ai dit les plus difficiles à saisir, parce qu'en effet les signes de la santé, participant de sa nature, insusceptible d'être mise en image, leur action sur l'organe de la vue est en apparence celle du charme plutôt que celle du contact; ils ont une telle ténuité, que, comme les traits du vrai beau, ils ne sont sensibles à l'œil du vulgaire que par l'ensemble qu'ils constituent, et ne le deviennent individuellement pour l'observateur que lorsque, par une longue pratique, il a acquis la faculté qu'on nomme le coup d'œil du médecin, ou que, par une exception bien rare, il jouit de cette perspicacité innée, aperçue de loin en loin dans quelques hommes célèbres, et que nous offre l'un des deux praticiens que leurs vastes connaissances ont dès-long-temps placés au premier rang des médecins de cette ville (1).

(1) Lorsque ce discours fut composé pour l'ouverture d'un cours de médecine clinique, Lyon jouissait encore

Les signes de la santé sont donc les plus difficiles à saisir, et néanmoins c'est à eux, je le répète, qu'appartient la priorité de l'observation.

Les premiers signes que doit recueillir le séméïologiste lui sont offerts par l'attitude que prend le malade dans son lit, et sur-tout dans l'état de sommeil, parce qu'alors les

---

des hauts talens naturels, des vastes connaissances acquises, et de la longue habitude de guérir du docteur Petétin. Au moment où je le fais imprimer, ses manes jouissent des regrets de tous, de la reconnaissance de beaucoup : oui, de la reconnaissance.... ; mille lui doivent la vie ; mille lui doivent plus, la santé ; mille et mille encore, tous ceux qui l'invoquèrent, l'indigent comme le riche, l'inconnu comme l'ami, tous trouvaient en lui l'héritier de l'ame comme l'héritier du savoir d'Hippocrate : son premier bienfait était également pour tous, ce charme qui suspend la co-action du moral, ce charme que projette une compatissante sollicitude, une sensibilité vraie, et non de mots, qui, ainsi que sa perspicacité en médecine, était un des nombreux avantages que la nature lui avait prodigués. Il ne fut point mon maître ; mais il fut souvent le météore fugitif à la lueur duquel j'entrevis le sentier du vrai : il ne fut point mon introducteur dans le cercle des praticiens ; mais il y fut toujours mon recours, et mon recours justifié par le noble apport de toutes ses lumières : je dois donc à sa tombe, et c'est avec une religieuse vénération que j'y dépose le tribut des sentimens qu'il a laissés dans tous les cœurs honnêtes.

effets produits par les affections physiques ne sont point à demi voilés par les habitudes morales.

Dans l'état de santé, l'homme dort naturellement sur l'un des deux côtés, et par préférence automatique sur le côté droit; ses membres sont légèrement fléchis sur le tronc; et l'un de ses bras est étendu dans la direction du chevet, qui usurpe sur lui la fonction de soutenir la tête; son corps conserve, dans son *laissé-aller*, un caractère d'action interne qui distingue le repos de l'affaissement; et ses couvertures, qui s'adaptant à l'attitude en font partie, ses couvertures ont un arrangement qui satisfait à la question du médecin sur la rareté et la tranquillité des changemens de position; et de la réunion de ces signes, ou de celle des signes contraires, qui indiqueraient agitation, prostration de forces, angoisses, souffrances, etc., le médecin a déjà des notions positives sur l'état ou de santé ou de maladie de l'individu auprès duquel l'ont appelé, ou une vaine inquiétude, ou des craintes fondées.

Cependant, quelle que soit l'opinion formée par l'espèce des signes qu'il vient de recueillir, il porte et fixe son attention sur la face, qu'il ne serait pas moins important de pouvoir examiner pendant le

sommeil, afin de l'étudier mieux après le réveil.

La face, l'un des mystères de l'être homme, la face est la partie la plus séméïologique de la forme humaine ; elle signale avec une précision absolue toutes les nuances des affections physiques et morales, tous les degrés, tous les points, semi-points dont se compose la ligne du bien-être à la douleur ; rien, en un mot, ne peut exister, se passer, se former dans l'homme sans se peindre sur elle, et avec la rapidité, avec la co-existence du *que le monde soit, et le monde étoit....* : telle est la face.

Pour la bien étudier, il ne suffit pas de l'observer dans ses transformations, aussi dissemblables que les pensées, que les sentimens et les sensations dont ces transformations sont l'image ; il faut en avoir analysé tous les traits, d'abord comme individu, successivement dans leur coaction partielle, enfin dans l'unité physionomie qui se compose de leur ensemble.

Le front, qui dans l'état de santé semble n'être qu'une surface immobile et sans vie, destinée à recevoir passivement les empreintes du plaisir, de l'espérance, de la crainte, de la tristesse ou de la joie, et qui n'offre qu'à l'œil exercé du praticien ce degré d'animation

qui sert de point différentiel entre le calme du bien-être et l'inaction du repos ; le front, dans l'état de maladie, est ou relâché ou tendu, ou contracté ; il est froid sous une transpiration glutineuse, ou chaud sous un épiderme sec ; tantôt décoloré, tantôt pourpré, ou couvert d'éruptions ; souvent uni, sans expression de tranquillité ; plissé, sans caractère de réflexion ; serein ou triste, sans corrélation.

Les oreilles, qui, dans leur manière d'être naturelle, ont un incarnat doux, un degré de chaleur déterminé par celui des parties environnantes, une légère tension d'élasticité, et une docilité d'ouie proportionnelle aux sons et aux distances ; les oreilles sont contractées dans l'état de maladie, elles sont glacées ou brûlantes, pâles, livides ou noires, insensibles ou douloureuses, altérées dans leur faculté auditive, depuis le prestige jusqu'à la surdité complète, et fournissent un cérumen qu'Hippocrate interrogeait non-seulement dans sa couleur, son odeur, sa consistance, mais jusque dans sa saveur ; car, si je semble trouver un terme aux signes de chaque trait, qu'on n'en fasse pas un reproche à la nature, ce terme ne m'est assigné que par le cadre du discours : nulle question inspirée ou commandée par les besoins de l'homme ; je dis, *par les besoins*, nulle question ne restera jamais

sans réponse : *frappez, et l'on vous ouvrira*, dit aussi la nature (1).

---

(1) Je suis loin d'ailleurs de reconnaître au sens renfermé dans ces paroles l'extension désastreuse que lui ont donné les divers agens de l'esprit de désordre. Il ne suffit pas d'avoir la forme humaine pour être indifféremment et en tout temps, apte à toutes les sciences et professions. Si les résultats n'avaient pas démontré qu'une même intention, celle de renverser l'ordre établi par la sagesse des siècles, que cette intention était le mobile commun de cette foule de professeurs, j'oserais dire de carrefours, qui ont mis toutes les sciences en catéchismes à l'usage de la tourbe, on pourrait regarder comme le comble du délire seulement leur prétention de faire de chaque homme ce qu'il aura la fantaisie d'être ; d'en faire un législateur, ou un administrateur ; un Annibal, ou un Hippocrate, n'importe à quelle époque de la vie cet homme quelconque ouvrira le livre destiné à l'initier.... Les Tissot et les Buchan ; comme les Montesquieu, les Necker et les Condorcet, comme l'orateur du peuple et l'auteur de la feuille villageoise ; ces différens associés au grand œuvre n'ignoraient pas que le *frappé*, *on vous ouvrira*, écrit sur la porte du sanctuaire de toute école, ne s'adresse qu'à celui qui, dès l'adolescence, s'est consacré à l'étude d'une des sciences respectivement professées dans ces écoles : *ità ut à puero institutio accedat, atque ad in loco à naturâ ad disciplinam apto* (*), qu'à celui qui en a fréquenté assidument les portiques, et successivement l'intérieur. La division de la vie en quatre âges, est le type d'existence de toutes formes, sociales comme animales ; et ce type, placé sous les

(*) *Hipp. op. omnia. Vander Linden*, t. 1, p. 41.

Les yeux qui, selon l'expression de ce même grand homme, sont pour le séméïologiste *la mesure de la vie et de son action sur la matière*, les yeux dans l'un et l'autre état, santé et maladie, sont inépuisables en signes diagnostics ; ces signes émanent de la position des globes, de leur proéminence ou enfoncement, de leur mouvement ou fixité, du ton terne ou brillant de leur surface, et de l'espèce de sensations que leur fait éprouver la lumière ; ils émanent du plus ou moins de facilité avec laquelle les paupières s'abaissent ou s'élèvent, de la manière dont elles sont fermées pendant le sommeil, de leur couleur, de leur volume, de l'abondance

---

yeux de tous, rend obligatoire pour tous la loi de ces quatre modes d'existence : apprendre, s'exercer, exécuter et enseigner... Qu'on ne m'inculpe donc point de ce qu'écrivant en langue vivante, je semble méconnaître aussi l'être collectif dont je fais partie, l'être qui se compose des médecins, non d'une faculté, non d'une nation, mais de toutes les nations de l'Europe, et dont l'individualité exige un langage commun à tous : qu'on ne m'inculpe point de partager l'intention initiatrice des professeurs de carrefours. Ce n'est que pour l'apprenti et le jeune maître que j'esquisse ce tableau des signes de la santé et de la maladie ; tout autre, je le dis, n'y recueillerait que d'imparfaites notions, dont l'application ne pourrait être que funeste : *toute science a ses mystères.*

même ou de la rareté des cils, de l'état de la glande lacrymale ; en un mot de tout ce qui fait partie accessoire de l'œil, sans en excepter les sourcils.

Et le nez, par sa forme plus ou moins effilée, par la liberté de ses ouvertures, ainsi que par ses divers degrés de couleur, chaleur et faculté odorante ; la bouche, par le volume des lèvres, leur teinte vermeille, pâle ou livide, leur état fixe ou tremblottant, et leur manière d'être ouverte, pendantes ou entraînées de côté ; le menton enfin, les tempes et les joues, par leur coloris animé, éteint ou plombé, par leur rondeur ou amaigrissement, par leur contraction ou relâchement, ne concourent pas moins que le front, les oreilles, les yeux, etc. à fixer le degré d'altération, et la distance à l'état de santé.

Telle est la manière d'étudier la face, employée par le législateur de l'école grecque, et telle doit être la marche analytique du séméïologiste dans la recherche, d'abord des signes que présentent la peau, les ongles, l'avant et arrière-bouche, le cou, la poitrine contenant et contenu, l'épigastre, les hypocondres, l'hypogastre et les lombes ; successivement de ceux qui sont pris dans la voix, les gestes, le délire, les exacerbations, les mouvemens convulsifs, le som-

meil, la veille, et l'état des facultés intellectuelles : enfin, de ceux qui, tirés de la circulation, sont produits par les phénomènes qu'offrent au tact les palpitations du cœur, ainsi que les pulsations des artères brachiales ; et, à la vue, les battemens des artères temporales et carrotides, ainsi que le gonflement des vaisseaux hémorroïdaux et les varices des jambes.

Et c'est après avoir fait succéder cette décomposition de l'homme dans son être présent à celle du même homme dans son être passé, c'est après avoir recueilli l'ensemble des signes anamnestiques et diagnostics, que le médecin opère précisément comme en algèbre, c'est-à-dire, qu'il établit ses équations et dégage ses inconnus.

Il peut opérer de deux manières, ou mentalement, ou par écrit ; mais quelle que soit la méthode qu'il adopte, il est obligé d'avoir recours à la synthèse, qui consiste à réunir tous les caractères de chaque signe, afin de pouvoir les comparer entr'eux et déterminer leur liaison respective.

La méthode mentale consiste à ne s'attacher qu'aux signes maladifs que l'on a observés sur chaque partie du corps, à les réunir ensuite par la pensée, et après les avoir étudiés dans leurs rapports et leur ensemble,

à en déduire le caractère de la maladie.

La méthode par écrit exige au contraire, 1.° que l'on note chacun des caractères que les signes peuvent offrir, sans juger s'ils sont de santé ou de maladie ; 2.° que l'on sépare et que l'on place sur deux colonnes ceux qui appartiennent à la santé et ceux qui désignent la maladie ; 3.° que l'on compare, combine, varie et multiplie, enfin que l'on réunisse tous les signes qui ont entr'eux un rapport médiat ou immédiat, par l'intermède de la cause d'où dérive la maladie, pour déterminer le diagnostic.

La méthode mentale, celle des nosologistes, est souvent insuffisante, d'où, quels que soient le discernement et la longue habitude du praticien qui l'emploie dans les maladies très-compliquées, ce n'est le plus souvent que vers le milieu ou sur la fin de la maladie qu'il découvre l'affection qui complique ; et c'est probablement ce défaut d'analyse qui rend si disparates et si obscures les histoires de maladies que nous trouvons dans les auteurs, soit de nosologie, soit de précis de médecine, dans lesquelles plusieurs maladies nous ont été données comme simples, tandis que, bien analysées, elles nous offrent des caractères de complication très-prononcés.

La méthode analytique, telle que je viens de la décrire, éloigne à cet égard toute erreur; elle décompose les maladies les plus compliquées, les réduit à leurs élémens, et, dans cette division de signes, le médecin reconnaît bientôt les connexions qu'ont entre eux les principes constituans de chaque maladie compliquée.

Dans cette méthode, le symptôme dominant, seul observé par les Asclépiades, pères d'Hippocrate, et seul observé encore par la tourbe des médecins, le symptôme dominant n'a aucune influence privilégiée sur l'attention, qui, fixée également sur tous les phénomènes, ne laisse rien échapper : de toutes les méthodes, elle est la plus courte et la plus sûre pour arriver au diagnostic. A peine se l'est-on rendue familière, que déjà elle a produit ce coup-d'œil du médecin qui saisit l'ensemble des caractères d'une maladie, comme on reconnaît dans un portrait l'image de tel homme sans avoir besoin d'en détailler et analyser les traits.

Enfin, c'est par cette méthode, qui réunit le double avantage de ne rien oublier, et de prémunir contre tout jugement prématuré, qu'on peut établir la certitude en médecine, et confirmer l'opinion de ceux qui ont mis cette science en parallèle avec les

mathématiques mixtes ; c'est aussi par elle qu'on anéantirait toutes ces controverses et ces avis opposés qui, s'élevant dans les consultations particulières, ont des résultats aussi funestes pour les malades que nuisibles aux médecins ; c'est encore par cette méthode que l'on peut rendre exactes et complètes les observations qu'on se propose de faire, et réduire à leur juste valeur toutes les observations connues : enfin, c'est par elle qu'après avoir établi son diagnostic, à l'aide de l'analyse et de la synthèse, le médecin pénétrant par la pensée dans toute la durée future de la maladie, émettra son pronostic en successeur d'Hippocrate.

Les pronostics, ainsi que les anamnestiques, sont le bienfait d'Hippocrate, comme le diagnostic et la médecine clinique avaient été celui d'un de ses aïeux, du premier des Asclépiades, que la vanité des Grecs honora du nom Egyptien, sous lequel il fut mis au rang des dieux, pour avoir transporté dans sa patrie ce que la mystérieuse Egypte lui avait confié de la doctrine de son esculape (1).

(1) Comme elle avait honoré le fils de la grecque Maïa, du nom également égyptien, Mercure ; celui

Oui, j'ose le dire, quoique réputé fondateur de la séméïotique, qui se compose des signes du présent comme de ceux du passé et de l'avenir, Hippocrate avait trouvé le diagnostic en plein développement ; car, quelle absurdité d'en refuser la connaissance aux Asclépiades ses pères, et celle du grand art de guérir aux instituteurs de la Grèce, les Egyptiens, après avoir entendu, quant aux premiers, Celse et Galien attribuer à l'esculape Grec l'institution de la médecine clinique, qui est précisément l'étude des signes du présent, observés au lit du malade ; et quant aux seconds, Hippocrate lui-même rendre hommage à leur toute-science, en disant : « La médecine existe de temps » immémorial ; le principe et la marche » étant trouvés, et, par cette marche, les » hommes étant parvenus à une multitude » de connaissances sûres, on doit espérer

---

d'Alcmène, du nom gaulois, Hercule ; celui de Sémélé, du nom arabe Bacchus, etc. etc. ; cherchant ainsi à s'approprier, aux yeux des générations futures, les hommes de tous les âges du monde, de toutes les sections du globe, qui étaient parvenus à l'apogée des arts et des sciences ; cherchant ainsi à passer dans l'avenir pour avoir été leur propre ouvrage, et n'ayant réussi qu'à couvrir de ténèbres l'école primitive tenue par le peuple instituteur des peuples.

» qu'à force de temps l'homme capable et » instruit des découvertes dont nous jouis- » sons, parviendra à la connaissance du » reste, s'il ne s'écarte pas de cette marche » trouvée. »

Nulle incertitude donc sur l'étendue des connaissances en médecine que possédait l'école sacerdotale de l'esculape Egyptien : mais la doctrine des enfans de l'esculape Grec était parvenue à Hippocrate frappée de la réticence qui caractérise les diverses doctrines apportées du même sanctuaire par les hommes qui, sous le titre non de philosophe créé par Pithagore, mais de sage, *Sophos*, qui, sous ce titre, éclairèrent leur patrie, soit comme législateurs, soit comme moralistes, astronomes, physiciens, etc.

Les Asclépiades, peut-être même le premier d'entr'eux, avaient certainement gémi de cette réticence bientôt indiquée et constatée par ses effets ; mais il était réservé au génie d'Hippocrate d'en déterminer la nature, et de donner à son art l'étendue dont il était susceptible, en devinant enfin l'anamnestique et le pronostic.

Hippocrate s'était livré à l'étude des mathématiques, de la physique, de la politique même : en un mot, de toutes les parties dont se constituait ce qu'on avait nommé la *Sa-*

pience, jusqu'à l'invention du mot philosophie par Pithagore ; ce que Salomon avait reçu en don de l'Eternel, ce que le dieu du Sinaï avait déclaré être en dépôt chez les Egyptiens, la connaissance de la partie du système universel des êtres et des choses, qui est nécessaire aux besoins de l'homme social : il s'était livré accessoirement à leur étude, il leur avait trouvé une faculté commune, celle de prédire ce qui leur était respectivement relatif dans l'avenir ; et signalant le principe de cette faculté dans une méthode qui leur était également commune, il n'hésita point à mettre en expérience ce que bientôt il mit en principe : *opportem sapientiam transferre ad medecinam . . . . . sapientiam*, et non *philosophiam ;* car il ne confondait point l'antique Sapience, mère des *Sages* de Thèbes et de Memphis, avec la très-moderne philosophie, fille de Pithagore et des demi-sages de la Grèce (1).

Hippocrate osa donc le premier entre les Grecs, appliquer à son art la méthode qu'il voyait être commune à toutes les sciences,

---

(1) Demi-sages, parce qu'ils n'étaient qu'enfans adoptifs, parce qu'ils n'avaient reçu que la demi-initiation accordée aux Orphée, aux Moyse, aux Solon, aux Zoroastre.

la méthode d'interroger d'abord le passé, ensuite le présent *qui en procède*, et par eux l'avenir *qui procède de l'un et de l'autre....*; il osa les interroger, et ses pronostics lui méritèrent le surnom de divin.

Comme aussi ce fut en régénérant ce dogme trinitaire de la médecine, six cents ans après la mort du grand homme qui en avait publié le mystère, et en le rétablissant dans ses droits, que Galien se fit honorer par la superstitieuse Rome, sous le double caractère de disciple d'Hippocrate, et d'inspiré d'Apollon.

Mais pour développer cette faculté de pénétrer dans l'avenir, simulée par les oracles, et mise en doute par l'origine que le charlatanisme sibyllaire et la crédule ignorance lui attribuèrent ; pour exercer cette faculté de prédire une maladie, ses crises, ses suites funestes ou heureuses, et, dans ce dernier cas, ses retours ou rechutes, il ne suffit pas d'avoir une exacte connaissance du passé et du présent, il faut aussi, à l'aide d'une rigoureuse analyse, étudier la nature dans son travail continu, l'épier dans ses moindres mouvemens, saisir avec sagacité les signes qui résultent de chacun d'eux, et les noter dans leur ordre de succession avec la plus scrupuleuse ponctualité.

En

En effet, cette étude, cette habileté à saisir, et cette exactitude sur l'ordre de succession sont d'autant plus importantes, que le mode maladie étant, ainsi que je l'ai établi, une manière d'être naturelle, toute maladie se trouve assujettie à une durée composée de trois périodes ; que c'est par le travail qui caractérise chacune de ces périodes, que la nature élabore, digère, assimile et évacue le principe morbifique ; enfin, que c'est par les signes qui leur sont respectivement propres, que chaque travail se caractérise lui-même aux yeux du médecin, qu'il lui manifeste son commencement et l'avertit de sa fin.

Or, ces trois périodes, si importantes à bien distinguer, sont désignées par les mots *irritation*, *coction* et *crise*. La première de ces périodes, celle d'irritation, est caractérisée par la sécheresse de la peau, la rudesse et la chaleur qu'elle offre au toucher ; = par l'état du pouls, qui est fréquemment dur, serré ou concentré ; = par la couleur du visage qui, par fois, est pâle et comme retiré, d'autres fois rouge et animé ; = par la suppression du mucus des narines ; = par la sécheresse et l'aridité de la langue, couverte dans son milieu d'une couche blanchâtre ou jaunâtre, à travers laquelle paraissent quelques

papilles rouges, et par la rougeur de ses bords ; = par la soif, qui est intense ; = par une difficulté plus ou moins grande de respirer, accompagnée d'une petite toux, tantôt sèche, tantôt humide, avec expectoration d'une matière glaireuse ; = par une légère météorisation du ventre, une douleur fixe au creux de l'estomac, qui augmente sous la pression ; = par l'état des urines, qui sont ténues, blanches, crues, quelquefois teintes en rouge, sans énéorèmes et sans sédiment ; = par des vomissemens d'une matière aigre, glaireuse, pituiteuse ou bilieuse, jaune ou verte, sans soulagement ; = par la constipation, ou des déjections d'une matière liquide, crue et fétide ; = par des agitations, des angoisses, assoupissement avec insomnie, léger délire, douleur dans les membres, accablement, trouble dans les facultés intellectuelles, et peu ou point de soulagement après les exacerbations ou les redoublemens.

Les signes de la seconde période de la coction sont moins permanens, ils laissent des intervalles de calme ; et les solides assouplis, humides et moins brûlans, dénotent le relâchement ; les excrétions sont plus faciles, plus abondantes, et ont plus de consistance ; les organes sont dans un état d'érection et de dilatation ; il semble que la nature agrandit

leur volume et leur sphère, soit pour compléter le travail, soit pour livrer passage à la matière qui doit être évacuée: cet état, appelé turgescence par les anciens, indique la voie que la nature se ménage pour porter au dehors le produit de l'élaboration.

Quant aux signes de la dernière période, ils sont en général tranchans et alarmans, sur-tout lorsque la crise est complète; alors, ce sont de vives agitations, une chaleur brûlante, une fièvre très-forte, un délire frénétique, unis souvent à plusieurs signes mortels. Dans la crise incomplète, l'évacuation critique a lieu par une ou plusieurs voies, sans que les signes de la maladie paraissent s'aggraver, et ces évacuations alternant avec des coctions brisées, durent souvent plusieurs jours, pendant lesquels la maladie diminue peu à peu et par degré jusqu'à sa terminaison: la crise peut aussi s'opérer d'une manière en quelque sorte insensible; et, dans ce cas, ses signes se confondent avec ceux de la coction, pour l'œil qui ne seconde pas le sens interne qu'on nomme tact, et à plus forte raison pour celui du médecin en qui l'organe de la vue est frappé de quelqu'imperfection.

D'ailleurs, la crise a cette particularité, d'avoir lieu à certaines époques constatées par

l'expérience : ces époques, appelées jours critiques, sont assez fixes dans les maladies aiguës ; néanmoins elles varient à raison de la nature de la maladie, de ses complications, de l'âge et du tempérament du malade ; à raison du climat, de l'état de l'atmosphère et des remèdes administrés.

Enfin, quoique la nature, pour évacuer l'humeur morbifique, choisisse le plus ordinairement une ou plusieurs des voies affectées aux excrétions, quelquefois aussi elle la dépose en partie ou en totalité dans le tissu cellulaire, et y détermine des dépôts, des bubons ; d'autres fois encore elle juge la maladie par une maladie secondaire, telle que la fièvre, un ulcère, un érysipelle, des charbons, des éruptions cutanées, etc.

Oui, c'est par une analyse rigoureuse de ces signes, et de tous autres que développent les trois périodes irritation, coction et crise, c'est sur le concours des signes congénères, et non en se laissant séduire par le symptôme dominant d'une maladie, qu'on peut fixer avec certitude sa durée, préjuger sa voie de solution, prédire son issue, en un mot, remplir l'attente et justifier l'opinion qu'on se forme du médecin.

Car, annoncer la mort au commencement ou vers le milieu du bouleversement des traits

de la figure, qui constitue ce que l'on appelle la face Hippocratique, prédire l'issue funeste d'une maladie d'après ces derniers signes, n'est point ce que l'on attend, ce qu'on a droit d'exiger du médecin ; ce coup d'œil n'est que celui du vulgaire, que doit devancer celui de l'homme de l'art.

Le cercle des signes anamnestiques, diagnosties et pronosties, dont le jeune praticien doit avoir acquis la théorie ; ce cercle, je le répète, est immense, et la plus longue durée de la vie de l'homme serait insuffisante, s'il était réduit à en commencer et poursuivre la recherche ; mais cette recherche est dès long-temps terminée ; ce travail des siècles et non de la vie humaine, est fait ; et si la transmission de son produit exige de grands talens, sans doute, dans le professeur de clinique, elle ne demande qu'une opération mécanique de la part du disciple clinitien, pour qui, conséquemment, l'inscience des signes n'a point d'excuse, et dont l'ignorance à cet égard ne serait pas moins coupable que honteuse : oui, coupable ! Mais s'il suffit au disciple, d'une opération mécanique de la mémoire, il n'en est pas de même pour le jeune praticien ; les jours d'un travail personnel sont venus pour lui ; et ce travail, bien qu'il ne soit plus celui des hommes, mais de

l'homme , et conséquemment proportionné à ses facultés ; bien qu'il puisse lui être facilicité par l'expérience des vieillards , dont l'œil exercé est commis par la loi immuable d'apprentissage qui régit l'universalité des formes animées , dont l'œil exercé , dis-je , est commis a diriger celui qui s'ouvre seulement sur les pages hiéroglyphiques du livre de la nature ; ce travail n'en est pas moins immense , et le traité qui suit en offrira la preuve.

APERÇU TOPOGRAPHIQUE

DE LA VILLE DE LYON.

L'ATMOSPHÈRE de Lyon contient un principe générateur des affections rhumatismales et catarrales si actif, et ces deux maladies y sont si fréquentes, qu'on ne doit point hésiter à les regarder comme endémiques.

Ce principe date de la translation de la cité primitive, il a sa cause dans la localité, et son existence est constatée par la majeure partie des faits météorologiques qui ont lieu dans l'enceinte sur laquelle il pèse.

Un fleuve, le Rhône, dont le cours rapide forme la partie orientale et méridionale de la ville; et une rivière du premier ordre, la Saône, qui la traverse lentement du nord au midi, y entretiennent une exhalaison

aqueuse, manifestée au printemps et en automne, sous forme de brumes refoulées par les vents supérieurs ; et en hiver sous celle de brouillards s'épaississant de la fumée qui s'élance d'un énorme faisceau de cheminées, et s'imprégnant de toutes les émanations fétides qui résultent d'une population plus entassée que réunie ; et l'état humide produit par cette exhalaison, qui rend la température variable et pluvieuse, ne se borne point à l'atmosphère qui couvre la ville et enveloppe chaque quartier, chaque groupe de maisons, il règne également et sans interruption dans l'intérieur du sol.

En effet, cette humidité souterraine se reproduit chaque année pendant la saison des pluies et à la fonte générale des neiges, par l'infiltration et le débordement des eaux de l'une et l'autre rivière, qui remplissent une très grande quantité de caves, et laissent, en se retirant, une humidité que ne peuvent atteindre aucuns des moyens naturels de dessiccation, tels que les rayons du soleil et les courans d'air, dont l'accès est interdit par des circonstances de situation et de construction.

La ville de Lyon est bâtie sur les crêtes, sur les pentes en conspect, et sur le prolongement incliné des bases de deux montagnes,

qui, séparées au nord par le lit de la Saône, courent l'une à l'est, l'autre au sud-ouest.

Le trait de sa figure géométrale, dessiné par ses murs d'enceinte, offre les trois quarts de la circonférence d'un cercle imparfait, coupé de l'orient au midi par une ligne droite qui en soustrait un segment de quatre-vingt-dix degrés d'ouverture. Cette ligne, tracée par le cours du Rhône, lie la barrière de St-Clair à l'extrémité du quai Monsieur, où s'appuyait la gauche des remparts détruits, et où commence conséquemment la ligne qui circule, au midi, de ce quai à la barrière de St-Just, en traversant la Saône ; à l'occident, de celle de Vaise, et, au septentrion, de la barrière de Vaise à celle de St-Clair, en s'élevant aux Chartreux, et passant sur les portes de la Croix-Rousse.

Elle est divisée en deux parties inégales, dont la moindre, serpentant sur la pente et au pied de la montagne de Fourvières, est une bande plus ou moins étroite qui s'étend, du nord au midi, depuis le faubourg de Vaise jusqu'à celui de St-George, et dont la principale est une presqu'île formée par les deux rivières en avant de la montagne des Chartreux.

Cette division de la ville est opérée par la Saône, qui s'y introduisant, au nord, entre les deux bases rapprochées de l'une et l'autre

montagne, la traverse dirigée par les contours fortement prononcés de celle de l'ouest, et se jette dans le Rhône en sortant de son sein au sud-ouest.

Longée, au levant, par le lit du fleuve, et ouverte au midi par la démolition peu réfléchie des remparts, qui s'étendaient du Rhône à la Saône, elle est couverte, de l'ouest au nord, et du nord à l'est, par les deux montagnes des Chartreux et de Fourvières, sur la pente desquelles ses extrémités occidentales et septentrionales s'élèvent en emphithéâtre, et déterminent son exposition à l'est et au sud.

Ainsi dominée par les hauteurs de Fourvières et des Chartreux, qui la privent des vents d'ouest, nord et nord-est, et qui doublent pour elle les chaleurs du solstice d'été, soit en réfléchissant les rayons du soleil, soit en refoulant les vents du midi ; ainsi dominée, elle domine à son tour la plaine du Dauphiné, dont elle n'est séparée que par le Rhône, qui, amené et maîtrisé par des ouvrages de l'art, baigne ses quais, prolongés depuis celui de St-Clair jusqu'à l'extrémité du cours Monsieur, où la ligne droite se courbe et court, au midi, sur l'emplacement des remparts détruits, les murs de St-George et ceux de St-Just.

Dans cette longue étendue de quais, la

ville est ouverte aux vents d'est et aux rayons non moins salutaires du soleil levant ; mais, par une irréflexion des anciens administrateurs de la voierie, des maisons très-élevées et peu espacées par des rues, en général étroites, et un double rang d'arbres forestiers, leur opposent une barrière qui en détruit l'avantage ; tandis qu'au midi, depuis le dernier quai jusqu'aux Etroits, où il seroit si important que la ville fût abritée par des moyens de l'art, à défaut de défenses naturelles, elle est entièrement à découvert par le peu d'élévation des édifices, par leur rareté, la largeur des rues aboutissantes et l'élargissement du canal de la Saône.

Le plus libre accès est donc ouvert, par cette section du pourtour de la ville, aux vents du sud, naturellement chauds, souvent humides, et qui règnent plus fréquemment que ceux des autres points du romb. Et non-seulement rien n'y fait obstacle à l'entrée de ces vents ennemis, mais toutes les circonstances qui peuvent les attirer et les introduire dans l'intérieur s'y trouvent réunies : la direction des rues, le double courant établi par les deux rivières, la coupe évasée de la montagne de l'ouest, et la percée étroite que la Saône semble avoir faite au nord entre les bases du rocher de Pierre-Size et celui des Char-

treux ; tout leur sert de conducteur, et favorise leur circulation malfaisante dans les divers quartiers de la ville, qu'ils parcourent en effet, et souvent avec l'impétuosité de l'ouragan.

Enfin, les résultats de ce vice de localité et d'imprévoyance, sont aggravés par un foyer pestilentiel que l'orgueil d'un artiste a placé devant cette extrémité méridionale de la ville, par une petite plaine marécageuse qui, prolongeant la presqu'île, s'étend à angle aigu jusqu'au confluent des deux rivières.

Les émanations délétères produites par les eaux qui croupissent pendant l'été dans les nombreux bas-fonds de cette plaine, dénommée travaux Pérache ; ces émanations rendent leur influence sensible sur les habitans du midi, par des fièvres pernicieuses ; et, disséminées dans toute la ville par les vents du sud, elles disposent ceux des autres quartiers à des affections graves, et y impriment un mauvais caractère aux maladies sporadiques.

Telles sont les circonstances locales, les unes naturelles, les autres d'imprévoyance, qui produisent l'état humide dans la presque totalité des quartiers de la ville, et celles de construction qui ajoutent à cet état, qui l'alimentent et le rendent permanent ; ces cir-

constances naissent des vices dont se trouvent frappés les édifices d'habitation, les rues, les pavés et les places, les établissemens publics, tels que les boucheries ; et les laboratoires de certains métiers, tels que ceux de chapeliers, teinturiers, tanneurs, etc., mais surtout les maisons.

Les maisons, qui reçurent l'empreinte du caractère paternel, jusqu'à l'époque où l'esprit d'individualité en abandonna la construction à un nouvel art, celui du manufacturier en bâtimens, les maisons ont, en général, dans leur moyen de durée un principe vicieux, qui semble avoir échappé à l'attention. L'aire des allées, des cours et de ce qu'on nomme vulgairement des bas ; les cages, rampes et repos d'escaliers, les cadres des portes et des fenêtres, les murs et les voûtes des rez de chaussées ; en un mot, plus de la moitié de chaque maison est construite en pierres de taille, et sans doute l'intention d'une durée égale à la longevité possible de l'individu famille, cette intention paternelle se trouve remplie ; mais le mérite de l'espèce de pierres de taille généralement employées dans cette ville, ce mérite, la résistance à l'action des siècles, a malheureusement pour revers l'insalubre propriété de s'imprégner d'un prodigieux volume d'humide atmos-

phérique , qui , à demi condensé et à peu près stagnant dans ce pourtour des lieux d'habitation , leur donne , sauf le plus ou moins d'épuration opérée par les courans d'air et les feux de cheminées , leur donne une athmosphère essentiellement la même que celle qui est contenue dans les grandes cavités des rochers ; et pour se convaincre de cette vérité de fait , que ces pierres de taille sont de véritables réservoirs d'un humide attiré , à demi condensé dans leurs pores , et qu'elles ne rendent que par transpiration insensible , conséquemment sous sa forme de principe destructeur des corps ; pour s'en convaincre , il suffit de jeter les yeux sur les parois de ces pierres , à certaines variétés de la température , et de réfléchir sur l'apparition subite de cet humide s'échappant en globules , se réunissant en filets d'eau , et ruisselant toutes les fois qu'un vent chaud et pénétrant du midi succède à une température glaciale ou très-froide , phénomène qu'offrent très en diminutifs les constructions mi-partie cailloux et mortier , qui est à peine visible à la surface de celles dont le mortier enchasse des moellons d'une pâte tendre , et qu'on chercherait en vain sur les murs en briques ou en terre battue.

A cette cause d'une humidité d'autant plus funeste qu'elle acquiert de son émanation

insensible le degré de ténuité de parties qui constitue l'humide principe de destruction des formes ; à cette cause se réunissent une foule d'autres vices de construction , tels que l'élévation exagérée des édifices , leur juste apposition dans des groupes d'une longueur et d'une profondeur démesurées , le peu de largeur des rues qui les desservent , les soupiraux des caves , cloaques qui , après chaque débordement des deux rivières , retiennent le résidu des eaux , imprégnées dans leur trajet d'infiltration des particules les plus subtiles des matières renfermées dans les fosses d'aisances et les égouts ; enfin , cet intervalle étroit et sillonné , dans toute sa hauteur , de tuyaux d'éviers , qui est moins une cour , proprement dite , qu'une espèce de puits perdu , au fond duquel est , en général , une pompe dont l'eau en inonde l'aire, délaye les immondices des cuisines et entretient une humidité épaisse , qui monte et descend sous la pression de la colonne d'air supérieure , et s'échappe , pour faire place à d'autres produits , partie en vapeurs fétides , dans l'intérieur des corps de logis , partie en courant d'air aigre et froid , par les allées qui aboutissent dans les rues.

Les rues , à cinq ou six près , sont étroites , tortueuses , anguleuses même , mal percées ,

et rompent la direction des airs de vent, au lieu de la faciliter.

Les pavés de ces rues sont, jusques et pendant les chaleurs de l'été, couverts d'une boue plus ou moins abondante, fournie par l'humide souterrain, qu'entretiennent les infiltrations des deux rivières, et rendue fétide par les immondices qu'on y jette, malgré la surveillance d'une police parvenue à son terme de perfection sous la volonté du chef suprême de la ville, du chef en qui reparaît enfin l'image long-temps perdue du véritable magistrat, étranger à tout autre salaire que la respectueuse reconnaissance due à son administration paternelle.

Les places, celles des Terreaux, des Cordeliers et de Belle-Cour exceptées, sont peu spacieuses, et pour la plupart informes; tracées, les unes, sans rapports avec un plan général, les autres, par suite de démolitions fortuites, elles ne s'ouvrent que sur un petit nombre de rues et ne sauraient remplir leur principale intention, celle de fournir des courans d'air dessicateurs et épurateurs dont elles-mêmes ne jouissent pas, à raison de la hauteur des édifices, et qui cependant leur serait d'autant plus nécessaire que leur atmosphère inférieure est plus ou moins viciée par les débris bientôt corrompus qui entourent les

les étales de revendeuses, et que les passans, les chevaux et les roues de voitures broyent en pâte évaporative.

Les quais, faveur si précieuse des circonstances, semblent ne s'y développer que pour le charme de l'imagination et les regrets de la raison : le plus important à la salubrité par la pureté des vents qu'il reçoit, celui du Rhône, étant placé hors de la ville, se trouve nul pour leur introduction ; et ceux de l'intérieur, qui encaissent la Saône, ne sont pas seulement tronqués et fréquemment rétrécis, ils décrivent, ainsi que la rivière et la montagne de Fourvière, un angle rentrant qui fait barrière pour le courant d'air. Le quai de la rive gauche est entrecoupé depuis la boucherie des Terreaux jusqu'au Pont de pierre, par les maisons de la rue, toujours infecte, de la Pêcherie, et, après le pont de Tilsit, par celles de la rue du Plat ; et celui qui fixe la rive droite est également interrompu, depuis ce dernier pont jusqu'à l'extrémité méridionale de la ville, par des maisons dont la rivière baigne le pied.

Lyon, si on en excepte la bien courte ligne droite qui part du pont de la Guillotière et se termine à celui qui, commencé sous le commandement d'Antoine Fay-de-

Satonay, vient d'être achevé sous la surveillance et les soins administratifs de son fils, si on excepte cette ouverture par laquelle encore les vents d'est n'assainissent que la seule rue de la Barre et la place de Belle-Cour, Lyon n'a point de percées positives, point de courant d'air suffisant; et ce défaut de circulation, non-seulement y favorise le méphitisme par le croupissement de l'air, mais concourre à la permanence de l'humide qui l'enveloppe et le pénètre en tout sens.

Et si, à cette humidité et à cette infection naturelles et circonstancielles, on ajoute les exhalaisons humides et fétides que produisent les vidanges des fosses d'aisance, les boucheries, tanneries, chapeleries, les ateliers de chamoiseurs et corroyeurs, les teinturiers, amidoniers, etc., qui sont disséminés en très-grand nombre dans les divers quartiers de la ville, on ne sera plus surpris si dans certaines rues on trouve à peine la quantité d'air nécessaire à l'entretien de la respiration.

De l'observation que je fais sur ces rues où l'atmosphère est sensiblement viciée, on doit tenir pour dit qu'il en est d'autres, également en petit nombre, qui sont leur opposé, et qui terminent la ligne sur laquelle se gradue l'état d'humidité et de fétidité qui

règne en plus ou en moins dans la généralité des quartiers.

Je dis la généralité, car ce serait une erreur de renfermer ce *plus ou moins* dans le triangle de la presqu'île, dont le centre, plus élevé que ses deux lignes orientale et occidentale, est au-dessus du niveau des grandes crues de l'une et l'autre rivières. Si les quartiers assis au pied et sur l'escarpement des deux montagnes ne sont pas soumis aux inondations souterraines du Rhône et de la Saône, ils le sont aux infiltrations des sources supérieures, ils le sont à l'humide de l'adossement des rez de chaussée, souvent même des premiers étages, et, ainsi que les autres, aux résultats des vices généraux de construction, bien plus graves pour eux, parce qu'ils sont la demeure de l'indigence, très-populeuse.

Et quant aux portions externes de la cité, deux seulement, les faubourgs de la Croix-Rousse et de Saint-Just, n'en partagent point la modification atmosphérique ; bâtis à larges intervalles sur le plateau de l'une et de l'autre montagnes, jouissant des trois aspects du soleil, ouverts à tous les airs de vent, et très-élevés au-dessus des eaux souterraines, ils réunissent toutes les conditions de la salubrité. Mais ceux de Vaise et de

Serein, au nord, et celui de la Guillotière, au sud-est, sont plus ou moins frappés des circonstances malfaisantes qui pèsent sur la ville.

Le faubourg de Serein reçoit, il est vrai, les rayons du midi et du couchant, et les courans d'air du nord et nord-ouest; mais il reçoit aussi les vents chauds du midi surchargés, lorsqu'ils lui arrivent des émanations délétères de Perrache et de la ville; et s'il est au-dessus du niveau de la Saône, dont il longe la rive gauche, il est soumis aux filtrations des eaux de sources, et à l'humide de l'adossement à la montagne des Chartreux.

Le second faubourg du nord, situé sur la rive droite de la rivière, celui de Vaise, étant un prolongement de la bande qui forme la partie occidentale de la ville, se trouve comme elle resserré entre la rivière et la montagne, et comme elle, tenu dans un état permanent d'humidité et de fétidité; de fétidité, par la mal-propreté sans cesse reproduite dans sa longue et peu large rue, par le nombre prodigieux des animaux employés à l'arrivage des productions de la campagne et du roulage des trois grandes routes qui y aboutissent; et d'humidité, soit par les inondations souterraines de la Saône et les

filtrations des eaux de la montagne, soit par la privation des rayons du soleil et des vents d'est et d'ouest, soit enfin par le courant d'air qui lui vient du sud, après avoir tournoyé dans l'intérieur de la ville.

Et quant au faubourg de la Guillotière, quoique élevé de plusieurs pieds au-dessus du niveau ordinaire du Rhône, et ouvert aux divers aspects du soleil, comme aux différens airs de vent, il n'en est pas moins soumis à une humidité continue, par les exhalaisons du Rhône, par la filtration des eaux de ce fleuve lors de ses débordemens, et par les émanations de la petite plaine des Broteaux.

L'humide, ainsi inhérent au sol, aux édifices et à l'atmosphère, donne aux habitans de Lyon un tempérament particulier; je ne dois pas avoir besoin de dire que, sous cette dénomination d'habitans, je suis loin de comprendre ceux qui, nés de parens modifiés par d'autres climats, n'habitent cette ville que depuis l'âge de puberté, ainsi que les Lyonnais de naissance et même d'origine, en qui la manière de vivre du riche neutralise en partie l'influence de ce principe mal-faisant; il est donc entendu que je ne parle que des classes moyennes et inférieu-

res, dont la masse constitue chez tous les peuples l'être physique et moral de la nation.

Les Lyonnais sont, en général, d'une taille avantageuse, abstraction faite de ceux dont les pères, et eux-mêmes, ont été endurcis de bonne heure par certaines professions qui exigent le développement habituel des forces; abstraction faite, dis-je, du petit nombre de ceux-ci, ils ont le visage rond, le teint peu coloré, la peau blanche, delicate et peu fournie de poils; leurs cheveux sont d'un châtain foncé; leurs yeux assez grands, bleus et faiblement animés; leurs chairs sont molles, lâches et entourées d'une graisse qui, plus ou moins abondante selon l'âge, donne aux femmes un embonpoint remarquable, sur-tout parmi celles du peuple.

Ce tempérament tellement local, qu'après quelques années de séjour l'etranger commence à en participer, ce tempérament offre tous les caractères du pituiteux; il est accompagné chez le plus grand nombre d'une mobilité nerveuse très-distincte; et s'il était permis de le personnifier, on pourrait avec raison le dénommer *pituitoso-nerveux*.

Il se montre avec tous les caractères qui lui sont propres, depuis l'enfance jusqu'à la vieil-

lesse ; et quoique l'idiosincratie pituiteuse soit naturelle à ces deux âges, on remarque chez les enfans une abondance d'humeur étrangère à leur constitution, et chez le vieillard un développement du tissu cellulaire, qui ne sont qu'un produit sur-ajouté sous l'influence de l'humide. Dans les âges intermédiaires, il se complique avec les diathèses dominantes, et se montre pituiteux-sanguin chez le jeune homme, billieux-pituiteux chez l'adulte.

Il est d'autres circonstances qui ajoutent sans doute à cette constitution dominante dans la ville de Lyon, telles que la manière de vivre des différentes classes, les eaux dont elles font usage, leurs genres respectifs d'occupations, leurs mœurs, leurs habitudes, leur caractère même, et leur esprit: mais l'analyse de ces circonstances appartient à une topographie générale qui ne peut entrer dans le cadre de mon sujet, et je me contenterai d'observer que du tempérament pituiteux des Lyonnais, et de l'humide habituel qui en favorise le développement, résulte un grand nombre d'affections qui sont pour ainsi dire endémiques dans cette ville, et parmi lesquelles se distinguent plus particulièrement le rachitisme, le scrophule, l'humeur teigneuse, appelée rache chez les

enfans ; la luchorrée, le relâchement de l'utérus chez les femmes, les fièvres muqueuses, les catarres, et sur-tout les affections rhumatismales chroniques (1).

L'atmosphère humide de Lyon ne se borne point, dans ses effets, a rendre uniformes les diverses constitutions des habitans, et à les disposer aux affections chroniques dont je viens de parler ; elle agit aussi sur toutes

---

(1) D'avance, j'entends dire et répéter, et aller répétant : *Il ne voit que rhumatisme . . . . ; ne vous a-t-il pas dit que vous aviez un rhumatisme ?* . . . Je ne répondrai à cette profonde et tuante saillie que par un autre traité, fait et prêt à être publié, sur l'humeur de rache, que de nombreuses observations, recueillies dans les différentes classes de citoyens, m'ont fait regarder comme non moins endémique que le rhumatisme chronique de Lyon. Et pour être en état de répondre encore de la même manière, lorsque, ne pouvant plus dire que je ne vois que rhumatisme, on ira répétant que je ne vois que rache, je m'occupe dans ce moment d'une troisième maladie, qui, sans être aussi spécialement propre aux habitans de cette ville, n'en est pas moins importante à traiter ; parce que toute maladie que provoquent et les influences locales et la prédisposition des individus, est, pour ceux-ci, une véritable variété d'espèce, sur laquelle le médecin ne peut se flatter d'exercer sa puissance qu'autant qu'il en aura fait une étude locale, et qu'elle même lui aura révélé la méthode curative qu'elle demande comme variété.

les maladies aiguës qui règnent dans cette ville, et leur imprime un mode qui offre à l'œil le moins exercé tous les caractères qui lui sont propres.

Ce mode, qui tend par son essence à relâcher sa fibre, dispose les maladies à prendre le caractère d'asténie, et à devenir putrides ou malignes ; vérité que le hasard révéla, et qui fit naître à quelques praticiens de cette ville l'idée de proscrire les débilitans actifs, tels que la saignée, et celle de recourir aux toniques et aux excitans : cependant, bien que cette méthode soit vraie dans son principe, basée sur une cause débilitante, néanmoins elle doit être soumise à beaucoup d'exceptions qui sont relatives au genre, à l'espèce, à la période de la maladie et à ses complications ; et ce serait admettre l'erreur que de la transformer en méthode exclusive.

Enfin, l'humide qui constitue l'atmosphère de Lyon, étant alternativement froid et chaud, froid dans les rues, cours, rez de chaussée, premiers et seconds étages qui ne reçoivent pas les rayons du soleil, et chaud dans les appartemens élevés qui sont exposés au midi ; froid lorsque les vents de nord et nord-ouest, en combats presque permanens avec ceux du sud, l'emportent

pour quelques jours ou heures ; et chaud lorsque ceux-ci remplacent les premiers, sans plus de stabilité ; il résulte de la fréquence de cette alternative du chaud humide au froid humide, à laquelle les individus sont inévitablement soumis, ou par le changement de lieux que nécessitent leurs affaires, ou par celui des vents, il en résulte des secousses et des impressions qui disposent l'ensemble des habitans de cette ville aux affections rhumatismales chroniques que je vais exposer.

DU RHUMATISME CHRONIQUE,

Sous la modification qu'il reçoit de l'atmosphère, et des circonstances locales de la ville de Lyon (1).

Le rhumatisme chronique est une des maladies que comporte essentiellement la ville de Lyon ; il y règne sous forme endémique, puisque l'on peut dire, sans exagération, que sur cent mille habitans qui composent sa population, le plus grand nombre est atteint

(1) Ce traité n'est point une dissertation scientifique sur le rhumatisme, mais une démonstration de ses différentes manières d'être, selon les différentes parties qu'il affecte, présentée dans une série d'observations.

Un traité par raisonnemens est sans doute plus brillant qu'un traité par observations ; le premier admet

de douleurs rhumatismales plus ou moins graves.

S'il est admis, d'après les observations et le sentiment unanime des hommes de l'art qui ont fait autorité de siècles en siècles, que le rhumatisme chronique est produit par les

---

l'éloquence, ses charmes, sa magie; le second ne comporte que l'aride exposé de la scrupuleuse exactitude : il suffit même au premier d'une connaissance superficielle de l'art, du cliquetis harmonieux des mots, et d'un tour d'esprit sentimental, pour en imposer au plus grand nombre; tandis que le second, antipathique des ornemens, rejette tout ce qui n'est pas faits, tout ce qui n'est pas évidence, et n'a pour s'étayer que le vrai et l'utile.

Et j'aurais préféré, sans doute, la forme du premier pour mettre en système ma pensée sur le rhumatisme, si je n'avais voulu que faire objet par un système; mais c'était à l'utile que je consacrais mes travaux; mais ce sont des fruits, des fruits secs, dépouillés de leur duvet, et seulement substantiels, que j'ai eu l'intention de présenter à l'homme studieux, et non des fleurs que j'ai voulu assortir pour l'homme du monde.

Ce ne sont donc point des raisonnemens sur le rhumatisme que je livre à l'oisive critique, mais le rhumatisme lui-même que je mets en lumière par une série d'observations qui ont été recueillies sur des malades tous vivans, hors deux, et qui le présentent, sous ses formes protéotiques, dans son action aussi variée que ses formes, et dans ses effets sur chaque partie externe et interne du corps humain.

alternatives du chaud et du froid, et à plus forte raison du chaud humide et du froid humide ; comment se refuser à cette vérité, météorologiquement constatée, que le climat circonstanciel de la ville de Lyon doit, plus que nul autre peut-être, opérer ce mode maladif dans les individus de tout âge et de toute constitution ? Comment s'y refuser surtout, depuis que les vicissitudes de la température locale, démontrées dans l'aperçu topographique qui précède, depuis que ces vicissitudes se trouvent en rapport avec celles de l'atmosphère générale de la France et de l'Europe, dans lequel l'humide, soit en chaud, soit en froid, prédomine depuis dix ou douze ans ?

Or, ce concert d'action entre la cause générale et la cause particulière, donnant à l'influence de celle-ci, et plus de force dans son développement, et plus de durée dans ses fréquens retours, l'habitant de Lyon, quel qu'il soit, Lyonnais d'origine, naturalisé ou domicilié stationnaire seulement; nul habitant de cette ville ne peut se flatter d'échapper absolument aux atteintes d'un principe qui, n'agissant qu'inopinément, saisit tôt ou tard l'instant que fait naître une circonstance fortuite et subite. Et lorsque je dis fait naître, je ne parle que pour l'étranger natu-

ralisé ou stationnaire ; car pour l'individu né de père Lyonnais , cet instant à venir est toujours lié et prêt à succéder à l'instant actuel , à raison du tempérament de cet individu, qui le provoque sans cesse par une prédisposition à contracter la manière d'être qui constitue le rhumatisme.

En effet , d'une part on a vu , dans l'esquisse topographique , que le tempérament Lyonnais devait offrir et offrait tous les caractères du pituiteux, unis à la mobilité nerveuse qui résulte de l'existence physique et morale des grandes villes ; et de l'autre , on ne saurait disconvenir que ce tempérament composé est , de tous ceux qui ont été observés , celui qui est le plus apte à recevoir les impressions quelconques de l'atmosphère, parce que le tissu des parties qu'il rend constamment lâche , acquérant, sous l'influence du chaud, un mouvement d'expansion qui se fait du centre à la circonférence, c'est sous le mode de commotions désordonnées, et non de transitions graduelles, que succède le mouvement contraire produit par le contact du froid.

Cette disposition naturelle du tempérament Lyonnais , qui rend l'individu aussi susceptible des modifications qu'impriment les vicissitudes atmosphériques ; cette prédisposition à contracter des affections rhumatis-

males, n'est que trop secondée par des usages peu réfléchis, par des usages dont l'action, pour n'être perceptible qu'à la pensée, n'en est pas moins réelle, souvent tranchante, toujours coproductrice.

Entre ces usages, trois sur-tout ont une coïncidence manifeste avec la cause locale du rhumatisme et la prédisposition à le contracter. Le premier est l'alternative forcée par les convenances des bottes et des bas de soie pour les hommes, des vêtemens ouettés et des demi-vêtemens de cérémonie pour les femmes : le second, la coupe des cheveux pour l'un et l'autre sexe ; et le troisième, la mode peu ancienne des bains tièdes pris par désœuvrement, comme on va prendre l'air à défaut d'occupation. = Quant au premier, il devrait suffire des plus faibles notions du système des habitudes, pour reconnaître et redouter l'effet de la transition des bottes portées plusieurs jours de suite, à des bas de soie que commande l'étiquette (1); des robes,

(1) Je suis bien loin d'ailleurs de blâmer l'usage des bottes lorsqu'il est continué ; nul doute que cette chaussure n'ait le très-utile avantage de préserver les jambes des vapeurs humides qui s'élèvent des boues dont le pavé des rues est constamment couvert ; mais je pense qu'autant elle est salutaire à ceux qui peuvent

souvent plus chaudes que ne le comportent la température du jour, à une parure qui laisse la poitrine, les épaules et les bras exposés nus au contact, ou d'un froid rigoureux, ou d'une humidité plus pénétrante encore. = Pour le second usage, on ne saurait nier cette vérité, que la nature n'a rien fait sans motif d'utilité individuelle comme

---

se dispenser de les quitter au gré des convenances, autant son usage alternatif est funeste à l'homme qui, après avoir eu pendant quelques jours les jambes non-seulement garanties du contact de l'air, mais enveloppées de la chaleur dont elles remplissent le vide des bottes, les exposent à une absorption de l'humidité, d'autant plus considérable que leur tissu a été relâché par l'espèce de bain de vapeur dans lequel elles sont resté plongées. Les hommes de l'ancienne France, avec lesquels néanmoins je n'entends faire aucun parallèle ; les anciens Français avaient pour règle, généralement appliquée, de ne point opposer aux inconvéniens inévitables des moyens instantanés qui auraient ajouté au degré d'action qui leur était propre, celui qui résulte de l'alternative ; mais d'en atténuer seulement les effets par l'habitude de les supporter : habitude, d'ailleurs, qui ayant passé au creuset de l'expérience, ainsi que l'ensemble de leurs usages, était soumise à des graduations relatives ; et s'ils ne portaient habituellement que l'espèce de chaussure dont les convenances leur faisaient une obligation dans certain temps, ils y ajoutaient, selon la température, des chaussettes de fil, de coton ou de laine.

d'utilité

d'utilité collective ; or, de ce qu'elle a donné des cheveux à l'homme, ne doit-on pas conclure qu'il ne peut en être dépouillé sans résultats fâcheux ? N'est-on pas forcé de croire que sa principale intention a été de prémunir, contre les divers modes de l'atmosphère, la partie de l'individu qui renferme le système le plus délicat, conséquemment le plus impressionnable de tous ceux dont se compose son étonnante organisation ? Dépouiller la tête de cette fourrure intentionnelle, et surtout à un âge où le physique se plie difficilement aux nouvelles habitudes, c'est provoquer l'influence des intempéries, c'est appeler sur soi les désordres qu'on nomme rhumatisme (1). = Enfin le troisième, celui des bains tièdes, que les Français, alors qu'ils étaient disciples de leurs pères, consideraient et n'ont considéré, jusqu'à la fin du dernier siècle, que comme un objet de pro-

(1) Et ne pourrait-on pas regarder comme une institution salutaire, relative à la conservation des dents, l'institution religieuse de la barbe chez les Orientaux en général, et chez les Hébreux en particulier ! *Neque in rotundum attondebitis comam : Nec radetis barbam.* Vous ne couperez vos cheveux en rond, et vous ne raserez point votre barbe, Levitique, chap. 19, usage que les siècles n'ont pu, ni changer, ni modifier.

preté et un moyen médical ; mais qui, depuis trente ans, sont devenus, par imitation, un des besoins factices des classes aisées, et par esprit de système, ou par ignorance, un remède pour toute maladie ; les bains tièdes, nécessaires à Pétersbourg en état de santé, utiles peut-être aux habitans de Londres, sont nuisibles à ceux de Lyon, lorsqu'ils sont pris au-delà de la propreté satisfaite. Alors ils ajoutent à la débilité caractéristique de la constitution Lyonnaise, rendent le corps, déjà modifié par une trop grande susceptibilité, plus impressionnable à l'humide, et le disposent ainsi au rhumatisme.

Le rhumatisme, sous la modification qu'il reçoit de l'atmosphère de la ville de Lyon, frappe indifféremment les âges, les sexes, les professions et les états. J'ai vu des enfans de cinq ans grevés de douleurs rhumatismales, la jeunesse et l'âge mur en offrir les mille variétés, et des vieillards se faire de leurs souffrances rhumatiques, un baromètre rarement fautif. Néanmoins les époques auxquelles les malades fixent respectivement la première apparition du rhumatisme, constatent que c'est à la troisième période de la vie, de trente à trente-cinq ans, que le tempéra-

ment Lyonnais lui offre le plus de points de contact. Il est également reconnu qu'il attaque indistinctement toutes les constitutions, et que cependant on le retrouve moins fréquemment dans celles qui sont fortes et robustes ; aussi les femmes dont le système physique est, entr'autres intentions principales, celle de produire ces charmes qui leur tiennent lieu de forces, et sur-tout ce charme qui est plus ou moins en toutes, qu'on sent et ne crayonne point, et qui a son principe dans la débilité même du tissu des organes et des formes ; les femmes, indépendamment des divers autres rapports de susceptibilité, sont-elles, sous celui de la faiblesse, assujetties en bien plus grand nombre que les hommes à ce mode de souffrances. Enfin, le rhumatisme règne de même sur tous les quartiers de la ville et dans toutes les saisons ; mais frappant bien plus d'individus dans les quartiers où l'humide est stagnant ; mais sévissant à plus longs intervalles et avec moins de violence en hiver et en été, lorsque le froid est sec, et que la chaleur se soutient sans humide.

Les symptômes par lesquels se manifeste le rhumatisme chronique, lorsqu'il se fixe sur

l'une des extrémités supérieures ou inférieures; sont d'abord une simple sensation incommode que l'on croit dissiper par des frictions avec la main, qui se porte d'une manière authomatique sur la partie affectée. Cet état, plus senti que remarqué, et qui caractérise le premier degré du rhumatisme chronique, peut durer assez long-temps, et se dissiper sans retour sous l'influence d'une transpiration abondante, ou disparaître tout à coup, et se transporter sur une autre partie avec la rapidité de l'éclair.

Les symptômes du second degré, né du premier, ou produit par une nouvelle action de l'atmosphère (1); ces symptômes sont l'intensité plus prononcée de la douleur,

---

(1) Je dis né du premier, ou produit par une nouvelle action de l'atmosphère, parce que j'ignore, et n'ai même jamais cherché à découvrir qu'elle est l'essence ou la cause prochaine du rhumatisme; le peu de succès des efforts de quelques hommes de génie pour en arracher le secret à la nature, doit faire présumer qu'il est un de ceux qu'elle se réserve. Je ne me suis donc attaché à connaître du rhumatisme chronique, que sa forme, ses métamorphoses, son action, ses effets, et les moyens d'en prévenir ou affaiblir les résultats funestes. D'ailleurs, ce respect pour les mystères que l'homme trouve à l'extrémité de chaque rayon du cercle des connaissances utiles, ce respect n'est ni une improbation des efforts du génie, ni un rejet des

son augmentation sous le contact de la pression, et la difficulté qu'éprouve la partie qui en est le siége à exécuter les mouvemens qui lui sont propres.

Enfin, les symptômes du troisième degré sont les progressions de la difficulté des mouvemens, et l'augmentation de la douleur qui peut être porté jusqu'au caractère aigu, soit par l'énergie de son principe, soit par de nouvelles secousses de l'alternative du chaud et du froid humide ; et si cette douleur détermine par sa violence un gonflement dans la partie affectée, avec rougeur à la peau et fièvre légère, le rhumatisme chronique participe alors du rhumatisme aigu, et rentre dans l'espèce de ce dernier.

Tels sont les symptômes des trois degrés du rhumatisme chronique observé sur des individus Lyonnais ; et si l'on médite les différences qu'on trouve entre les caractères invariables et tranchans qu'il présente, et ceux qui constituent le rhumatisme chronique que nous ont décrit les anciens et les mo-

---

divers sentimens émis ; et c'est en hommage de mon incertitude sur le choix de ces sentimens opposés, que je dis *né du premier, ou produit par une nouvelle action de l'atmosphère.*

dernes , on est porté à croire qu'il forme une variété d'espèce (1) ; oui , une véritable variété d'espèce. En effet , le rhumatisme , à Lyon , attaque de préférence les constitutions débiles par essence , ou affaiblies par une maladie antécédente ; le rhumatisme décrit par les auteurs ne frappe en général que les tempéramens robustes et vigoureux. = Le premier , accidentel dans l'enfance et la jeunesse , semble être un mode identique des deux âges suivans ; le second se manifeste immédiatement et le plus ordinairement après l'époque de la puberté. = Le rhumatisme modifié par l'atmosphère de Lyon , se lie le plus souvent avec la faiblesse des organes digestifs ; le rhumatisme généralement observé , est presque toujours accompagné de la diathèse sanguine. = La douleur que produit le rhumatisme Lyonnais se fait sentir le

(1) D'ailleurs , soit difficulté de le poursuivre et signaler avec une précision satisfaisante dans ses mille métamorphoses , soit qu'il ne s'offrit point à la pensée comme assez grave pour mériter cette longue , minutieuse et très - appliquante étude , Cullen et Barthès sont les premiers , entre les hommes dont s'honore la médecine , qui , de nos jours , ont consacré , non leurs méditations , mais quelques-uns de leurs momens à éclairer le rhumatisme chronique généralement considéré.

jour et la nuit ; assoupie ou dissipée , elle reprend toute son aetivité , ou se reproduit sous l'influence du froid et du chaud humides , et la transpiration que l'on provoque a lieu sur la partie souffrante comme sur le reste du corps ; ee qui ne paraît point exister dans le rhumatisme dont on a tracé l'histoire.

Quoique le rhumatisme que l'on observe à Lyon s'offre avee des earaetères qui déterminent à le faire considérer comme une espèce partieulière propre au climat de cette ville , il n'exelut néanmoins aueunes des modifications que peuvent lui imprimer les différens âges , sexes , tempéramens , etc. C'est sur-tout dans les constitutions où l'état nerveux domine ; c'est dans ees eonstitutions auxquelles il se lie de préférence , qu'il présente , dans ses symptômes , des nuances si variées , des anomalies si eonformes à eelles qui sont produites par certaines affections nerveuses , eomme , par exemple , la nerveuse locale , que , faute d'un examen extrêmement sûr et précis , le praticien , même consommé, peut prendre une douleur produite par le rhumatisme , pour une douleur nerveuse , et en eas inverse , une douleur nerveuse pour une douleur rhumatique.

Cette erreur est d'autant plus facile , que les douleurs nerveuses locales sont de toutes

les affections connues, celles qui se rapprochent le plus du caractère des douleurs rhumatismales : comme ces dernières, elles sont sans chaleur, sans rougeur, sans gonflement et sans changement apparent de la partie qu'elles occupent ; comme elles, elles sont assez souvent irrégulières dans leur type, susceptibles d'être activées par l'influence de l'atmosphère, et se revêtent ainsi de tous les signes ou phénomènes qui sont propres au rhumatisme. Mais si l'on observe l'ensemble des symptômes qu'elles développent, et sur-tout, si l'on médite le mode douloureux propre à chacune d'elles ; leur mobilité ou leur fixité ; les causes qui les produisent ; et le trouble qu'elles déterminent dans les fonctions de certains organes, on distinguera bientôt le caractère rhumatismal du caractère nerveux.

En effet, la douleur rhumatique, lorsqu'elle siége sur des parties qui ne reçoivent aucun des gros troncs nerveux, tels que les nerfs sciatiques, cruraux, etc. se propage en largeur, et occupe une certaine étendue de parties ; tandis que la douleur nerveuse est en général limitée dans un très-petit espace, comme on l'observe dans le clou hystérique ; ou bien elle longe le tronc ou la branche du nerf qui en est le siége, et s'étend de préférence en

longueur. = La douleur rhumatismale est essentiellement obtuse, et ne devient aiguë ou lancinante que dans certaines attitudes, et dans les premiers mouvemens que l'on fait exécuter à la partie souffrante : la douleur nerveuse diffère en ce qu'elle est ordinairement vive, déchirante, quelquefois avec des tiraillemens successifs, souvent avec frémissemens, agitations et mouvemens involontaires de la partie, qui dégénèrent enfin en habitude vicieuse. = La nevralgie est le plus souvent produite par une cause violente, telle qu'une vive affection de l'ame, l'abus des plaisirs vénériens, ou des liqueurs spiritueuses ; souvent elle est due à une cause matérielle et apparente, telle qu'un ganglion à la peau, la piqûre d'un nerf, un coup, une chute, une luxation, un froid vif, la répercussion d'une éruption cutanée, la suppression d'une évacuation habituelle ; tandis que le rhumatisme chronique paraît tout à coup et sans cause aperçue. = La douleur nerveuse, quel que soit son type, est ordinairement stable dans son siége, et se manifeste également dans toutes les saisons ; le rhumatisme au contraire est vague, se transporte facilement d'une partie sur une autre, et sévit de préférence dans l'automne et dans le printemps. — Enfin, la douleur nerveuse affaiblit les forces digesti-

ves, trouble les secrétions et provoque quelquefois le marasme; tandis que le rhumatisme n'altère aucune fonction, et que dans ses plus fortes attaques les malades présentent toutes les apparences de la santé.

Le rhumatisme chronique qui a séjourné pendant quelque temps sur une partie pourvue d'une grande quantité de nerfs, peut déterminer sur un tronc ou sur un filet nerveux, une irritation matérielle, et produire la nevralgie ou la douleur nerveuse locale.

Un chapelier, rue Ecorche-Bœuf, n.° 61, âgé de cinquante-deux ans, était atteint depuis quinze ans d'un rhumatisme chronique qui avait parcouru presque toutes les parties du corps. En 1806, la douleur, activée par le froid humide du mois de février, abandonna l'épaule et le bras gauche, qu'elle occupait alternativement depuis près d'un mois, et se porta sur les mâchoires du même côté, bientôt sur les muscles de l'oreille et de la face, d'où, après avoir erré alternativement l'espace de trois semaines, elle prit un siége fixe sous la paupière inférieure, près de l'angle nasal, et dégénéra ensuite en une douleur pulsatile et lancinante, avec des mou-

vemens convulsifs apparens dans la paupière, dans l'aile du nez et dans la lèvre supérieure : ces mouvemens étaient irréguliers, authomatiques, sans changement de couleur à la peau. et présentaient tous les caractères du tic douloureux, ou de la nevralgie sous-orbitaire.

Quelquefois la douleur rhumatismale s'unit à la douleur nerveuse, et de cette union résulte une douleur moins aiguë, moins concentrée, mais qui occupe en largeur une plus grande étendue de parties.

Mademoiselle de... âgée de trente-quatre ans, rue St-Joseph, n.° 155, d'une taille plus qu'ordinaire, ayant peu d'embonpoint, était sujette depuis trois ans à des douleurs rhumatismales, qui du genou droit, où elles s'étaient fixées pour la première fois, s'étaient fait sentir sur plusieurs autres parties du corps. Dans cet intervalle, des peines morales doublèrent la sensibilité très-vive avec laquelle elle était née, et développèrent tous les symptômes d'une hystérie commençante. En décembre 1808, elle eut une fièvre muqueuse qui disparut sur la fin de la quatrième semaine; après la fièvre, les accidens nerveux augmentèrent, et furent portés au point de faire craindre des mouvemens convulsifs.

A la même époque, la douleur rhumatismale, activée par les variations de l'atmosphère, parcourait l'épaule gauche et les parties latérales de la poitrine ; elle prit un siége fixe sur la partie antérieure et moyenne de cette cavité, y séjourna pendant quelque temps, et fut accompagnée d'une toux sèche, fréquente, qui était dévenue un sujet d'inquiétude pour la malade ; lorsqu'une seconde douleur parut tout à coup sur la partie latérale droite de la tête, au-dessous de l'éminence pariétale ; celle-ci fut très-aiguë, très-profonde, et l'espace qu'elle occupait n'excédait pas deux travers de doigt ; elle avait un type continu, néanmoins elle s'exaspérait sous la forme d'accès irréguliers qui étaient suivis d'un trouble dans les digestions, et d'un mal-aise qui, quoique général, n'avait nullement mitigé la douleur de poitrine. Ces deux douleurs sévirent ensemble pendant quelques jours ; mais celle de la tête étant beaucoup plus aiguë, effaça celle de la poitrine, qui disparut complètement. Dès-lors la douleur de tête prit un autre caractère, elle fut moins aiguë, moins concentrée, et s'étendit en largeur et en longueur sur toute la région temporale, se propageant par fois jusque sur la mâchoire inférieure ; elle se soutint ainsi avec la même violence pendant

plus de cinq semaines, après lesquelles elle cessa pour reparaître ensuite à des intervalles plus ou moins rapprochés.

Les caractères qu'offre le rhumatisme chez les constitutions éminemment nerveuse, sont plus aigus, plus lancinans que ceux qu'il emprunte des constitutions dont le genre nerveux est moins mobile. Il est en général plus tenace, plus rebelle, et s'exaspère sous l'emploi des moyens que le vulgaire met en usage pour le combattre, tels que les topiques chauds, les synapismes, les vésicatoires, etc. Les attaques qu'il détermine sont plus longues, et semblent n'être qu'un composé d'accès qui laissent entr'eux des intervalles d'un calme plus ou moins parfait et plus ou moins long. Il est accompagné par fois de quelques phénomènes insolites, tels qu'une sensation douloureuse qui se développe par sympatie sur d'autres parties éloignées, et produit le plus souvent des irrégularités dans le pouls, un changement dans les traits de la face, et un trouble général qui présentent l'idée trompeuse d'une toute autre maladie.

Parmi les nombreuses observations que m'a fourni cette espèce de rhumatisme, je choisirai la suivante :

M. A... , rue St. Dominique , n.° 69 , âgé de cinquante-cinq ans , d'une imagination active , avait éprouvé plusieurs fois les atteintes du rhumatisme , soit aux lombes , soit aux mâchoires ou aux extrémités. S'étant livré dans le courant de mars 1808 , à des occupations de calcul près d'une croisée qui était entr'ouverte , il fut saisi subitement par une douleur aiguë qui s'empara de l'épaule et de la partie latérale droite du cou ; la douleur ayant disparu dans la nuit , il fut sans souffrances pendant une quinzaine de jours ; après lesquels le rhumatisme se fit sentir de nouveau sur les mêmes muscles de la partie latérale droite du cou , longea jusqu'au moignon de l'épaule , fut de là à l'angle inférieur de l'omoplate , d'où elle se porta à la partie antérieure du bras , pour ensuite regagner les muscles qui couvrent la partie moyenne de l'omoplate. = Les premières attaques furent très-fortes ; elles paraissaient plusieurs fois dans les vingt-quatre heures , et s'aggravaient l'après-midi ou dans la nuit , pour disparaître ensuite dans la matinée ; chaque accès était annoncé par une douleur de l'extrémité du pouce de la main droite qui commençait par l'état de gêne , se graduant jusqu'au degré de l'aiguë avec chaleur et pulsation. Cette

sensation douloureuse était devenue si familière au malade, qu'il la considérait comme un baromètre, et l'appelait le précurseur de sa douleur de l'épaule. On couvrit l'épaule et la partie supérieure du bras, de topiques chauds; mais la douleur s'étant exaspérée sous l'action de la chaleur, on fut obligé de s'en tenir aux vêtemens d'usage. C'était sur-tout pendant le sommeil, conséquemment de la chaleur du lit, que la douleur acquérait de nouvelles forces, cause bientôt rendue évidente par le soulagement constamment éprouvé en reposant dans un fauteuil, ou en promenant dans la chambre. Les accès persistèrent ainsi pendant une huitaine de jours sous l'influence d'une atmosphère très-variable, et furent accompagné de tension, d'irrégularité, d'intermittence dans le pouls, et d'une altération bien sensible dans les traits de la face; l'appétit d'ailleurs se soutenait, et toutes les fonctions étaient régulières. Pressé par le désir de se délivrer de ses souffrances et de vaquer à ses occupations, le malade réclama l'emploi d'un vésicatoire à la nuque, dont il avait obtenu, l'année précédente, de bons effets pour son rhumatisme qui était fixé à la mâchoire. Malgré une opposition que me dictait l'expérience, le vésicatoire fut placé au bras, près du siége de la douleur, et donna

avec abondance pendant huit jours consécutifs ; mais ce moyen, loin de calmer, parut au contraire augmenter les souffrances, et la douleur, sans cesse activée par les alternatives du chaud et du froid humide, persista pendant plusieurs mois.

Les nuances qu'emprunte le rhumatisme des constitutions dans lesquelles l'état nerveux domine, établissent en général un tel rapport, une telle similitude avec les symptômes qui sont propres aux affections goutteuses, que, sans une analyse rigoureuse des signes, on peut facilement confondre le rhumatisme nerveux avec la goutte régulière, et sur-tout avec cette espèce de goutte que quelques-uns ont appelé goutte irrégulière atonique, d'autres, goutte vague imparfaite. L'observation que je viens de rapporter en offre l'exemple ; on y remarque plusieurs symptômes qui se développent dans la goutte régulière, tels que la succession des accès pendant la durée de l'attaque, tels que la circonstance de paraître la nuit pendant le sommeil, et sur-tout cette douleur de correspondance qui parut au pouce de la main droite : mais si l'on réfléchit sur les symptômes qui précèdent les attaques de goutte, sur ceux qui se développent dès son invasion et pendant sa durée, on sera

dès son invasion et pendant sa durée, on sera convaincu que l'observation ci-dessus ne peut être classée parmi les affections goutteuses. En effet, la goutte régulière des articulations est précédée de gonflemens venteux et de troubles spasmodiques, qui sont généralement répandus dans tout le corps, et d'une sensation incommode dans la région épigastrique, avec dérangement manifeste dans les fonctions digestives. Dans cette observation, nulle agitation, aucun trouble précurseur, et le jour qui précéda l'attaque, la santé était sans nulle altération.

Dès l'invasion d'un accès de goutte régulière, les malades éprouvent des tremblemens suivis de tension, de plénitude dans le pouls, et d'une fièvre qui dure quelquefois trente-six heures ; par suite de la fièvre, les urines sont rouges avec dépôt, et un gonflement avec chaleur et rougeur se manifeste dans la partie où siége la douleur. Chez ce malade, la première douleur, quoique très-aiguë, ne fut suivie d'aucun changement apparent dans la partie souffrante, et la dureté, les intermittenees que nous avons annoncées dans le pouls, ne parurent qu'au huitième jour, et se dissipèrent dès que le sommeil, qui avait été interrompu, reprit son calme et sa durée naturelle. = Pendant le

cours d'une attaque de goutte, l'appétit se perd, il y a ordinairement constipation ; des pesanteurs inquiétantes, fatiguent les différentes parties du corps qui ne sont point le siége de la goutte, et les urines continuent à déposer ; dans cette observation, aucun autre mal-aise que la douleur locale, n'a eu lieu, les urines étaient presque toujours naturelles, et l'appétit, loin de diminuer, paraissait augmenter. = Dans la goutte vague imparfaite, la douleur est le plus souvent sans rougeur à la peau, et les urines ne sont point enflammées ; mais cette espèce de goutte est toujours le produit d'un état goutteux préexistant appelé chronique, tandis que ce malade n'avait jamais offert d'apparence de goutte : d'ailleurs, dans la goutte vague imparfaite, les accès sont de courte durée, sans ordre et avec irrégularité ; la douleur est en outre très-mobile, et se porte tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, au lieu que la durée de celle-ci est allée au-delà de plusieurs mois, et son siége a été constamment fixé à l'épaule, ou à la partie supérieure du bras. = La circonstance de paraître très-souvent pendant le sommeil, que l'on a remarqué dans le caractère de la douleur qui a fait le sujet de l'observation, et d'être suivie d'une seconde douleur de correspondance,

n'est point sans doute d'une assez haute importance pour infirmer le caractère nerveux. D'ailleurs, ne remarque-t-on pas presque toujours un type régulier dans la douleur nerveuse locale? et ne voit-on pas tous les jours le rhumatisme fixé sur une partie pourvue d'une grande quantité de nerfs, telle que la tempe, sévir avec la même violence le jour et la nuit, et produire des douleurs sympatiques sur les yeux, les oreilles, et jusque sur la langue.

Une jeune dame, d'une constitution délicate, rue de la Gerbe, n.° 65, eut, il y a douze ans, au pied gauche, une douleur qui disparut sous l'emploi d'un vésicatoire. Dans cet intervalle, des chagrins violens et renouvelés sans cesse par de nouveaux motifs, avaient rendu le genre nerveux très-mobile, et déterminé des affections spasmodiques qui paraissaient tantôt sous forme de convulsions, tantôt sous celle d'une tristesse profonde. La douleur reparut il y a deux ans, et se fit sentir vivement au bras droit pendant une quinzaine de jours; du bras elle se porta sur la partie supérieure et postérieure de la cuisse, et longeant le nerf sciatique, elle atteignit la partie inférieure de la jambe, où elle séjourna l'espace d'un mois, se faisant sentir par des accès qui avaient

lieu le jour et la nuit, et qui augmentaient d'intensité sous les topiques chauds; elle parut se concentrer dans le mollet, où elle était par fois déchirante, d'autres fois, selon l'expression de la malade, elle était serratile, comme si le mollet eût été aplati entre deux corps comprimans. Cette douleur revint ensuite au bras qui avait été son premier siége, et fut accompagnée d'une sensation très-douloureuse au petit doigt du même côté; du bras elle parcourut, à plusieurs reprises, les mâchoires, le dos, l'estomac et le bas-ventre. Dans le courant d'avril 1808, de nouveaux chagrins ayant donné une nouvelle secousse au système nerveux, la douleur qui se trouvait alors activée par une atmosphère très-variable, abandonna l'épaule droite où elle se faisait sentir, pour se porter sur la tempe droite. Là, elle sévit avec une telle violence, que les muscles des mâchoires, de la langue, et successivement ceux des extrémités, furent frappés d'une tension, d'une roideur semblable à celle que produit la maladie connue sous le nom de tetanos. L'état convulsif ayant été calmé, la douleur plus mitigée, persista pendant plusieurs jours sur la tempe et la mâchoire supérieure (1). Des tableaux de ces

(1) On blâmera sans doute le vide qui se trouve dans ces observations et les suivantes; on me demandera

trois observations, nul doute que le rhumatisme, ainsi modifié dans sa manière d'être, par les tempéramens où l'état nerveux domine, ne constitue une espèce particulière qui ne peut être déterminée sans une connaissance approfondie des signes.

Enfin, le rhumatisme de Lyon peut s'unir à toutes les maladies aiguës ou chroniques, ainsi qu'à tous les virus particuliers; non-seulement il complique toutes les maladies

---

compte de l'apparent oubli des diverses méthodes curatives qui sont indiquées par et pour chacune des métamorphoses que subit le rhumatisme chronique en changeant de siége..... Oubli n'est pas le mot.; non, ce vide fut intentionnel : je me serais cru coupable si j'avais mis des moyens médicaux à la disposition de l'ignorance. D'ailleurs le sujet que je me suis proposé de traiter, indiqué par celui de mon discours préliminaire, ce sujet n'est point, ainsi que je l'ai laissé entrevoir dans la note précédente, l'essence encore inconnue du rhumatisme et son mode spécial de guérison, non moins inconnu, mais seulement les causes qui développent cette maladie, ses nombreuses manières d'être, ses complications, et les signes identiques ou circonstanciels auxquels on la reconnaît, quel que soit le masque qu'elle emprunte; d'où cet ouvrage est moins un traité, dans le sens complet de l'expression, qu'un tableau séméiologique, que la séméiologie du rhumatisme chronique, sous sa forme première, et sous chacune des formes qu'il prend, soit en changeant de siége, soit en s'unissant à d'autres maladies.

sporadiques, mais il résiste à tous les efforts que la nature fait pour opérer la solution de la maladie à laquelle il se trouve uni. Je l'ai vu survivre à des pleuropneumonies, à des fièvres bilieuses, à des fièvres pituiteuses, à une fièvre intermittente, dont chaque accès se terminait par une transpiration abondante. Un ancien praticien de cette ville, place des Jacobins, n.° 38, après avoir été tourmenté pendant nombre d'années par des douleurs rhumatismales, ne le fut pas moins obstinément par les mêmes douleurs, après une fièvre des prisons qui l'avait tenu pendant dix jours dans le délire le plus complet.

Quoique compliquant une maladie grave, ce rhumatisme n'en conserve pas moins les caractères qui lui sont propres; il les offre même en général avec assez d'évidence, pour que celui qui l'observe ne puisse se méprendre, et être trompé par le trouble qu'occasionent les symptômes nombreux de la maladie avec laquelle il semble se combiner. Un octogénaire, rue St. Dominique, n.° 78, était atteint depuis vingt ans d'un rhumatisme chronique, dont la première apparition s'était faite à l'une et à l'autre extrémité supérieure. Au mois d'août 1806, la douleur sévit avec force sur le bras droit; elle abandonna ce siége, pour se porter sur la partie latérale de

la tête, où elle ne fut que passagère. = Au commencement du mois de septembre, le malade fut atteint d'une fièvre continue avec des exacerbations très-fortes, qui se termina au vingtième jour. Au dix-huitième de la maladie, une douleur accompagnée d'une toux fréquente s'était fait sentir sous le sein gauche, son apparition avait été sans cause apparente ou présumée ; elle se soutint jusqu'au milieu de la convalescence ; de là elle se porta sur la jambe gauche, où elle se fit sentir pendant un assez long temps ; et depuis elle a reparu aux mâchoires, sur les parties latérales de la tête.

J'ai vu également le rhumatisme se reproduire sur l'épaule, au quatrième jour d'une pleuropneumonie, y sévir, l'abandonner pour aller s'unir à la douleur existante dans la poitrine, la modifier et survivre à sa cause.

Une dame âgée de quarante-neuf ans, quai des Célestins, n.° 93, était sujette à des douleurs rhumatismales qui, après avoir parcouru les extrémités inférieures, avaient fixé à l'épaule droite leur siége le plus habituel. Le 16 février 1808, par suite d'une trop longue promenade et de quelques imprudences, elle éprouva un long frisson, précurseur d'une douleur fixe sur le côté droit de la

poitrine. Je fus appelé le 17, et je la trouvai avec une fièvre très-forte, accompagnée d'une toux fréquente, d'une expectoration dont la matière muqueuse était mêlée de quelques stries de sang, d'une grande difficulté de respirer, et d'une douleur sur les fausses côtes si vive, que chaque ébranlement produit par la toux lui arrachait des cris. Cet état se soutint jusqu'au 21, avec la même violence et sans apparence de coction ou de crise, autre qu'une transpiration qui avait lieu au cou et à la poitrine. Dans la matinée du 21, une seconde douleur se fit sentir tout à coup à l'épaule droite, et sévit avec violence; mais la douleur de la poitrine ne fut point affaiblie par celle qui occupait l'épaule, et qui me parut s'être développée accidentellement sous l'influence de l'atmosphère qui était alors très-pluvieuse. Ces deux douleurs persistèrent pendant deux jours, après lesquels celle de l'épaule parut avoir cessé, et la malade n'eut à souffrir que de celle de la poitrine; cependant j'observai qu'elle avait pris le caractère mobile, et changé plusieurs fois de siége. Au huitième jour, les crachats devinrent épais, la transpiration fut générale et abondante, les urines déposèrent un sédiment homogène; et au dixième, la fièvre fut terminée. Dans la convalescence, la

douleur de côté se fit sentir pendant une quinzaine de jours sur plusieurs points de la circonférence.

Le rhumatisme chronique peut occuper toutes les parties de la périphérie du corps ; son siége le plus ordinaire paraît être dans la peau et les tissus aponévrotiques et ligamenteux ; rarement il attaque la fibre musculaire lorsqu'il est à son premier degré. Je l'ai vu fréquemment occuper le cuir chevelu, et l'aponévrose des occipitaux frontaux chez les nouvelles accouchées qui l'avaient eu à découvert, soit involontairement, soit pour faire démêler leurs cheveux. Une dame, rue des deux Maisons, n.° 6, eut à la suite de sa quatrième couche, une douleur rhumatismale sur la partie latérale droite de la tête, qui était accompagnée d'une sensation qu'elle comparaît à celle que produit le froïd glacial. Cette douleur, après avoir duré longtemps, fut diminuée par les moyens employés, et se dissipa complètement sous l'effet d'une transpiration très-abondante que j'avais provoquée. La douleur réparut après la cinquième couche, et se dissipa sous l'influence des mêmes moyens.

Les douleurs rhumatismales qui paraissent après les couches, chez les femmes qui les ont déjà éprouvées, ou qui les éprouvent pour la première fois, soit à la tête, ou dans d'autres parties du corps, en imposent aux accouchées, qui ne les considèrent que comme étant l'effet de métastases laiteuses, qu'elles appellent lait répandu. L'idée que le lait se répand avec la plus grande facilité dans la circulation des fluides, est si accréditée dans cette ville, que la plus légère douleur qui survient, n'importe la cause qui l'a produite, et le laps de temps qui s'est écoulé après les couches, est rapportée au lait répandu. En vain s'efforce-t-on de démontrer que le lait s'est dissipé par les émonctoires naturels, et que la douleur qui se fait sentir est toute autre que celle que produit la métastase laiteuse ; tout est inutile, le préjugé l'emporte, et de là sont mis en usage, sous le titre d'anti-laiteux, les purgatifs de toute espèce, que la cupidité conseille sous le voile séduisant du secret : cet abus, que l'on peut dire être porté à son plus haut degré, donne lieu aux plus funestes résultats. J'ai vu un très-grand nombre de femmes qui avaient détruit complètement leurs forces digestives, et s'étaient plongées

dans des affections nerveuses très-rebelles, par l'usage immodéré qu'elles avaient fait de ces prétendus spécifiques. Parmi le grand nombre d'observations que j'ai recueillies sur les douleurs rhumatismales qui ont été prises pour des métastases laiteuses, je choisirai la suivante.

La femme d'un marchand épicier, rue de l'Hôpital, n.° 39, d'une constitution robuste, avait eu, il y a six ans, un rhumatisme aigu sur les articulations des extrémités, qui étant devenu chronique, se fit sentir par intervalle aux bras et aux épaules l'année qui précéda son quatrième accouchement. A peine fut-elle remise de ses couches, qu'elle éprouva une douleur à la partie postérieure et supérieure de la tête. L'idée d'un transport laiteux fut la première qui s'offrit sur la cause de cette nouvelle douleur, et entraînée par l'impulsion générale, elle eut recours aux soi-disant remèdes contre le lait, qui ne produisirent d'autres effets que de purger pendant quinze jours que dura l'usage qu'elle en fit. Après quelque temps la douleur disparut, pour reparaître ensuite sur la jambe droite. Cette récidive rappela l'idée du lait, qui fut fortifiée par quelques femmes de sa connaissance; et sur leurs conseils, elle revint secrètement

aux remèdes anti-laiteux, dont elle fut de nouveau purgée. Elle obtint de ces purgatifs, au détriment des forces digestives qui avaient beaucoup diminué, un soulagement à la douleur ; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée, la douleur s'étant manifestée deux mois après au bras du côté opposé. Sur ces entrefaites elle redevint enceinte, et se félicitait de cette nouvelle grossesse, croyant que les couches prochaines entraîneraient l'ancien lait. L'accouchement et ses suites n'offrirent aucunes particularités ; mais bientôt après, la douleur se fit sentir de nouveau et fut accompagnée de mal-aise, de pesanteur d'estomac et de tiraillement nerveux, qui me parurent dépendre, soit de l'effet des purgatifs, soit de l'irritabilité qui se remarque chez les femmes long-temps après leurs couches. L'existence du lait répandu fut prise derechef pour certaine, et je fus consulté sur l'usage qu'elle se proposait d'en faire. J'employai tout ce qui fut en mon pouvoir pour détruire cette idée, dont les funestes résultats étaient en évidence ; et je crus que la persuasion était d'autant plus facile qu'elle s'apercevait du changement désavantageux qui s'était opéré en elle. Elle parut se rendre aux représentations que je lui fis, me promit de suivre la conduite et d'employer les re-

mèdes que je lui prescrivis. Cette promesse fut aussi vaine : l'idée du lait prévalut encore, et les anti-laiteux de toute espèce, soit en boisson, soit en lavemens, furent employés en secret. L'effet que devaient produire de pareils remèdes ne tarda pas à se manifester ; mais elle persista dans leur emploi, en ce que plus elle devenait souffrante, plus elle était persuadée qu'elle avait du lait répandu. Ce ne fut que lorsque les accidens étant devenus graves, que lorsqu'à ces accidens se joignirent des douleurs aiguës à l'estomac, une fièvre nerveuse, et des tiraillemens dans la poitrine et dans les membres, qu'elle prit le parti de me faire appeler. Je la trouvai avec les angoisses qui accompagnent un pareil état. La maigreur dans laquelle elle se voyait lui avait inspiré des craintes ; des idées sombres, lugubres, occupaient son imagination, et le découragement était au point de ne lui permettre qu'un faible espoir sur son rétablissement. Après l'avoir rassurée, et partagé les regrets que lui laissait le passé, je lui prescrivis quelques moyens dont elle fit usage avec la plus grande docilité ; l'état aigu s'était dissipé, le régime qu'elle a long-temps continué, secondé de l'air de la campagne que je lui conseillai, sous le prétexte de prendre

les eaux de Charbonnières, l'a passablement rétablie ; elle ne se plaint maintenant que de ses douleurs rhumatismales, qui se font légèrement sentir sous l'influence des causes capables de les reproduire ou de les activer.

Le caractère de la douleur rhumatismale chronique est d'être obtus ; cependant il peut devenir aigu, et la douleur plus ou moins forte, selon la profondeur de son siége et la nature des parties qu'elle occupe. C'est ainsi que les douleurs rhumatismales qui se portent sur les tempes sont d'autant plus violentes, que le principe qui les détermine attaque des parties membrano-musculeuses, dont le tissu est très-serré et pourvu d'une très-grande quantité de nerfs.

Le rhumatisme qui se fixe sur les mâchoires produit des phénomènes semblables à celui qui se fixe sur les tempes ; et la douleur devient insuportable lorsqu'il s'étend profondément jusqu'à la membrane qui revèt les mâchoires. Je l'ai observé plusieurs fois occupant ces deux parties, et produisant bientôt le trismus ou serrement des mâchoires. Si une disposition particulière du sujet, ou un virus quelconque, ajoute à l'activité que

lui donne la sensibilité qui est propre à ces parties, les douleurs deviennent cruelles et peuvent être accompagnées d'accidens graves, comme on s'en convaincra par l'observation qui suit.

Une dame, rue Bourgchanin, n.° 37, âgée de cinquante-trois ans, avait éprouvé dans sa jeunesse quelques atteintes d'une douleur rhumatique qui, sévissant sur un seul point le bras gauche, et ne se reproduisant que de loin en loin, devint enfin errante, et parcourut, à des intervalles plus ou moins grands, plusieurs parties des extrémités supérieures et inférieures. En 1790, elle fut grevée d'une affection syphilitique, caractérisée par un choux-fleur, et dont elle fut traitée méthodiquement. En 1806, les douleurs rhumatismales, qui, depuis cette affection syphilitique, n'avaient eu que le degré d'action suffisant à rappeler l'existence de leur cause, ces douleurs se reproduisirent à moins longs intervalles, avec plus de force, et en alternant, tantôt à la plante des pieds, tantôt aux genoux, à l'un et l'autre bras, aux yeux, et sur-tout à l'œil droit, sur lequel elles produisirent et laissèrent un larmoyement habituel. Tel avait été le passé de la malade, bien classé dans

ses souvenirs, lorsqu'en 1807 elle me consulta pour les suites d'une douleur au bras gauche, qui, après quinze jours d'exaspérations cruelles, s'était dissipée, mais en laissant dans ce membre une impuissance absolue à exécuter aucun mouvement. Je trouvai en effet le bras et l'avant-bras dans un état de paralysie complète ; mais j'observai que la sensibilité n'y avait été ni éteinte, ni altérée, et une forte secousse donnée à l'estomac, ainsi que l'usage des remèdes qui devaient y faire suite, rendirent le mouvement à cette extrémité : mais ce n'avait été qu'un déplacement de la cause, et je ne tardai pas à être appelé pour de vives douleurs que la malade avait éprouvées à la tête, qui avaient bientôt gagné les tempes, et qui s'étant propagées presque immédiatement sur les mâchoires, y avaient produit un trismus des plus douloureux, une difficulté d'avaler : certain de la cause, je crus pouvoir me rendre facilement maître des effets ; mais la disposition produite par les circonstances du passé, ajoutant à l'activité que la douleur recevait de la sensibilité propre à la partie sur laquelle siégeait le rhumatisme, les moyens d'usage n'apportèrent qu'un bien faible soulagement, et ce ne fut que par l'emploi graduel des plus énergiques

énergiques que je parvins à apaiser la douleur, à déplacer le rhumatisme, et à préparer un rétablissement aussi durable que le comporte l'existence d'une cause dont on ne peut que retarder et modérer les développemens.

Lorsque le rhumatisme qui a fixé son siége dans les mâchoires, sévit long-temps sur les gencives, il y détermine par fois une inflammation chronique, dont les caractères apparens et les effets destructeurs ne font pas naître seulement le soupçon d'une affection scorbutique, mais la présenteraient comme démontrée, si pour prémunir ses véritables disciples contre les erreurs de la médecine symptomatique, la nature n'avait imprimé à ces deux maladies un nombre plus que suffisant de signes respectivement caractéristiques et différenciels de leurs causes.

Une dame, aujourd'hui âgée de 48 ans, rue Puits-Gaillot, n.° 27, douée d'une forte constitution et d'un embonpoint décidé, n'avait eu jusqu'en 1804, d'autres indispositions que celles qui sont attachées à l'état de femme en couches, et quelques atteintes de douleurs rhumatismales qui avaient parcouru les mâchoires et les extrémités. A cette époque, le rhumatisme se porta sur la tempe

du côté droit, et de là sur les mâchoires du même côté, où il prit un siége fixe. La douleur qu'il détermina fut attribuée à la carie d'une ou de plusieurs dents, et combattue, selon les conseils d'usage dans cette ville, par les essences de toute espèce, et successivement par l'extraction. Loin de soulager, ces moyens provoquèrent une fluxion sur les mâchoires, avec engorgement sanguin dans les gencives, et lorsque la fluxion fut dissipée, les gencives restèrent flasques, sanguinolentes, et sans adhérence avec la partie des dents qu'elles recouvrent. Elles étaient d'ailleurs sans souffrance; mais après quelque temps de calme, le rhumatisme, activé par les vicissitudes de l'atmosphère, se porta de nouveau sur les mâchoires, et rappela les premiers accidens. A peine cette attaque eut-elle cessé, qu'elle fut suivie d'une troisième, de plusieurs autres, et l'engorgement des gencives ainsi entretenu par des atteintes successives du principe rhumatique, prit le caractère des inflammations chroniques, accompagné de souffrances habituelles qu'aggravaient l'air humide extérieur, le chaud ou le froid des alimens, et qui très-souvent rendaient la mastication impossible.=On opposa à cet état fluxionnaire les vésicatoires, les sangsues, les délayans et les calmans; mais ces moyens

n'apaisèrent point la douleur, et les gencives devenant de plus en plus mollasses, livides, présentèrent l'idée du scorbut. Pour combattre ce prétendu vice, on employa tout ce que l'art connaît de médicamens sous le nom d'anti-scorbutiques, et on en continua l'usage pendant plusieurs mois. Cependant l'état des gencives n'avait point été amendé par l'emploi de ces remèdes; la douleur était devenue permanente, et la fluxion, plus considérable, était accompagnée d'une fièvre d'irritation; on suspendit enfin l'usage de tout échauffant. = Telles avaient été les circonstances dont on me fit le narré, lorsqu'en 1807, je fus consulté par la malade. La bouche examinée m'offrit une rougeur, non ordinaire, dans la membrane qui la recouvre. Les gencives ne présentaient aucun vestige de leur existence naturelle; leur prolongement entre chaque dent était totalement effacé, et elles laissaient à nu, la partie à laquelle elles avaient été adhérentes. L'on apercevait sur le bord des alvéoles un bourrelet en forme de demi-cercle, qui était très-sensible au toucher, et d'une couleur livide. Les dents, les incisives sur-tout, et les canines étaient mobiles, vacillantes, et semblaient s'être alongées. D'ailleurs, la constitution n'était nullement altérée, l'embonpoint était

le même, le visage conservait son coloris ordinaire, et toutes les fonctions étaient régulières. Les moyens que je conseillai furent dirigés, d'une part, contre l'état fluxionnaire ; de l'autre, contre le rhumatisme, comme cause première de la fluxion, et dans l'espace d'un mois et demi, j'obtins un mieux être sensible, qui s'est soutenu jusqu'à ce moment, à la faveur d'un transport de la douleur rhumatismale, alternant tantôt sur le talon gauche, tantôt sur la jambe droite ou sur l'os sacrum.

Les signes à l'aide desquels on distingue les douleurs rhumatismales des douleurs scorbutiques sont, dans les premières, le siége de la douleur qui est plus superficiel que dans les secondes, où il est si profondément situé, que les malades s'accordent à lui assigner le tissu des os. = Dans le rhumatisme, la douleur est ordinairement renfermée dans une petite étendue de parties ; celle du scorbut est au contraire générale, attaquant souvent tous les membres à la fois. = La douleur rhumatique n'a point de siége déterminé, et ne grève de préférence une partie que lorsque cette partie a été antérieurement affaiblie par une cause quelconque ; tandis que l'on remarque dans la douleur scorbutique une tendance à se fixer sur l'un des côtés

de la poitrine. = La douleur rhumatismale est en général soulagée par l'exercice ; la scorbutique est aggravée par toute espèce de mouvemens. = Enfin, pendant la durée d'une attaque de rhumatisme à l'extérieur, les forces n'éprouvent aucune diminution, les fonctions sont régulières, et la santé se soutient ; tandis que sous l'action du scorbut, la constitution se détériore par degrés relatifs aux progrès de la maladie ; le visage devient pâle, bouffi, plombé, les gencives se tuméfient, sont flasques, livides et fongueuses ; les lèvres prennent la couleur d'un rouge plus ou moins foncé ; l'haleine est fétide ; des tâches paraissent à la peau, sur-tout à la racine des poils ; des ulcères putrides s'établissent ; il se manifeste à la poitrine un resserrement, avec difficulté de respirer. Des devoiemens d'une matière séreuse, putride et sanguinolente ont lieu. Les jambes s'édémacient, enflent et sont inaptes aux mouvemens ; des hémorragies surviennent, et les malades périssent dans la coliquation.

Les fréquens retours du rhumatisme sur les mâchoires, produisent tôt ou tard la carie des dents ; on peut alors comparer ses effets à l'impression du froid sous forme de coup

d'air ou catarre, d'autant plus facile à contracter aux mâchoires ou sur les dents, que la bouche, continuellement échauffée par la poitrine ou l'estomac, est plus sensible aux alternatives de froid subit apporté, ou par l'air extérieur, ou par les alimens. Il existe même à quelques égards une telle analogie apparente entre le coup d'air et le rhumatisme, qu'on serait disposé à considérer le second comme n'étant qu'un effet du premier; car, de même qu'une compression exercée sur un membre, le modifie de manière qu'il y reste une disposition à éprouver les sensations qui naissent du rhumatisme, de même le coup d'air laisse dans la partie qu'il a frappé une modification qui présente les symptômes propres au rhumatisme; et si les caractères du coup d'air sont plus intenses, c'est lorsqu'il attaque pour la première fois, ou qu'il réveille une impression déjà faite; comme, si ses effets se dissipent avec plus de facilité que ceux du rhumatisme, c'est parce qu'étant récemment produits, ils n'ont point encore acquis cette force que Barthes appelle force de situation fixe. Sous quelques rapports donc, on pourrait être disposé à considérer le rhumatisme comme n'étant qu'un effet du coup d'air; mais il existe une différence tranchante qui frappera toujours l'œil de l'obser-

vateur, c'est la grande mobilité du rhumatisme, qui contraste évidemment avec l'état fixe du coup d'air.

Le rhumatisme sévissant sur les mâchoires et sur une ou plusieurs dents saines, emprunte les caractères de la douleur produite par la carie, et se cache ainsi derrière une cause qui n'existe point.

Il arrive aussi que le rhumatisme inactif, ou faiblement attaché à son siége, est appelé sur les mâchoires par l'irritation de correspondance qu'y produit la carie de quelques dents qui en sont atteintes, et alors les symptômes respectifs du rhumatisme et de la carie agissant en même temps, et avec une dominance alternative qui résulte des graduations de ceux de la seconde ; ces symptômes respectifs semblent, aux yeux du malade, appartenir à un seul principe, qu'il est naturel de voir dans la carie, soit parce qu'elle est matériellement évidente, soit parce que ce sont les caractères de sa douleur qu'emprunte celle du rhumatisme.

Et cependant, combien n'est-il pas essentiel d'échapper à l'erreur d'un faux aperçu, dont les résultats ordinaires ont deux inconvéniens majeurs. Le premier est l'usage géné-

ralement adopté de différentes essences qui fixent sur les mâchoires le rhumatisme appelé par l'irritation communiquée de la carie, et qui souvent en aggrave les sévisses, au point de déterminer une fluxion sur toute la tête, ainsi que j'ai été plusieurs fois dans le cas de l'observer. Le second est le recours à l'extraction de dents crues altérées par une carie interne, et qu'ensuite on reconnaît parfaitement saines ; extraction qui, loin d'être suivie du calme espéré, l'est souvent d'un surcroît de souffrances, sur-tout s'il n'y a point d'engorgement sanguin dans les gencives.

Les signes qui distinguent de la douleur produite par la carie, celle du rhumatisme siégeant sur les mâchoires et les dents, ces signes sont multipliés et positifs : = la douleur du rhumatisme n'a pas plus de fixité dans cette partie que dans l'ensemble des extrémités et du tronc ; tantôt elle longe et occupe l'un ou l'autre côté des mâchoires ; tantôt elle se concentre dans un point qu'elle abandonne pour se concentrer dans un autre, et revenir au premier, ou siéger sur un troisième : = elle est en général instantanément aggravée par la pression du toucher promené à l'extérieur : = elle est de même plus ou moins exaspérée, et pour un temps plus ou moins long, par les spiritueux : = lorsqu'elle sévit

seule, elle n'est jamais accompagnée de rougeur ni de gonflement, si ce n'est quelques fois aux gencives : = enfin, son apparition est toujours subite et sans intervalle avec sa cessation dans la partie des extrémités ou du tronc qu'elle grevait : la carie au contraire produit une douleur fixe dans la dent altérée ; cette douleur opère pour l'ordinaire une fluxion sur les gencives et sur la joue ; elle s'aigrit ou se réveille sous le choc d'un fer, qui après avoir touché plusieurs dents saines frappe celle qui est cariée ; effet que produit aussi le contact de l'air, ou des boissons froides après des alimens chauds. Enfin, la douleur de la carie s'annonce presque toujours par une faible sensation distinctement graduée jusqu'au terme de progression vulgairement dénommé rage de dents ; et lorsqu'elle reçoit le concours de celle du rhumatisme, alors l'état fluxionnaire ne tarde pas à paraître, si on ne se hâte d'éloigner celle-ci des mâchoires, en la rappelant à son siége primitif ; mais si la fluxion est déjà prononcée, la douleur, loin de s'amender, comme cela a lieu lorsqu'elle ne provient que de la carie, la douleur augmente, prend le caractère lancinant ; et lorsque la fluxion cesse, la douleur rhumatismale lui survit.

Un ancien militaire, première île des Célestins, n.° 88, d'un tempérament sec, nerveux, avait éprouvé dans le cours des années 1789 et 1790, une douleur intermittente au-dessus du genou droit, se manifestant sans indication de retour, s'éteignant sans traces d'existence, et toujours lancinante dès son apparition, ainsi que dans sa durée. = Pendant l'année 1791, plus de douleur au genou, et sensations douloureuses aux dents, quoique saines, toutes les fois qu'il avait été exposé quelques instans à un humide ou de température ou de localité. = En 1792 il s'aperçut d'un embarras de vessie, qui se renouvelait à intervalles inégaux, et se soutint six mois, sans néanmoins provoquer d'irritation : peu après il eut des coliques d'estomac et d'intestins, dont la durée réglée étoit de soixante à soixante et douze heures, et les retours périodiques d'un mois. = En 1794, les coliques continuant, il devint sujet à de fréquens catarres sur la poitrine, contractés sans cause externe appréciable, se manifestant dès le début par l'expectoration muqueuse de la coction, se prolongeant sans autre incommodité de l'état de rhume, et disparaissant, quelquefois dès le second jour, sous l'apparente influence d'une fièvre nerveuse, dont

la durée ne dépassait pas celle de l'affection catarrale. = En 1798, la partie inférieure de la cuisse droite fut frappée d'une douleur extrêmement aiguë, qui se reproduisait tous les soirs à six heures, en durait trois, et ne laissait aucune trace. Après deux mois de souffrances, sans plus de recours aux moyens curatifs ou températeurs que pour les différentes affections précédentes, le docteur Petétin, ami plutôt que médecin du malade, l'interrogea sur le passé, fut frappé sur-tout de l'absence de toute sensation catarrale depuis l'incursion de la douleur sur la cuisse, et le détermina à en tenter le déplacement. Quarante-huit heures suffirent ; elle se porta sur la cuisse gauche ; et le quatrième jour, un violent catarre s'étant manifesté sur la poitrine, sous l'influence d'un vent chaud du midi, remplaçant brusquement un vent glacial, elle n'y reparut point à son époque de périodicité, ni les jours suivans. Alors, plus de doute sur la cause jusque-là ignorée de ces affections qui s'étaient succédées depuis 1789, sans altérer aucun des systèmes de l'économie animale ; et cette cause, le rhumatisme chronique, devint d'autant plus évidente, que le malade, qui jusque-là ne s'était jamais rendu compte des légères et rapides douleurs qu'il avait souvent éprouvées aux

extrémités, les remarqua, et observa qu'elles ne paraissaient jamais en même temps que les diverses affections des organes du tronc.

En janvier 1804, la douleur rhumatismale, fixée depuis six semaines sur la poitrine, fut appelée par la carie d'une dent sur la mâchoire inférieure du côté gauche, et developpa à l'instant et pendant trois heures toute son énergie. Le lendemain elle reparut à la même heure, mais du côté droit, et sévit avec la même violence sur une autre dent également cariée, cessa subitement, et revint le troisième jour se placer sur celle du côté droit, qu'elle greva périodiquement pendant trois semaines, sans être accompagnée d'aucun symptôme de fluxion : après une courte suspension, pendant laquelle la poitrine fut souffrante, elle se rétablit, non à la mâchoire inférieure, mais aux deux mâchoires, dont elle parcourait deux, trois et quatre parties dans la durée de ses attaques, fixées alors à quatre heures du soir, et se renouvelant quelquefois à pareille heure de la nuit, toujours sans provoquer ni rougeur à la joue, ni gonflement aux gencives. Mais après un séjour de six semaines, ses caractères subirent une modification tranchante : la mobilité cessa, la fixité s'établit sur les deux dents cariées, les attaques se répétèrent plusieurs fois dans les

vingt-quatre heures ; la douleur était tantôt violente dès son début, tantôt progressive et déclinante ; une fièvre inflammatoire succéda, avec dépôt aux gencives et serrement des mâchoires, et la terminaison de la fièvre par l'évacuation du dépôt n'apporta d'autre soulagement que la liberté du jeu des muscles. Jusque-là, médecin de la maison et non du malade, je n'avais été qu'observateur ; il tenait par système et usage, à laisser agir la nature, et à ne la seconder que par un régime conservateur des forces ; mais les douleurs étant insoutenables, il consentit enfin à l'emploi des moyens propres à déloger le principe rhumatismal ; ils furent impuissans. Alors l'idée d'une seule cause vue dans la carie des dents, lui fit placer l'espérance dans leur extraction. En vain j'opposai à ce recours toutes les preuves rationnelles de son inutilité ; un dentiste fut appelé, les deux dents furent arrachées, et mon pronostic confirmé. Cependant, si le calme n'avait pas succédé, la douleur avait évidemment changé de caractères ; ceux qui s'offraient, indiquaient qu'il ne restait plus qu'un principe, le rhumathisme ; en effet, la douleur était subite et sans progression ; elle était errante, et cessait, sans graduation, aussi brusquement qu'elle avait commencé ; elle se soutint ainsi pen-

dant trois semaines, et disparut sous l'influence des premières chaleurs de l'été ; ensuite se fit sentir par intervalles aux extrémités, se fixa à la poitrine, son siége de préférence, et depuis n'aplus reparu aux mâchoires que momentanément, à distances éloignées, et sous l'impression du froid humide.

Le rhumatisme se fixe très-souvent, tantôt sur les parties externes des yeux, tantôt sur les membranes dont se compose l'organe de la vue. Lorsque le rhumatisme attaque les paupières, il est bientôt suivi d'un état inflammatoire déterminé par la sensibilité de la membrane conjonctive. Cette inflammation est lancinante, et semblable dès son commencement, à celle que ferait éprouver des graviers introduits sous les paupières. Alors on aperçoit une tuméfaction légère sur les cartilages tarses, et une rougeur qui, du bord des paupières par où s'échappe une sérosité abondante, se continue jusque sur la cornée opaque. Le reste de la peau est sans altération apparente ; la douleur se propage sur les parties environnantes, par fois jusque sur les tempes, et s'exaspère par la pression. Si on néglige cette espèce d'ophtalmie, ou si on la traite d'une manière peu métho-

dique, elle prend un caractère de fixité que détermine, soit la sensibilité naturelle de la conjonctive, soit les secousses nouvelles qu'occasionent l'humide et les divers changemens de l'atmosphère : d'où résulte une mutation de l'état aigu à l'état chronique, produite par une stase sanguine ou un état variqueux, qui est l'effet du relâchement des vaisseaux de la conjonctive, et qui résiste souvent à tous les moyens connus.

Mais si le rhumatisme vient à frapper les membranes internes de l'œil, alors il peut provoquer la perte de la vue, en déterminant la goutte sereine, ou donnant naissance à la cataracte, etc. J'ai eu lieu de me convaincre, par un corps d'observations que j'ai été compléter à l'Hôtel-Dieu dans le courant des années 1799 et 1800, que le rhumatisme chronique est à Lyon une des causes les plus fréquentes de la cataracte : la cataracte produite par le rhumatisme peut même être considérée comme formant une espèce particulière, en ce qu'elle offre toujours une couleur brunâtre, qui l'a fait dénommer cataracte noire, et parce que, pour l'ordinaire, son extraction est infructueuse, le rhumatisme frappant à la fois toutes les membranes de l'œil, et leur imprimant un état paralytique.

Quant à la goutte sereine rhumatismale,

elle paraît tenir du même état paralytique ; aussi remarque-t-on qu'elle est souvent accompagnée de la cataracte ; je m'en suis assuré par plusieurs observations d'une évidence non moins entière que celle-ci.

Un particulier, rue des Générales, n.° 70, d'une bonne constitution, et d'une santé soutenue, avait contracté un rhumatisme chronique qui n'attaqua long-temps que les extrémités ; mais il se porta enfin à la tête, où, après avoir erré, il revint d'abord plus fréquemment et bientôt exclusivement sur les yeux ; abandonné à lui-même sur cette partie, comme il l'avait été sur les autres, il se fixa définitivement sur les membranes internes ; et lorsque je fus appelé, la cécité me parut être déjà décidée, et au-dessus des moyens de l'art. En effet, la goutte sereine devint complète dans le courant de l'année ; et ayant été suivie de la cataracte, l'opération fut faite selon les règles par le chirurgien major de l'Hôtel-Dieu, mais sans avantage pour le malade qui resta totalement aveugle, et que j'ai revu trois ans après dans cet état.

Il est assez ordinaire de voir l'oreille devenir douloureuse, par suite seulement du séjour du

du rhumatisme sur les yeux, les tempes ou les mâchoires. Dans ce cas, la douleur éprouvée dans cet organe est, ou déterminée par la correspondance nerveuse et symptomatique, ou une irradiation du principe rhumatismal. La première, la symptomatique, est signalée par le siége qu'a pris la douleur du rhumatisme dès son apparition, et par l'exemption de souffrances sous la pression exercée sur les parties situées entre ce siége primitif et l'oreille douloureuse. La seconde, la douleur d'oreille produite par une extension de celle du rhumatisme siégeant dans les yeux ou les mâchoires, se reconnaît à la sensation que fait éprouver le contact de la pression sur toutes les parties qui se trouvent entre l'oreille et l'organe frappé.

D'ailleurs, les oreilles ne sont pas exclusivement exemptes des atteintes du rhumatisme chronique, elles les éprouvent aussi, et alors la douleur qu'il y détermine, est proportionnée à la profondeur des parties grevées. Lorsque le rhumatisme n'attaque que les parties extérieures de l'organe, la douleur est à peu près la même que celle qu'il produit lorsqu'il attaque les tempes. Mais s'il plonge sur la membrane du conduit auditif, sur celle du tympan, la douleur devient aiguë, lancinante ; et s'il pénètre jusque dans l'oreille

interne, la douleur, bientôt atroce, appelle et se coalise avec les accidens les plus fâcheux, insomnie habituelle, mouvemens convulsifs, délire, épilepsie, etc.

J'ai souvent observé dans cette ville, le transport du rhumatisme sur les parties de l'oreille externe; mais je n'ai pu m'assurer qu'une seule fois de son existence dans l'oreille interne, où, sans cesser d'être chronique, il était accompagné d'accidens inflammatoires provoqués par lui.

Dans le courant du mois de mars 1801, je fus appelé au-delà des portes St-Clair, n.° 5, chez une dame qui, par suite d'une douleur aiguë dans l'oreille droite, était en proie à de violentes convulsions. = Je trouvai la malade couchée sur le côté gauche, dans le laissé-aller qui indique l'affaissement; elle avait les yeux fermés, et ses traits, ainsi que l'abandon de toutes les parties du corps, présentaient l'image d'un sommeil forcé, dont elle ne sortait, par intervalles, que pour pousser des cris perçans que lui arrachait la douleur. Les convulsions avaient cessé, le pouls était fébrile, le visage rouge, et le plus léger bruit lui donnait des spasmes dans tout le corps. Je lui fis quelques questions, auxquelles elle ne répondit point, se conten-

tant de porter la main autour des oreilles pour m'indiquer le siége de ses souffrances. = Présumant que l'affection de l'oreille n'était pas l'unique cause de l'état dans lequel elle se trouvait, j'eus recours à ceux qui l'entouraient; ils m'assurèrent qu'elle n'avait eu d'autre maladie que cette douleur d'oreille, dont elle se plaignait depuis six semaines, et pendant lesquelles elle avait disparu par intervalles, ne se soutenant que depuis deux jours à ce degré. = J'avais examiné l'oreille, dont toutes les parties internes s'offraient sans aucune altération à la peau; j'avais exercé une compression légère sur ses cartillages et sur les parties environnantes, où j'avais trouvé quelque sensibilité indiquée par un mouvement de la tête; et n'ayant point de donnée positive sur la véritable cause de cette otalgie, je ne m'occupai qu'à calmer les principaux accidens, faisant mettre en usage les moyens reconnus les plus efficaces; mais tout fut inutile : la douleur continua, sans intervalle de calme, jusqu'au surlendemain, que le soulagement fut ou parut être l'effet d'une évacuation de quelques gouttes de sérosité âcre, non purulente, qui eut lieu par l'oreille. = Alors la malade revenue à elle-même, me fit le narré de tout ce qui avait précédé et accompagné. J'appris

que dans son enfance, elle avait eu dans la même oreille un dépôt qui avait flué pendant quelque temps ; que de la puberté jusqu'à la vingtième année, elle avait joui d'une santé parfaite, momentanément altérée à cette époque par une fièvre d'accès ; mais que depuis six ans elle était sujette à des douleurs éprouvées tantôt aux extrémités inférieures, tantôt aux bras, aux épaules, aux mâchoires, et qu'elle avait à l'articulation du bras droit et de l'épaule trois jours avant l'affection de l'oreille. = Je profitai de ce demi-trait de lumière ; la douleur de l'oreille s'affaiblit par degrés, disparut enfin complètement, et peu de jours après la jambe gauche éprouva celle qui lui était familière ; de la jambe, elle se porta aux mâchoires, d'où elle descendit sur le bras gauche ; et l'abandonnant tout à coup vers la fin du mois de mai, elle attaqua de nouveau l'oreille interne, où elle développa à l'instant toute son énergie. Mais ayant été appelé dès le début, et ayant mis en usage les moyens propres à la déplacer, la malade fut dès le troisième jour sans souffrance, et depuis lors les douleurs rhumatismales se sont montrées sur plusieurs autres parties du corps.

Il est très-ordinaire à Lyon de voir le rhumatisme se fixer sur les parties latérales du cou ; d'ailleurs, rarement s'y retrouve-t-il compliqué d'autres affections qui méritent qu'on désigne les symptômes qui l'y caractérisent. Je l'ai vu souvent occuper les amygdales ; mais ce qui m'a paru le rendre fréquent sur ces corps glanduleux, c'est l'état de faiblesse qu'ils avoient contracté par suite de coups d'air, d'esquinancies réitérées, et de fièvres muqueuses accompagnées d'aphtes dans la bouche. Néanmoins je l'ai observé chez plusieurs personnes qui n'avaient jamais eu les amygdales affectées, notamment chez un homme de trente-cinq ans, qui eut tout à coup l'amygdale gauche douloureuse, par suite de la disparition d'une douleur à l'épaule dont il souffrait depuis long-temps : à peine la douleur eut-elle été rappelée à son premier siége par les moyens prescrits, que l'amygdale ne fut plus souffrante ; et depuis lors cette alternative s'est renouvelée chez le même sujet, à deux reprises différentes, dans le courant de cette année. Les signes qui distinguent de toute autre maladie le rhumatisme chronique fixé sur les amygdales, sont le caractère obtus de la douleur ; = la sensibilité douloureuse que développe la

pression exercée sur les parties externes correspondantes aux glandes ; = et l'exemption de la fièvre. = A ces signes, on peut ajouter la disparition subite d'une douleur reconnue rhumatismale, placée sur toute autre partie du corps.

On voit le rhumatisme siéger sur chacune des parties qui constituent la circonférence de la poitrine ; mais il semble affectionner plus particulièrement, si j'ose me servir de cette expression, les extrémités humérales et sternales de la clavicule, le dessous des seins, le bord des fausses côtes, et sur-tout l'angle inférieur de l'omoplate et la partie moyenne du sternum, dont on ne parvient à le déloger qu'à l'aide des moyens les plus énergiques, renouvelés avec patience ; tandis qu'il obéit au premier ou au second appel qui est fait sur son siége primitif, lorsque c'est une des trois autres sections affectionnées qu'il occupe ; et précisant enfin sa tendance, on le voit établir une dernière distinction en faveur du sternum.

En effet, si on l'a laissé séjourner quelque temps sur cette partie, non-seulement il y prend un caractère de fixité qu'il n'a point sur l'angle inférieur de l'omoplate, mais sa

résistance aux moyens de déplacement devient presqu'absolue ; et, ce qu'on ne voit point lorsqu'il grève l'omoplate, il provoque une gène dans la respiration et une toux, qui bientôt font naître aux uns l'idée d'une affection profonde dans la poitrine ; à d'autres, des craintes sur l'existence d'un vice vénérien anciennement encouru. Erreurs dont le médecin se préservera facilement, parce que le rhumatisme chronique fixé sur le sternum, présente des signes qui ne permettent pas à l'œil exercé de confondre la douleur qui lui est propre avec celles qui émanent des deux autres principes (1).

Les signes qui ne permettent pas de la confondre avec celles des maladies de poitrine, sont les intervalles de calme parfait qu'elle laisse entre ses attaques fortes ou faibles ; = l'augmentation de la douleur existante, sous une pression même légère ; = la nullité d'influence d'une marche rapide et

(1) J'ai vu plusieurs fois les douleurs rhumatiques s'étendre de la circonférence de la poitrine et de l'estomac sur les seins ; mais je n'ai jamais été dans le cas d'observer le rhumatisme fixé sur ces corps glanduleux, et conséquemment de vérifier les observations du célèbre Poteau, rapportées dans l'excellent ouvrage sur le cancer, dont le docteur Amar a enrichi l'art de guérir.

longue sur son intensité quelconque ; = et l'exemption de fièvre ; = et quant aux signes qui la différencient de la douleur provenant d'un vice vénérien caché, ils ne sont pas moins tranchans. = La douleur rhumatismale est obtuse et superficielle, celle du virus est poignante et profonde ; = la première se fait sentir le jour et la nuit, la seconde ne s'active guère que la nuit ; = la première ne provoque ou ne produit aucun changement dans la partie grevée sans être altérée, et la seconde n'y existe pas long-temps sans être accompagnée d'élévation à la peau, de tumeurs ou d'exostoses.

Le rhumatisme chronique attaque souvent le dos et les épaules ; et quelqu'insignifiant qu'y soient ses effets, abstraction faite de la sensation inquiétante, pénible ou douloureuse, cependant il n'en est pas moins important de définir les signes qui le caractérisent alors, parce que sa douleur offrant aux personnes débiles, et à celles qui sont sujettes aux rhumes, la crainte d'être attaquées d'une maladie de poitrine, ou menacées de la phthisie pulmonaire, elle donne lieu à une véritable altération du physique, s'opérant avec lenteur sous l'influence du moral, et souvent détermine à faire des

remèdes qui, étant inutiles, sont nécessairement nuisibles.

Attaché au dos ou aux épaules, le rhumatisme révèle son existence par l'augmentation de la douleur, soit au contact du toucher, soit au jeu des muscles dans les divers mouvemens qu'exécute le malade; augmentation que ne produisent ni les mouvemens, ni la pression dans la phthisie pulmonaire; = par la liberté de la respiration, toujours plus ou moins gênée dans la phthisie; = et par l'exemption de la fièvre, qui, dans la phthisie, précède constamment la douleur entre les épaules, bientôt accompagné de sueurs nocturnes et de dévoiemens.

Enfin, lorsque le rhumatisme chronique se porte sur l'un des points de la circonférence de la poitrine, qu'il s'y fixe, et y détermine dans le tissu des parties, une douleur pongitive, suivie de difficulté à respirer, par fois d'une toux sèche, consécutivement d'un pouls dur et fébrile, alors il constitue la maladie que quelques-uns ont appelé fausse-pleurésie, et que d'autres, comme Stoll, ont nommé pleurésie rhumatique: dénomination démontrée plus exacte que la première, par la dominance que les signes,

ou plusieurs des signes spéciaux du rhumatisme, conservent sur ceux de toute autre espèce de pleurésie jusqu'à la solution de la maladie.

La pleurésie rhumatique étant très-fréquente dans cette ville, à raison du très-grand nombre d'individus en qui règne l'affection qui la produit, j'ai pu l'étudier sous toutes ses manières d'être, avec ou sans complication ; et parmi plusieurs observations que j'ai recueillies pour compléter, à mon usage, l'histoire de cette maladie, je citerai de préférence la suivante, parce qu'elle l'offre avec complication de diathèse sanguine.

Une femme de trente-six ans, rue Confort, n.° 3, d'une constitution pléthorique, et sujette à des douleurs rhumatismales qui avaient alternativement parcouru les extrémités, les jambes et les muscles abdominaux, éprouva au commencement d'avril 1808, une douleur obtuse sous le sein gauche ; bientôt cette douleur devenue progressivement aiguë, fut accompagnée d'angoisses, d'une difficulté de respirer, d'une toux sèche, et traitée immédiatement par des sudorifiques et par des applications de moutarde continuées pendant quarante-huit heures ; mais elle résista à

l'emploi de ces moyens, et ce ne fut qu'au troisième jour que l'oppression étant devenue effrayante, je fus appelé. = Je trouvai la malade couchée sur le dos, le buste élevé par des oreillers, les bras rapprochés du tronc, immobile et silencieuse, sous la crainte d'exaspérer ses souffrances par le plus petit mouvement, même d'inspiration, et pouvant à peine répondre à mes questions : le visage était pâle, la douleur de côté était poignante, gravative sous la pression, et s'étendait du sein sur toute la partie latérale gauche de la poitrine, ainsi que sur l'hypocondre du même côté ; la respiration était courte, précipitée, et de temps en temps changée en oppression suffoquante ; la peau était sèche, le pouls dur, tendu sans être accéléré ; la langue humide, couverte d'un enduit blanchâtre et limoneux ; le ventre souple et les urines légèrement colorées, sans sédiment. = Cet état subsista sans nul changement, ni en bien ni en mal, jusqu'au surlendemain que commença à se manifester un mieux, produit par les moyens que j'avais dirigés contre la pléthore sanguine, cause compliquante ; successivement contre le principe rhumatismal, cause productrice.

Bientôt la douleur, dégagée de la complication sanguine, reprit la mobilité qui lui

est propre, se portant sur la région épigastrique, revenant à son premier siége, le sein gauche, qu'elle abandonnait de nouveau et reprenait, s'affaiblissant à chaque translation; néanmoins elle persista jusqu'au neuvième jour, où sa disparition fut complète. = Quelque temps après, le rhumatisme, qui avait repris ses positions d'habitude, et s'était fait sentir alternativement, tantôt sur l'une et l'autre jambe, tantôt sur le bras, le rhumatisme revint sur la partie latérale gauche de la poitrine, et s'y masqua une seconde fois de tous les accidens de la pleurésie rhumatique : mais alors la malade avait l'expérience de la gravité de ces accidens. Je fus appelé, et les mêmes moyens, tardivement employés dans la première attaque, eurent une action curative d'autant plus rapide, que leur emploi, presque immédiat, ne permit pas au rhumatisme d'y séjourner et d'acquérir de la ténacité. La douleur redevenue mobile, ne tarda pas à se faire sentir par intervalles aux extrémités supérieures où je l'appelais, où bientôt elle se fixa, abandonnant tout-à-fait la partie gauche de la poitrine, et où depuis elle a promené son siége, occupant dans ce moment le bras droit.

Les signes spéciaux dont le rhumatisme

ne peut se dépouiller qu'en partie, et qui distinguent positivement la pleurésie rhumatique de toute autre espèce de pleurésie ; ces signes, dont quelques-uns peuvent être affaiblis et même voilés, mais instantanément, par une cause compliquante, sont : l'étendue du siége qu'occupe la douleur dans la pleurésie rhumatique, se propageant par fois jusqu'aux épaules, et jusque sur les hypocondres. = La mobilité de la douleur qui change momentanément de place. = L'augmentation subite et fugitive de la douleur sous une pression quelconque, ou sous la contraction produite par un mouvement du tronc. = L'apparition de la fièvre qui n'est que consécutive à la douleur. = Enfin, la cessation antécédente d'une douleur rhumatismale errante sur d'autres parties du corps.

Le rhumatisme se place très-souvent sur les différentes régions de la cavité abdominale. Entre plusieurs observations de douleurs rhumatismales fixées sur les parties externes qui couvrent l'estomac, je citerai la suivante :

Une fille de vingt ans, place Saint-Nizier, n.° 113, avait contracté dans le mois d'octobre 1806, des douleurs rhumatismales à la

cuisse droite ; les douleurs ayant disparues, les amygdales se tuméfièrent, et leur engorgement était parvenu au point de gêner la déglutition : cet état avait duré l'espace d'un mois, lorsqu'elle prit une fièvre muqueuse avec des aphtes dans la bouche. La fièvre s'étant dissipée, les amygdales restèrent engorgées et douloureuses, et l'étaient encore cinq semaines après, quand la douleur reparut brusquement à la cuisse ; mais elle n'y resta que huit jours, et à un mois de là, la malade en éprouva une autre, qui de la partie inférieure du sternum s'étendait jusque sur les hypocondres, et était accompagnée de tiraillemens, de pesanteurs, et d'une gêne qui lui faisait pencher le corps en avant. Les moyens propres à déplacer la douleur, en la rappelant à son premier siége, eurent une efficacité d'autant plus prompte, que la malade n'avait pas tardé à réclamer leur emploi ; et depuis lors la douleur n'a plus reparu qu'aux extrémités inférieures.

Le rhumatisme placé près du dos, sous les fausses côtes, est en général de peu de conséquence ; néanmoins il est important de ne pas se méprendre à la cause de sa douleur, lorsque le sujet qu'elle tourmente est une femme enceinte, parce qu'alors elle offre l'idée d'un engorgement sanguin dans les

vaisseaux profonds, et que cette erreur pourrait conduire à des moyens du plus funeste usage : en effet, la saignée qui est indiquée est souvent indispensable quand la douleur est produite par le sang ; la saignée est décidément nuisible dans le cas de douleurs rhumatismales, sur-tout si celle qui en est atteinte est d'une constitution débile. On reconnaîtra que la douleur est de nature rhumatismale, en ce qu'elle augmente sous la pression, au lieu que la douleur produite par le sang est inaccessible au tact. = On la reconnaîtra au peu de soulagement que procure l'exercice, tandis que les changemens d'attitude, de position du corps, et les promenades soulagent sensiblement la douleur sanguine. = On la reconnaîtra enfin, en ce qu'elle n'est jamais accompagnée d'étourdissemens, d'engourdissemens dans les membres, qui sont inséparables de la douleur produite par le sang.

Il est moins essentiel et toutefois nécessaire de signaler dans les femmes enceintes, le rhumatisme agissant sur les régions ombilicale, hypogastrique et rénale, parce que si la douleur gagne les parties profondes, elle prend le type intermittent, et simule

celles de l'accouchement, ainsi que j'en donnerai le tableau en parlant du rhumatisme chronique fixé sur l'utérus. Il est donc prudent d'interroger les souvenirs de la femme enceinte, lorsqu'elle souffre à une époque qui ne correspond point au temps prévu pour son accouchement, et de les diriger sur des douleurs obtuses qu'elle a pu éprouver sans y attacher de l'importance ; sur les circonstances de leur première apparition, sur leur siége et sur leur retour.

On voit fréquemment le rhumatisme se fixer sur les lombes, et plus particulièrement chez les personnes qui, dans des travaux pénibles, font exécuter à la colonne épinière des mouvemens forcés. Lorsque son siége est superficiel, il ne produit qu'un mal-aise dans le repos des parties, mais qui devient douleur lorsqu'on fléchit le corps en avant, et douleur très-vive lorsqu'on le redresse. S'il gagne les parties profondes, et sur-tout si le sujet est sanguin, alors la douleur emprunte le caractère aigu, et constitue ce qu'on appelle lombago dans l'un et l'autre rhumatisme. Quoique le lombago du premier diffère aussi positivement de celui du second, que de ceux qui sont produits par d'autres causes, le

le lombago produit par le rhumatisme chronique consiste en une douleur qui se fait sentir au tact, que l'exercice et les différens mouvemens qu'on fait exécuter à l'épine soulagent, si on les continue pendant un certain temps, et qui se prolonge sans fièvre : et ces caractères, qui lui sont particuliers, le distinguent pleinement des lombagos, se composant de la douleur du rhumatisme aigu, de celle qui est la suite d'efforts ou de distentions violentes, du spasme dorsal, de la douleur lombaire que produit la saburre, de celle qu'occasionent la fièvre, les vents, etc. Chez les femmes, la douleur du rhumatisme chronique fixé sur les lombes, emprunte souvent les apparences de celles qui naissent dans cette région, ou d'une menstruation difficile, ou à la suite d'un accouchement laborieux, d'une irritation quelconque, ou d'une maladie de l'utérus ; mais il est facile d'échapper à cette simulation, parce que dans ces divers cas la douleur sympathique de l'utérus, qui longe ordinairement la partie interne des cuisses, est presque habituelle, soit dans l'état de repos, soit dans celui de mouvement, et qu'elle reçoit un soulagement momentané d'une pression légère exercée sur les lombes ; tandis que la douleur rhumatismale est renfermée dans la région

lombaire, = ne se fait sentir que lorsqu'on incline le corps ou qu'on le redresse, = et s'avive plutôt qu'elle ne se tempère sous la pression.

On trouve souvent le rhumatisme fixé dans les parties qui entourent, ou dans celles qui constituent l'articulation de l'os de la cuisse avec les os du bassin : placé dans ce siége, le rhumatisme peut aisément être confondu avec la douleur produite par plusieurs affections différentes, telles qu'un coup, une chute, un abcès, une jetée humorale, une métastase purulente dans ces parties. La difficulté de bien distinguer le rhumatisme de ces maladies différentes est très-grande chez les enfans, qui ne peuvent rendre compte d'une douleur contractée en se couchant sur une terre humide, d'un coup ou d'une chute que des domestiques ont eu intérêt à cacher, et qui n'offrent pour tout signe que la claudication. J'ai vu des enfans boiter, les uns par suite d'une simple douleur rhumatismale, les autres par l'effet d'un transport de l'humeur teigneuse, appelée vulgairement *rache*, et rester boiteux faute d'avoir pu tracer le tableau du passé, et recevoir le traitement qui les eût guéris avant la tardive manifestation de l'une ou

l'autre de ces causes par des signes désormais inutiles.

Les signes qui distinguent la douleur rhumatismale fixée sur l'articulation des os de la cuisse et du bassin, de celles qui sont produites dans cette partie par d'autres affections, sont = l'apparition et disparition subite de cette douleur, = son augmentation sous le toucher, ou par les mouvemens que l'on fait exécuter au grand trochanter, lorsque le rhumatisme n'occupe que les parties superficielles ; = enfin, l'absence de la fièvre. Ces signes sont en effet distinctifs, parce que dans les coups et chutes, il y a, en général, ou presque impossibilité d'exécuter la progression, ou forte augmentation de la douleur par la marche ; et que dans les abcès, métastases purulentes, et jetées humorales, la douleur se fait principalement sentir au plis de l'aine, qu'elle prend un caractère lancinant le soir et pendant la nuit, et qu'elle est alors accompagnée d'une fièvre plus ou moins forte selon l'abondance et la nature de la jetée ; signes auxquels on peut ajouter comme indications sûres, certaines maladies antécédentes, et la disparition d'une humeur à laquelle l'enfance aurait été sujet.

Le rhumatisme empruntant divers noms des différentes parties sur lesquelles il a fixé son siége, on est convenu d'appeler sciatique celui qui se fixe à la partie postérieure de la cuisse, et qui suit le trajet du nerf qui porte le même nom. Et si, fixé dans cette partie, il n'est pas impossible de le signaler et de le reconnaître d'une manière évidente comme cause de la douleur éprouvée, cela est du moins généralement très-difficile : par exemple, dans le très-grand nombre de sciatiques rhumatismales qui ont été l'objet de mon attention, j'en ai vu bien peu qui fussent entièrement exemptes des signes qu'offre la sciatique nerveuse ; et toutes les autres m'en eussent imposé sur leur cause, ainsi masquée, si, frappé du mélange de ces signes avec les signes généraux du rhumatisme chronique, et interrogeant le tempérament du sujet, je ne m'étais assuré que les signes du caractère nerveux qui m'étaient offerts, n'étaient qu'un emprunt fait au tempérament par l'affection rhumatismale, aperçu que confirmait bientôt l'efficacité de la méthode que lui-même m'avait suggérée : et lorsque, mais deux fois seulement, j'ai été dans le cas d'observer le rhumatisme chronique s'unissant à des sciatiques nerveuses déjà existantes,

alors cette union m'a été révélée par l'exaspération atroce des deux douleurs confondues, et successivement rendue évidente par le succès des moyens employés pour atténuer ou déplacer l'action du rhumatisme.

Entre les causes bien nombreuses qui, à Lyon, produisent des sciatiques rhumatismales, ou appellent sur le nerf sciatique une ancienne douleur rhumatique, il en est une qui, étrangère au matériel de cette ville, ne tient qu'à une imprudence d'habitude ; à l'habitude qu'a le peuple Lyonnais d'aller les jours de fêtes se récréer à la campagne, et de s'asseoir par préférence sur des terrains humides : j'ai vu deux sciatiques rhumatismales contractées par la seule circonstance de s'être assis, en l'état de transpiration, à l'ombre, et sur une pierre que le soleil n'échauffait jamais.

Ce n'est donc que par les caractères généraux qui sont propres au rhumatisme chronique, et qu'il conserve en empruntant ceux des différentes douleurs qu'éprouve le nerf sciatique, qu'on peut distinguer la sciatique rhumatismale de l'inflammation des muscles psoas, iliaques, connus sous le nom de *psoitis ;* de la sciatique nerveuse essentielle, de la goutteuse, et des sciatiques symptomatiques, telles que l'hystérique, la

fébrile, la laiteuse, etc. ; et quant à sa complication avec l'état nerveux, elle sera reconnue et rendue évidente pour peu que l'on insiste sur la manière d'être du tempérament nerveux.

Le rhumatisme chronique occupe, en général, les extrémités avant de se porter au tronc ; et, quelqu'exactitude que j'aie mis à vérifier la remarque de Vogel, je n'ai point vu, avec lui, qu'il fût plus fréquent aux extrémités supérieures chez les jeunes gens, et plus commun aux extrémités inférieures chez les personnes avancées en âge : j'ai cru reconnaître seulement qu'il était plus habituel aux jambes et aux cuisses chez ceux qui résident dans des rez de chaussée, ou qui passent une partie de la journée à parcourir les rues ; et plus fréquent aux bras et articulations de l'épaule chez ceux qui, habitant les étages supérieurs, ne sont exposés qu'à l'humide de l'atmosphère.

Il établit naturellement son siége aux articulations ; néanmoins c'est, pour l'ordinaire, à la partie moyenne des membres qu'il débute, ne gagnant ensuite les articulations, centres principaux des mouvemens, qu'à l'aide, en quelque sorte, d'exercices plus

ou moins violens, et le degré de la douleur qu'il produit est selon le siége et en raison de la profondeur des parties qu'il attaque ; plus la partie est pourvue de nerfs, de tendons, d'aponévroses, plus la douleur est aiguë.

Il est rare que le rhumatisme attaque deux membres en même temps, mais il les parcourt alternativement, ainsi que toutes les parties du tronc, et lorsque ses séjours sont de quelque durée, alors les membranes et les muscles qui reçoivent le plus fréquemment ses impressions, sont modifiés de manière à perdre par degrés leur mode d'être naturel, et contractent une gène dans l'exercice des mouvemens qui peut, si on ne le prévient, dégénérer en paralysie.

Un marchand de dorure, place de la Fromagerie, n.° 108, âgé de 28 ans, et d'une bonne constitution, contracta, pendant le siége de Lyon, le germe d'un rhumatisme qui s'indiqua par de légères et fugitives douleurs aux cuisses et aux jambes, parut s'être dissipé, et se développa de nouveau, en 1801, sous forme de point douloureux autour de la poitrine, dans les reins, au dos et aux épaules ; de là, il descendit aux talons, puis aux genoux, prenant alors son caractère de souffrances naturelles ; remonta quelque temps après

aux extrémités supérieures, attaqua ensuite le cou et la tête, revint aux bras, et se fixa enfin sur les clavicules : mais en 1805, par suite, ou à la suite de la suppression d'un vésicatoire, il se porta au cou, et son séjour sur cette partie détermina dans les muscles dont elle se compose, une roideur qui, s'étant accrue par degrés, ne laissa pour tout mouvement à la tête, que la faculté d'exécuter des élévations et des flexions d'ailleurs à peine sensibles ; bientôt après, cette roideur du cou se propagea jusque sur les muscles du dos, les lombes, et rendit impossible tout mouvement de la colonne épinière ; ensuite atteignant la majeure partie des muscles qui font mouvoir les cuisses, elle leur a ôté le pouvoir de se rapprocher l'une de l'autre et de fléchir sur le tronc ; enfin, les jambes, qui sont édématisées depuis quelque temps, ne conservent plus que peu de mouvement, et qui est annullé dès que la douleur sévit sur l'une ou l'autre cuisse, où, depuis un an, elle a fixé son principal siége ; et il ne reste de libre au malade que les deux bras qui servent de moteurs à deux potences qu'il emploie pour supporter son corps. Pendant tout ce long temps de souffrances, jamais il ne s'est manifesté ni rougeur ni tuméfaction à la peau, jamais

le moindre mouvement de fièvre, si on en excepte une fièvre gastrique qu'il eut l'année dernière; enfin, non-seulement toutes les fonctions ont continué à s'exécuter librement et avec force, mais il a acquis, depuis six mois, un embonpoint qui est accompagné de tous les signes extérieurs de la plus parfaite santé.

Avant de terminer le tableau du rhumatisme chronique parcourant les extrémités, et simulant les affections locales dont j'ai parlé, je dois observer, qu'ainsi fixé, il peut aussi en imposer sur l'existence d'un très-grand nombre de maladies différentes, présumées s'indiquer ou par leur douleur spéciale, comme, par exemple, la goutte, ou par des douleurs sympathiques : mais le praticien qui est en effet versé dans la connaissance des signes, ne saurait être induit en erreur, parce que la douleur rhumatismale a les siens qui lui sont exclusivement propres, et par lesquels elle se distingue de toute autre douleur, comme les individus d'une même espèce, d'une même famille sont distingués les uns des autres par des traits particuliers à chacun d'eux.

La douleur rhumatismale se distingue d'une

douleur sympathique par son caractère mobile, qui lui fait parcourir successivement ou alternativement plusieurs parties du tronc et des extrémités, tandis que la douleur qui émane d'une affection quelconque est toujours fixe sur la partie qui correspond avec l'organe primitivement affecté : = la douleur rhumatismale se distingue de la sympathique par l'unité de son siége, se faisant bien rarement sentir sur deux parties à la fois, tandis que dans la sympathique on observe constamment deux parties souffrantes : = elle s'en distingue, par l'étendue indéterminée qu'elle occupe, et sur laquelle elle s'étend ou se concentre, tandis que la sympathique a toujours un siége déterminément circonscrit; = enfin, la première a pour signe propre, et bien tranchant, de survivre à toutes les maladies avec lesquelles le rhumatisme s'était combiné, tandis que la seconde se dissipe avec l'affection qui l'avait engendrée.

Quant à la douleur que produit la goutte, elle a une telle analogie de caractère avec celle du rhumatisme, et ces deux douleurs ont souvent une si exacte ressemblance dans leurs symptômes respectifs, que les anciens les avaient confondues, et que quelques modernes les regardent encore comme tenant de la même nature ; mais si l'on réfléchit

sur les signes évidemment propres à chacune de ces affections en particulier, on s'aperçoit bientôt qu'elles forment deux maladies très-distinctes, et on ne peut plus les confondre que dans un seul cas, celui où on aurait adopté l'erreur vulgaire qui fait un signe univoque de la goutte, des douleurs qui paraissent aux doigts de pieds et des mains, et conséquemment qui exclut le rhumatisme des petites articulations : je dis erreur, parce que j'ai vu nombre de fois le rhumatisme que je décris, le rhumatisme chronique, sous la modification qu'il reçoit des circonstances réunies dans cette ville, parce que je l'ai vu, et qu'avant moi d'autres l'avaient également observé, occupant les petites articulations, sans qu'on pût former le moindre soupçon sur l'existence de la goutte, comme aussi, sans qu'on pût méconnaître le rhumatisme aux signes qui lui appartiennent, et qui sont étrangers à la goutte.

Rien, en effet, d'aussi prononcé que ce respectif des signes : tandis que le rhumatisme n'attaque que les aponévroses et les muscles superficiels qui sont placés entre les grandes articulations ou autour de ces mêmes articulations, la goutte se porte sur les parties profondes, telles que les ligamens, le périoste, etc.; = tandis que le rhumatisme sévit,

prolonge et varie ses atteintes sans troubler les fonctions de l'estomac, la goutte, dans toutes ses attaques, opère une lésion quelconque dans les fonctions digestives; = tandis que le rhumatisme qui règne à Lyon ne se transmet jamais par voie d'hérédité, la goutte y exerce, peut-être plus qu'ailleurs, la funeste prérogative de s'identifier aux races; = tandis que la douleur rhumatismale est, généralement parlant, obtuse, et jamais accompagnée de fièvre, de gonflement, ni rougeur à la peau, celle de la goutte est plus ou moins aiguë, toujours lancinante, et fréquemment accompagnée de fluxion, par fois de fièvre : = enfin, quel que soit la fixité du rhumatisme, il ne produit, comme la goutte, ni concrétion, ni aucun signe particulier dans les urines.

Et indépendamment de ces signes généraux à l'usage du praticien, il en est de particuliers, relatifs à l'état de combinaison de ces deux maladies, et à l'usage de celui qui a l'expérience que la nature n'est silencieuse que pour l'homme qui ne l'interroge pas : oui, il en est de particuliers et de relatifs, comme, par exemple, le caractère irrégulier des accès lorsqu'il y a combinaison, et que c'est la goutte qui prédomine.

Je reviens au rhumatisme chronique renfermé dans les bornes des parties externes où je viens de le suivre : quel que soit le peu de temps écoulé depuis sa manifestation aux extrémités , ou le long temps qu'il a séjourné , il peut abandonner brusquement le siége quelconque qu'il y occupe , et se porter sur l'un des organes profonds. La facilité avec laquelle il se déplace , et l'indéterminable vélocité avec laquelle il se transporte d'une partie sur une autre , sans se rendre sensible aux parties intermédiaires , rendent très-fréquente sa translation sur les parties internes. Rarement j'ai vu le rhumatisme se développer d'une manière immédiate dans l'intérieur , et plus rarement encore l'ai - je vu être le produit de la sympathie qui existe entre les organes ou viscères , et les parties externes : la cause qui détermine le plus ordinairement ce transport est , ou un état de faiblesse , ou une surabondance de forces que l'on remarque presque toujours dans la partie ou dans l'organe qui devient le nouveau siége de la douleur.

Quant aux accidens , ceux que détermine le rhumatisme agissant sur les parties internes , diffèrent de ceux qui sont produits par le rhumatisme fixé sur les parties externes ;

ces accidens étant toujours en raison de la sensibilité particulière à la membrane ou à l'organe affecté, les douleurs sévissent en général avec plus de violence dans ceux du tronc ; et empruntant le mode particulier à la fonction que l'organe remplit, elles se prononcent, tantôt avec un type de continuité, tantôt avec un type d'intermittence, selon que le mode de la fonction est continu ou intermittent.

Le rhumatisme chronique, qui de l'extérieur se porte sur le cerveau, détermine des accidens qui sont en général mortels, si l'art ne vient très-promptement au secours du malade : il est difficile d'assigner précisément son siége, et de distinguer s'il attaque à la fois ou séparément les méninges et les différentes parties qui constituent le cerveau proprement dit. Les rapports établis entre le cerveau et les membranes qui l'enveloppent, ont rendu, jusqu'à ce jour, communs et en quelque sorte identiques les signes extérieurs qui indiquent leur lésion : néanmoins, comme les membranes sont le siége ordinaire du rhumatisme qui s'offre sur les parties extérieures du corps, l'analogie autorise à penser que lorsqu'il se porte dans

la cavité du crane, il attaque de préférence les méninges.

On connaît le rhumatisme sur le cerveau, à la douleur de tête intérieure, qui ne se prononce d'abord que dans un point, tantôt à la partie antérieure, tantôt sur l'une des parties latérales, le plus souvent à l'occiput, et qui, après une certaine durée, occupe toute la tête. Cette douleur est accompagnée de chaleur, de battemens, suivie d'une insomnie habituelle ; et si le sommeil l'emporte quelquefois, il est bientôt interrompu par des rêves fatigans et des soubressauts ; les facultés intellectuelles sont troublées ; les organes de la vue ne peuvent supporter une vive lumière, ni ceux de l'ouïe endurer un son aigu : le malade éprouve des horripitations, il passe alternativement de la gaieté à la tristesse, et du calme de l'ame aux emportemens les plus violens. La durée du rhumatisme sur le cerveau, et la violence avec laquelle il sévit, sont subordonnées au degré d'irritation qu'il détermine ; et si l'état inflammatoire succède à l'irritation, alors se déclarent tous les signes qui caractèrisent l'inflammation des méninges, appelée frénésie ou ancéphalite.

Le rhumatisme qui se fixe sur le cerveau

peut également produire tous les phénomènes de l'apoplexie. Je fus appelé dans le courant d'octobre 1805, chez un aubergiste, place des Jacobins, pour un voyageur qui, me dit-on, souffrait d'une rétention d'urine : je trouvai le malade assis, tenant sa tête entre ses mains, frappant des pieds et poussant des cris lamentables. Sur les questions que je lui fis, j'appris qu'il était sujet à une difficulté d'uriner qui revenait par intervalles, et qui datait de la cessation de douleurs rhumatismales qui avaient parcouru toute l'habitude du corps ; qu'ayant éprouvé cette difficulté en mettant pied à terre, il avait eu recours à des fomentations sur le bas-ventre, qui autrefois l'avaient soulagé, et qu'à défaut de décoction prête, pressé par la douleur, il s'était couvert le ventre de linges trempés dans l'eau froide; ce qui avait, il est vrai, mis un terme à l'accident, mais en donnant lieu, peut-être, à une douleur de tête insupportable. = Je méditai les moyens de déplacer le plus promptement possible cette douleur, et de l'appeler aux extrémités : mais pendant que j'écrivais mon ordonnance, le malade tomba de son siége à terre ; on le releva, il était sans connaissance et dans un état soporeux qu'accompagnait une gêne dans la respiration, un refroidissement

dans

dans les extrémités, et un pouls petit et intermittent. Il n'y eut pas un instant de perdu, les remèdes indiqués par son état lui furent presque immédiatement administrés, et ceux que prescrivaient les symptômes successifs ayant enfin déterminé une transpiration épaisse et abondante, le malade reprit la connaissance cinq heures après l'avoir perdue, et fut ainsi arraché à une mort qui eût été inévitable si les secours n'avaient pas été immédiats.

Le rhumatisme chronique, fixé sur les organes contenus dans la poitrine, occasione une multitude d'affections qui, si on les observe un peu légèrement, trompent le praticien et sont prises pour des maladies produites par des causes qui n'existent point. Ces affections sont relatives au siége qu'occupe le rhumatisme, et à la violence avec laquelle il sévit. Lorsqu'il se porte sur les bronches, c'est une toux, avec gêne plus ou moins grande dans la respiration, qui semble ne point différer de la toux catarrale, appelée vulgairement rhume : aussi combien de fois n'ai-je pas vu la toux rhumatique avoir été traitée pour une toux catarrale, par des relâchans et adoucissans appelés béchiques, qui en débilitant les forces

digestives avaient diminué celles des autres organes, et rendu le rhumatisme plus permanent sur ceux de la poitrine. Parmi le très-grand nombre d'observations que j'ai recueillies sur la toux rhumatique, je n'en citerai qu'une.

Un monsieur, âgé de vingt-quatre ans, rue St.-Dominique, n.° 69, étant fatigué depuis nombre d'années d'une toux sèche qui revenait par intervalles, et qui inquiétait d'autant plus la famille du malade qu'il était d'une constitution faible, que tous les moyens dont on avait fait usage étaient restés sans effets, et que l'une de ses sœurs était morte des suites d'une maladie de poitrine. = Consulté, et renvoyant à fixer mon opinion lorsqu'il ne me resterait plus rien à recueillir sur le passé et le présent, je m'aperçus, après un assez long examen, que la toux disparaissait lorsqu'une douleur rhumatismale dont il était atteint se faisait sentir sur les extrémités ou sur les mâchoires. Je communiquai cet aperçu à la famille, mais elle ne le prit pas en grande considération; néanmoins, ayant examiné avec suite cette alternative de souffrances, elle ne put se refuser à l'évidence matérielle que la toux était nulle lorsque la douleur sévissait sur

les mâchoires , et qu'il n'existait plus de douleur aux mâchoires lorsque la toux reparaissait ; je m'attachai donc d'abord à déplacer , successivement à prévenir, éloigner , faire cesser les retours du rhumatisme à la poitrine ; et bientôt les inquiétudes se sont progressivement calmées avec la cessation de la toux , aujourd'hui totalement dissipée.

Les signes qui distinguent la toux produite par un transport rhumatismal , de celle qu'on appelle catarrale , ces signes , indépendamment de l'alternative dont je viens de parler , sont premièrement , l'apparition toujours subite de la toux , qui est ordinairement sèche ; secondement , l'exemption de fièvre, d'enchifrènement et d'enrouement, qui, en général , précèdent ou accompagnent la toux catarrale ; troisièmement , le caractère de l'expectoration qui quelquefois a lieu , et qui , glaireuse ou muqueuse , paraît et disparaît sans gradation ; tandis que celle qui accompagne nécessairement le catarre ou rhume , parcourt toutes les périodes de la coction , comme aussi la toux catarrale se manifeste toujours et ne se dissipe que par degrés.

Lorsque le rhumatisme chronique se fixe sur la plèvre et le poumon , il peut , selon la disposition du sujet , irriter ces parties au

point de déterminer la fièvre, une difficulté de respirer, des crachats sanguinolans, et alors la douleur prenant le caractère aigu, constitue la maladie connue en médecine sous le nom de pleuro-pneumonie rhumatique : cette pneumonie différant des autres espèces, soit par les symptômes qu'elle développe, soit par le mode de traitement qui lui est appliquable, les signes qui lui sont propres ont été recueillis séparément, et décrits par Stooll avec la précision qui caractérise l'observateur. J'ai suivi un assez grand nombre de pneumonies produites par l'humeur rhumatismale, et lorsqu'elles étaient simples ou avec complication, je les ai toujours rapidement reconnues aux signes déterminés par l'illustre médecin de Vienne.

Pendant l'automne de l'année 1803, je fus à même de recueillir l'observation la plus complète d'une pleuro-pneumonie rhumatique compliquée d'un état bilieux. Le malade, demeurant place des Jacobins, n.° 36, était âgé de trente-six ans, d'une petite stature et d'une constitution délicate : il souffrait depuis long-temps de douleurs rhumatismales ; elles n'avaient encore sévi qu'aux extrémités, lorsqu'il éprouva une sensation douloureuse sous le sein gauche, et une dif-

ficulté de respirer très-fatigante ; la douleur augmenta progressivement , et le troisième jour les crachats ayant été aperçus sanguinolans , on me fit appeler. = La fièvre était peu forte , la peau dans son état naturel ; la douleur de côté s'étendant jusque sur les fausses côtes , était profonde , et s'exaspérait par la pression du tact ou par le mouvement ; la langue était humide et couverte d'un enduit blanchâtre ; la difficulté de respirer , sans être très-grande , était néanmoins pénible , et les crachats , muqueux , étaient mêlés de stries de sang ; il avait eu dans la nuit plusieurs frissons. = Le lendemain , le pouls était fébrile , la peau sèche avec chaleur non naturelle ; la douleur augmentait dans l'inspiration , la toux était fréquente , l'expectoration muqueuse et jaunâtre ; les pommettes rouges , et le reste du visage d'un blanc terne , excepté autour des ailes du nez qui était d'un jaune sombre ; une douleur aiguë occupait le front ; la langue offrait dans son milieu une traînée jaunâtre ; il avait eu quelques douleurs à l'épigastre : par suite des remèdes ordonnés , il y eut évacuation abondante de matières muqueuses et bilieuses. = Le soir , redoublement , la douleur de côté fut la même, et la difficulté de respirer plus grande ;.. continuation des boissons délayantes. = Le

lendemain, ou le cinquième jour de la maladie, moiteur autour de la poitrine et du cou, et allégement de la douleur; pouls large, langue recouverte d'un limon épais, jaunâtre, douleur de tête moins aiguë. = Le soir, sur les neuf heures, le redoublement était violent, l'oppression forte, la douleur de côté, qui dans le jour s'était déplacée et portée sur l'épaule opposée, avait repris son premier siége et sévissait avec violence; plusieurs selles, effet des remèdes de la journée, avaient été rendues;.. et le même soir, moyens dirigés sur le point de côté. = Le six, respiration assez facile, douleur pneumonique moins aiguë, urines d'un rouge plus foncé et troubles, sans sédiment; redoublement léger. = Le sept, même état. = Dans la nuit du sept au huit, la douleur s'exaspéra de nouveau, le redoublement fébrile fut très-fort et suivi d'un léger délire, l'oppression était suffoquante, la toux très-pénible, les crachats rares, mais épais et sans stries de sang;.. moyens plus actifs sur la douleur de côté. = Le soir du huitième, expectoration facile d'un mucus épaissi, respiration moins gênée, langue humide et muqueuse, moiteur à la peau, pouls souple, urines déposant un sédiment rougeâtre et lié. = Le neuf, le redoublement de la nuit n'avait pas été sensible, le mieux se

soutenait , et la douleur rhumatismale se manifesta au genou droit. = Le dix , le pouls était à peine fébrile , l'expectoration facile , la douleur revenue au côté ne se réveillant qu'aux efforts de la toux ;.. continuation des remèdes administrés pour l'état bilieux. = Le onze et le douze , plusieurs évacuations par les selles , et l'amélioration qui en fut la suite , annonçaient une convalescence prochaine. En effet , le treize , apparition de la douleur sur la partie latérale gauche du cou , s'étendant jusqu'à l'épaule du même côté ; et cette douleur quittant bientôt ce nouveau siége pour se porter sur d'autres parties du corps , a définitivement repris sa marche errante qu'elle suit encore. La pleuro-pneumonie rhumatique dont cette observation vient d'offrir le tableau , se distingue de la pleuro - pneumonie essentielle ; par la douleur de côté qui occupe en général une étendue assez considérable , se propageant de la poitrine au ventre et jusqu'à la région précordiale ; = par le toucher et le mouvement qui l'exaspèrent ; = et par son caractère mobile qui la détermine à quitter souvent son premier siége pour se porter sur une partie opposée : = tandis que dans la pleuro-pneumonie essentielle , la douleur de côté n'occupe qu'un point déterminé , constamment

fixé jusqu'à sa disparition, et n'augmente point par le toucher. Dans l'inflammation rhumatique de la plèvre et du poumon, les redoublemens fébriles ont lieu ordinairement le soir ; = la langue est humide, recouverte d'un mucus blanchâtre ; = la soif modérée ; = l'oppression ou la difficulté de respirer peu considérable. = Dans l'inflammation essentielle, la fièvre est en général forte et continue, la langue est plus ou moins sèche, blanche dans son milieu et rouge sur ses bords ; la soif est intense et l'inspiration très-pénible. Enfin, la pneumonie rhumatique est toujours précédée de douleurs rhumatismales dans les extrémités, et le point de côté dont elle est accompagnée précède toujours la fièvre ; = au lieu que dans la pleuro-pneumonie essentielle, ainsi que dans les autres espèces, la fièvre accompagne communément la douleur de côté, et souvent même la précède.

Cependant, le vice rhumatismal qui se porte dans la poitrine ne provoque pas toujours des accidens aigus, souvent aussi son action n'est que passagère, et il ne produit d'autres effets que ceux que l'on remarque lorsqu'il occupe les parties extérieures.

= M. de***, quartier des Célestins, n.° 88, qui depuis nombre d'années est tourmenté dans l'automne et dans l'hiver, d'un rhumatisme chronique qui s'est porté sur presque toutes les parties du corps, éprouve lorsqu'il se jette dans la poitrine, tantôt une sensation douloureuse qui paraît tout-à-coup, et se dissipe de même, après une durée plus ou moins courte ; tantôt une toux fréquente, quelquefois sèche, presque toujours avec expectoration, qui porte dès le principe les caractères de la coction, laquelle se dissipe de même tout-à-coup, sans aucun remède et sans irritation consécutive dans les poumons.

Si le rhumatisme est appelé dans la poitrine, soit par une prédisposition des organes, soit par un vice acquis ou originel, il développe la prédisposition, ou s'unit au vice existant, et produit différentes maladies, telles que l'asthme, la phthisie pulmonaire, etc.

Une marchande épicière, grande rue de l'Hôpital, n.° 36, douée de tout ce qui constitue la santé, alarma deux fois sa famille par des oppressions suffoquantes, semblables à celles que produit l'asthme convulsif ; ces oppressions avaient eu lieu à la suite d'une douleur de rhumatisme qui, de la cuisse et

de la jambe qu'elle occupait sous forme de sciatique, s'était portée dans la poitrine. Le détail du passé ne me laissait aucun doute sur la cause des accidens actuels, et je ne tardai pas à trouver la preuve que cette cause était la véritable dans le succès des remèdes dirigés contre elle.

J'ai vu trois phthisies pulmonaires dans lesquelles le vice rhumatismal pouvait être considéré, ou comme une complication, ou comme une cause déterminante. La troisième de ces phthisies, actuellement confiée à mes soins, est à sa troisième période, et ne laisse point d'incertitude sur l'état ulcéreux du poumon : la malade, demeurant rue de la Pêcherie, n.° 92, second étage, est âgée de vingt-cinq ans ; elle était douée d'un physique bien constitué, et issue de parens sains et exempts de maladies héréditaires ; jusqu'à l'invasion de la phthisie, sa santé avait été parfaite, à des douleurs près, qui s'étaient manifestées six ans avant cette époque, d'abord aux doigts et successivement au coude du bras droit : ces douleurs, peu prises en considération, avaient été aggravées par l'atmosphère d'une chambre à coucher, qui prenait jour sur une cour étroite, froide et humide, et par des vêtemens à qui la mode

ne permet pas d'être en rapport avec les variations rigoureuses de l'hiver ; elles gagnèrent la tête, d'où elles furent détournées, mais sans être appelées en même-temps sur leurs siéges primitifs, ou du moins sur une des extrémités, et bientôt une toux sans cause catarrale, annonça leur séjour sur la poitrine : cependant elles la quittèrent et parcoururent plusieurs autres parties ; mais enfin, elles y revinrent, s'y fixèrent, et ouvrirent la première période de la phthisie.

Le rhumatisme chronique qui affecte la poitrine d'une manière à-peu-près permanente, doit être compté au nombre des diverses causes des infiltrations du tissu cellulaire qui enveloppe les organes contenus dans cette cavité ; ces infiltrations, connues sous le nom d'hydropisie de poitrine par infiltrations, sont très-fréquentes dans cette ville ; et lorsqu'elles sont occasionées par le vice rhumatique, elles s'offrent à l'œil exercé sous deux aspects très-importans à bien signaler : savoir, ou comme effet immédiat de ce vice, ou comme produit de la faiblesse que les impressions réitérées du rhumatisme ont laissé dans l'organe. J'ai vu l'infiltration du tissu cellulaire de la poitrine évidemment produite

par une douleur rhumatismale, chez un particulier auprès duquel je fus appelé, rue du Palais-Grillet, n.° 12.

Ce malade, d'une très-bonne constitution, âgé de 45 ans, et qui n'avait jamais eu d'autre indisposition que des douleurs rhumatismales fréquentes, mais supportables, fut atteint subitement d'un point très-douloureux qui, placé du côté gauche de la poitrine, sur les fausses côtes, s'étendait jusqu'à l'épigastre, et s'aggravait sous les efforts d'une toux qui était accompagnée de gêne dans la respiration. = Je le vis le lendemain : la respiration était courte, la toux tantôt sèche, tantôt avec expectoration ; la douleur de côté était profonde et insensible à la pression de la main ; le visage était pâle, la langue humide, le pouls naturel, ainsi que la chaleur de la peau, et les urines légèrement colorées en rouge. Il était couché sur le dos, la tête élevée par plusieurs oreillers, et la gêne de la respiration devenait plus grande lorsqu'il se tournait sur l'un des côtés. = Le troisième et le quatrième jour, l'oppression fut progressive ; elle devint très-forte le cinquième, et telle que le malade se sentait suffoqué lorsque son buste, tenu très-élevé, se renversait sous l'affaissement insensible des coussins.

= Dans la nuit du cinq au six, il éprouva une chaleur vive à la peau, avec des horripitations ; et le six, je trouvai le pouls accéléré, le visage légèrement bouffi, les yeux larmoyans, les pieds enflés, les urines rares, et le peu qui avait été rendu ayant déposé un sédiment briqueté. = Du sept au treize, augmentation de l'enflure, qui des jambes gagna les cuisses et le ventre, et s'y maintint jusqu'au seize. = Le dix-sept, oppression moins forte, urines moins rares. = Les dix-huit et dix-neuf, augmentation progressive des urines, diminution graduée de l'oppression ; et le trente-deuxième, le malade se promenait dans sa chambre, éprouvant aux extrémités une douleur bien connue de lui, et confirmatrice pour moi de l'opinion à laquelle je m'étais arrêté sur la cause, et qui avait essentiellement influé sur les modifications de la méthode curative que j'avais employée : j'envoyai le malade passer à la campagne, conséquemment dans une atmosphère sèche, le temps de sa convalescence ; elle fut de longue durée, mais d'autant plus entière, que les douleurs rhumatismales reprirent leurs premières habitudes, dont, depuis lors, elles ne se sont plus écartées.

Lorsque le rhumatisme se reproduit dans le courant d'une maladie aiguë, c'est ordinairement sur la cavité de la poitrine qu'il se dirige. Entre plusieurs observations, les unes indicatrices, les autres confirmatives de cette tendance, j'ai été à même de suivre des fausses pleurésies et des péripneumonies qui se déclarèrent sur le déclin de deux fièvres gastriques et d'une fièvre muqueuse, sans que l'on pût les attribuer, ni à quelque imprudence, ni à l'impression de l'air, ni à aucune autre cause que le transport sur la poitrine du vice rhumatique dont les trois malades étaient dès long-temps grevés ; vice qui révéla son action, alors cachée, en se portant et sévissant sur d'autres parties du corps, à l'instant même où il abandonna la poitrine, sous l'influence des remèdes employés pour son déplacement et son rappel à l'un de ses siéges primitifs.

En suivant avec ponctualité la marche du rhumatisme chronique Lyonnais, et les différentes formes qu'il emprunte, on remarque que, par une espèce de tendance, il se transporte souvent sur les viscères contenus dans la cavité abdominale, et y détermine les

divers accidens qui sont en rapport avec la manière d'être maladie de chacun de ces viscères : chacun d'eux peut, sans doute, recevoir également les atteintes du rhumatisme ; néanmoins, ceux sur lesquels je l'ai observé le plus fréquemment, sont l'estomac, la vessie et l'utérus ; ce n'est que très-rarement que je l'ai vu attaquant le foie ou la rate ; et encore, lorsque ces deux viscères se sont offerts à moi sous les angoisses d'une douleur que toutes les circonstances du passé et du présent indiquaient rhumatique, c'était sans présenter en même temps aucun de ces signes positifs qui ne laissent aucune prise au doute.

Un homme riche, qui s'est domicilié en Vaise, pour sortir de l'atmosphère ennemie des douleurs rhumatismales qu'il a dès longtemps contractées ; ce malade qui est en même temps atteint d'une forte obstruction à la rate, éprouve, par intervalles, et dans la suspension du rhumatisme aux extrémités, éprouve des douleurs profondes dans ce viscère, sans qu'il m'ait encore été possible de déterminer, avec quelque solidité, si ces douleurs, ou partie de ces douleurs, sont produites ou par le rhumatisme, ou par l'obstruction de ce viscère, qui est d'un volume

considérable, ou par l'action combinée des deux vices.

Toutes les causes physiques et morales capables d'altérer les fonctions de l'estomac, peuvent y attirer et y fixer le rhumatisme ; et parmi les premières, je distingue, comme s'étant reproduite sous mes yeux aussi souvent que toutes les autres réunies, je distingue la débilité des organes digestifs, disposition qui malheureusement fait partie du tempérament Lyonnais : d'ailleurs, quelle que soit la cause qui provoque ce transport, le rhumatisme sévissant sur l'estomac s'offre à l'observation sous deux états différens ; tantôt sous celui d'une douleur gravative, avec plus ou moins de permanence dans sa durée ; tantôt sous celui de douleur aiguë mais fugitive.

Le rhumatisme qui se jette sur l'estomac pour la première ou seconde fois, est ordinairement accompagné d'une douleur aiguë et d'accidens inquiétans. Je fus appelé, au mois de novembre 1805, auprès d'une malade, grande rue de l'Hôpital, n.° 39 ; je la trouvai excédée d'une douleur aiguë fixée sur l'estomac depuis huit heures, et que, dès le début, avait accompagné un vomissement répété à très-courts intervalles ; l'épigastre était

était peu soulevé, mais très-sensible au contact du toucher ; la douleur s'étendait jusque sur les hypocondres, et augmentait à chaque mouvement nécessaire ou involontaire que le buste faisait en avant ; point de fièvre : questionnée, ainsi que sa famille sur les circonstances du passé immédiat, elle ne s'était permis aucun écart dans sa manière de vivre ordinaire et naturelle ; interrogée sur un passé plus éloigné, elle n'avait jamais eu à se plaindre de sa santé que relativement à des douleurs aux extrémités, plus ou moins vives, d'une durée plus ou moins longue, et qui semblaient être la suite d'un rhumatisme aigu qui, en 1795, avait parcouru toutes les grandes articulations : = c'en était assez pour fixer mon opinion sur la cause d'un état dont la violence subite avait été sans précurseur ; je ne doutai point que cette cause ne fût un premier transport du rhumatisme sur l'estomac, et j'en eus la certitude lorsque, après quelques heures encore de souffrances et de vomissemens, je vis la douleur se déplacer sous l'action des remèdes administrés, et les accidens cesser : cette douleur avait gagné les fausses côtes du côté droit, elle y séjourna, sous un degré supportable, jusqu'au surlendemain, et cédant enfin à la continuation des moyens de

rappel aux extrémités, elle se fit sentir et se fixa à la jambe gauche.

Il n'en est pas de même lorsque le rhumatisme a contracté une tendance à se fixer sur l'estomac, et l'a rendu moins impressionnable par ses attaques faibles mais réitérées : la douleur alors est obtuse et ne détermine point d'accidens ; alors elle conserve son caractère chronique, et peut séjourner longtemps sur ce viscère, sans autre inconvénient qu'une faiblesse actuelle qui le rend plus douloureux lorsqu'il se trouve dans un état de vacuité, que les malades soulagent en prenant des alimens. Cependant le rhumatisme peut aussi se fixer sur l'estomac, au lieu d'y séjourner seulement ; il le peut en s'unissant à la cause qui a provoqué son transport, et, dans ce cas, il débilite les forces digestives au point de rendre imparfaite ou presque nulle la digestion des alimens : il peut aussi, quoique devenu habituel sur l'estomac, et ainsi que je l'ai vu plusieurs fois, il peut se porter alternativement, mais par tenues très-disproportionnées, de ce viscère, devenu en quelque sorte son siége naturel, sur une des parties primitivement affectées.

Une femme de quarante-neuf ans, place

des Jacobins, n.° 58, ressentit en 1801 une violente douleur rhumatique au bras droit : cette douleur la priva, pendant l'espace de deux mois, de l'usage de ce membre ; elle se porta ensuite sur le bras gauche, disparut, et reparut quelque-temps après sur la poitrine, s'étendant et se faisant vivement sentir aux seins ; des seins elle passa à l'estomac, où elle séjourna long-temps, remonta au bras droit, revint à l'estomac, et depuis lors alterna entre ce membre et ce viscère, mais avec une telle disparité de tenues respectives, que négligeant les conséquences naturelles de cette alternative, on s'en tint à l'idée d'une maladie hystérique, hypocondriaque, et que pendant deux années consécutives, on lui administra des remèdes qui, pris parmi les purgatifs et les débilitans, durent fixer irrévocablement le rhumatisme sur l'estomac, et hâter l'amaigrissement qui, lorsque je fus appelé, avait effacé tous signes de la constitution robuste dont elle avait été douée. En effet, depuis lors le rhumatisme, par une habitude devenue en quelque sorte nature, occupe alternativement le bras droit et l'estomac ; lorsqu'il siége sur le bras, l'estomac est sans souffrances positives, et l'exercice de ses fonctions n'est que pénible ; lorsqu'il séjourne sur l'estomac, alors les digestions

sont presque nulles, et si la douleur permanente est ordinairement sourde et supportable, par fois aussi elle devient aiguë, et s'accompagne d'angoisses et de vomissemens.

Le rhumatisme fixé à l'estomac peut en imposer sur toutes les maladies internes capables d'affecter ce viscère : mais l'on distinguera le rhumatisme de toute affection de l'estomac par les signes généraux qui lui sont propres, et auxquels on doit ajouter la manière d'être de la douleur, qui alors se présente presque toujours sous la forme d'une ceinture enveloppant l'épigastre et la région lombaire.

Si le rhumatisme simule toutes les maladies de l'estomac, c'est qu'y étant pour l'ordinaire appelé par l'une d'elles, il s'unit indifféremment à toutes, et peut former autant de complication qu'il y a de maladies différentes. Parmi ces complications, l'une des plus difficiles à distinguer est celle qui résulte de son union avec la goutte ; ces deux affections combinées se faisant sentir également sur les parties qui servent de siége à chacune d'elles en particulier, et se reproduisant ensemble sous l'influence du mode de l'atmosphère qui les active respectivement, présentent, dans la combinaison de leurs

symptômes, un mélange qu'il paraît impossible de séparer par l'analyse ; aussi tous les médecins modernes, en admettant l'union du rhumatisme avec la goutte, ont-ils gardé le silence sur les signes qui indiquent cette union : quelques-uns se sont attachés à la prédominance de l'une de ces affections sur l'autre, et ont appelé goutte rhumatismale, l'union où la goutte prédominait sur le rhumatisme ; et rhumatisme goutteux, celle dans laquelle le rhumatisme domine. Quant à moi, j'avoue que les observations assez répetées que j'ai été à même de recueillir dans Lyon, sur ces deux principes unis, ne m'ont jamais offert que la goutte rhumatismale, ou goutte dominante, quelles que fussent son origine et l'époque antécédente ou postérieure de sa manifestation.

D'ailleurs, il serait aussi absurde qu'affligeant de penser, d'après ce silence des modernes, qu'en effet il n'est point de signes auxquels on puisse reconnaître le rhumatisme uni à la goutte : ce serait une exception unique à la loi que s'est imposée la nature, de nous révéler, dans son langage hiéroglyphique, tout ce qu'il nous importe de savoir, je dis ce qu'il nous importe (1). Le rhumatisme

(1) Je ne crois pas pouvoir le répéter trop souvent, en opposition de l'erreur si commode à adopter et si

chronique uni à la goutte se distingue par la manière d'être des attaques, qui sont beaucoup plus fréquentes et d'une durée plus courte que celles de la goutte; = par leur apparition et leur cessation également subites, en général brusques, et qui ordinairement ont lieu sous l'influence des changemens de l'atmosphère; = par leur marche vague et irrégulière: = par les points déterminés vers lesquels elles se dirigent, occupant à la fois les parties profondes et les parties superficielles, et s'exerçant de préférence sur celles qui se trouvent entre les grandes articulations; = enfin, d'après l'analyse des caractères qu'ont présenté les douleurs primitives, on peut reconnaître si le rhumatisme a devancé la goutte, ou si c'est la goutte qui, préexistante, s'est compliquée du rhumatisme.

---

souvent reproduite; non, affirmativement non, la nature n'a couvert d'un voile impénétrable que ce qu'il nous serait peut-être dangereux d'entrevoir, et si la fille bâtarde de la Sapience et de Pithagore ne s'était occupée, comme sa mère, que des mystères dont la connaissance, inutile à l'homme animal, est nécessaire à l'homme social, elle n'aurait pas mis en maxime, que *la nature s'est couverte d'un voile d'airain que l'homme ne saurait soulever, quelle que soit sa longévité.*

Une dame, rue St-Dominique, n.° 69, d'une constitution forte, née de parens sujets à la goutte depuis deux générations, était parvenue à sa quarante-sixième année, n'ayant eu d'autres indispositions que celles qui accompagnent les couches sans accidens. A cet âge, elle éprouva à la jambe droite une douleur qui se porta bientôt sur la jambe gauche, de là sur l'estomac ; d'où elle revint sur la jambe droite, se prolongeant sur la cuisse, et se portant de nouveau sur la région épigastrique ; enfin, elle se fixa sur l'estomac, où, pendant quatre années consécutives, elle sévit à des intervalles plus ou moins rapprochés, et fut traitée, par différens médecins qui soignèrent successivement la malade, tantôt pour une obstruction au foie, tantôt pour un engorgement au pylore, tantôt pour des coliques hépatiques.

Sur la fin de la quatrième année, je fus appelé à lui donner des soins, et la trouvai au fort d'un accès, très-souffrante, poussant des cris entrecoupés, et rapportant toute sa douleur à l'estomac : le visage était pâle et défait ; le pouls lent et point fébrile ; la langue sèche et recouverte d'un enduit jaunâtre ; des nausées avaient lieu par intervalle, et s'accompagnaient de vomiturition.

L'épigastre, très-sensible au toucher, n'était que légèrement météorisé ; les hypocondres, sur lesquels la douleur se propageait, conservaient de la souplesse, les urines déposaient un sédiment d'un blanc crayeux, et une efflorescence dartreuse, qui occupait la partie supérieure de la cuisse droite, était la seule remarque qu'offrait l'examen extérieur. = Les angoisses qu'éprouvait alors la malade ne m'ayant pas permis de lui faire les questions nécessaires pour arriver, par ses réponses, à la connaissance de la cause agissante, je me contentai d'employer les moyens généraux propres à calmer la douleur, qui néanmoins persista pendant huit heures, et ne céda qu'à une abondante transpiration que j'avais cru devoir provoquer.

Le lendemain je trouvai la malade délivrée de toutes souffrances ; elle me fit le narré des diverses circonstances qui avaient, les unes, précédé la première attaque à l'estomac ; les autres, accompagné les nombreux accès qu'elle avait eus pendant la longue période de quatre ans ; accès qui, d'ailleurs, n'offraient de différence entre eux que dans leur durée plus ou moins considérable ; elle insista beaucoup sur la diminution graduelle des forces digestives, telles que les alimens les plus légers ne se digéraient plus qu'avec

un travail très-pénible. = Je revins à un second examen fait sous l'état de calme : = la carnation décolorée avait une légère teinte jaune ; la langue était humide, blanche dans son milieu, et sans goût d'amertume ; la constipation dominait ; le pouls et les urines étaient naturels ; l'amaigrissement du corps, quoique peu sensible en apparence, était réel, comparativement à l'embonpoint remarquable qui avait été long-temps l'état naturel ; le bas-ventre et tous les viscères s'offraient sans aucune altération. = Après avoir médité sur ce qui s'était passé pendant l'accès dont j'avais été témoin, sur l'état sain des viscères, et particulièrement sur la nature, sur le siége primitif et sur les transports alternatifs des douleurs par lesquelles la maladie avait commencé, je ne pus me refuser à l'idée d'une affection rhumatique, qui, contractée sous l'influence ou de l'atmosphère, ou d'une imprudence oubliée avant son résultat, avait, par ses attaques répétées sur les siéges qui lui sont communs avec la goutte, développé le germe existant d'une goutte héréditaire, et s'était combinée avec elle, en lui laissant la dominance, malgré son antériorité : je ne pus me refuser à cette idée, et conséquemment à celle d'une goutte rhumatismale fixée depuis quatre ans sur

l'estomac, avec débilité des forces digestives.

Je fis part à la malade et à sa famille de mon opinion, et des moyens que je me proposais de mettre en usage pour vaincre l'habitude qu'avait contracté la goutte, pour la déloger de l'estomac, et la rappeler au siége primitif du rhumatisme.

Les divers moyens dont une longue expérience m'avait confirmé l'efficacité, furent donc immédiatement prescrits, employés avec l'exactitude et la suite qui en font partie essentielle; et sur le soir du quinzième jour, une douleur assez vive se fit sentir à la cuisse droite : cette douleur, il est vrai, ne fut que passagère, mais c'était beaucoup que de l'y avoir rappelé après quatre années d'interruption : elle était devenue, en quelque sorte, la manière d'être naturelle de l'estomac (1);

(1) Oui, les douleurs chroniques, comme les irritations d'habitudes, comme les sensations dépravées, et toute altération continue ou périodique, deviennent, avec le temps, partie constituante du mouvement vital de l'organe qu'elles affectent; leur suspension instantanée produit un véritable vide dans ce mouvement, et ce vide détermine dans l'organe un effort pour rappeler la douleur à compléter un mouvement qu'il affectionne comme sa vie : vérité que le cercle des idées vulgaires doit répugner sans doute à

elle lui était devenue propre ; il devait la réclamer ; elle obéit, mais pour y sévir avec moins de force que dans les attaques précédentes, mais pour revenir bientôt au siége où les premiers moyens continuaient à l'appeler ; et, désormais passive sous la lutte établie entre ces remèdes et l'habitude de l'estomac, non-seulement elle se trouvait de plus en plus affaiblie lorsqu'elle reparaissait sur ce viscère, mais l'abandonnant pour plus long-temps à chaque dominance de l'attraction qui la rappelait à la cuisse, elle parut enfin s'en être retirée pour toujours.

En effet, pendant plus d'une année les accès, sous l'action des moyens de prévoyance, se manifestèrent constamment aux extrémités inférieures, et sur-tout à la cuisse droite, qui, par suite des fréquentes attaques qu'elle avait essuyée dès le début du rhumatisme, et jusqu'au moment où la goutte rhumatismale s'était fixée sur l'estomac, conservait une faiblesse qui déterminait une légère claudication. = Ces accès, fréquens lorsque l'atmosphère était variable et humide, paraissaient brusquement, sans symptômes

---

admettre, mais dont l'observateur acquiert bientôt l'évidence, et que le praticien est souvent, très-souvent, dans le cas de prendre en considération.

précurseurs, et disparaissaient de même, sans graduations remarquables : = très-souvent la malade se trouvait subitement perclue dans son fauteuil ; le siége ordinaire de la douleur était dans les intervalles des grandes articulations, qui en étaient rarement atteintes : = elle se reproduisait sur la fin du jour ou pendant la nuit ; sa durée était plus ou moins longue, et sa cessation constamment précédée d'une transpiration abondante. = D'ailleurs, quoique la goutte rhumatismale eût abandonné l'estomac, ce viscère n'avait point recouvré les forces digestives que lui avaient enlevé les attaques antécédentes ; les digestions étaient toujours pénibles, souvent aussi elles étaient troublées par des écarts de régime qui, nécessitant un usage trop répété des toniques, en préparaient la nullité ; et la malade conservait toujours dans l'habitude du corps et sur le visage, les caractères d'une cachexie très-prononcée.

Tel fut l'état de cette dame depuis le printemps de 1806, jusqu'au milieu de l'été de 1807, où, par suite inutilement annoncée d'une forte indigestion, la goutte se porta de nouveau sur l'estomac. = L'accès fut des plus violens ; il était accompagné d'angoisses et de défaillances qui, jointes à la petitesse du pouls, donnaient les plus

grandes craintes : il s'était manifesté sur le soir, et ne se dissipa que dans la matinée du lendemain, sous l'influence d'une transpiration que j'avais provoquée. = Un état saburral suivit cette violente secousse, la bouche devint amère, la langue se couvrit d'un limon jaunâtre, épais, et tout aliment, même les boissons, était indigeste : j'unis aux moyens jusque-là employés avec succès contre la goutte, les médicamens capables de corriger et d'évacuer la saburre, et j'obtins de ces moyens combinés le résultat que je m'étais promis : la goutte, déplacée le surlendemain, se fit vivement sentir à la cuisse droite, y séjourna plusieurs heures avec la même force, et se dissipa sans crise. = Mais je venais de reconnaître les effets inquiétans de l'emploi trop répété des toniques, malheureusement nécessité par les suites des écarts de régime.

La malade, exempte de toute douleur, était valétudinaire et d'une extrême faiblesse ; cet état dura dix jours, et cessa par une violente attaque à l'estomac : la douleur, très-aiguë, se propageait jusqu'aux seins et à l'ombilic, et s'accompagnait d'angoisses et de défaillances réitérées : cependant sa durée fut courte ; elle céda aux moyens redoublés, et se termina, comme les précédentes, par une forte transpiration. Mais à peine deux jours

d'un calme absolu s'étaient écoulés, qu'une troisième attaque se manifesta avec des symptômes qui me laissèrent si peu de doutes sur une très-prochaine terminaison funeste, que je crus devoir émettre mon pronostic à la famille ; il était absolu. Deux de mes collègues furent appelés en consultation : ils ne purent méconnaître l'existence de la goutte rhumatismale sur l'estomac ; mais son séjour prolongé sur ce viscère fit penser à l'un d'eux que des obstructions devaient exister, soit dans l'estomac, soit dans les viscères qui l'entourent, et suggéra au second l'idée d'un engorgement sanguin dans l'utérus. En conséquence, on ajouta aux moyens jusque-là employés, les apéritifs, les eaux minérales sulfureuses, etc. Mais l'accès qui s'était prolongé jusqu'au lendemain, et s'était terminé, comme à l'ordinaire, par une transpiration, reparut vers le soir, accompagné de tous les symptômes de l'agonie ; il se prolongea dans la nuit, et se termina par la mort.

A l'ouverture du corps, qui fut faite par M. Durafour, chirurgien, en présence de MM. Cartier et Emanuel Martin, anciens chirurgiens en chef, l'un de l'Hôtel-Dieu, l'autre de la Charité, tous les viscères qui avaient été le siége de la douleur s'offrirent

dans l'état sain, et les seuls signes étrangers à l'état naturel qu'on put observer, furent une phlogose sur la surface des intestins qui étaient gonflés d'air, et un léger accroissement de volume dans les membranes qui entrent dans la composition de l'estomac.

A cette observation, qui offre dans son entier la séméïologie du rhumatisme chronique uni à la goutte, et fixé dans l'estomac, j'en joindrai une seconde non moins importante, en ce qu'elle offre dans l'union de ces deux principes siégeant presque habituellement dans la tête, un tableau complet des divers degrés par lesquels passe la goutte rhumatismale, pour former ensuite l'espèce que Murgrave a désigné sous le nom de goutte anomale ; Cullen, sous celui d'atonique, et que Barthès appelle goutte vague imparfaite.

Une demoiselle, rue Tramassac, n.° 53, qui, à l'âge de soixante-trois ans, conserve encore tous les caractères d'une constitution fortement prononcée, naquit d'une mère dont les parens étaient sujets à la goutte. = Parvenue à sa quarante-cinquième année, elle ne comptait pour toute maladie, soit de l'enfance,

de la jeunesse et du troisième âge, qu'une fluxion de poitrine, et, à longs intervalles, des maux de tête réputés migraines. = Poursuivie en 1793, et jetée, par l'esprit du terrorisme, dans des prisons humides où elle séjourna près d'un an, elle contracta le germe d'un rhumatisme, dont la première douleur, assez vive pour prendre place dans les souvenirs, se manifesta peu après son retour à la liberté, d'abord au pouce de la main gauche, bientôt après au pied du même côté, et successivement à l'un et à l'autre genoux, où elle fut accompagnée de gonflement, de chaleur et de rougeur à la peau. = Des genoux, elle monta à l'épaule gauche et gagna la tête, où elle ne fit qu'une rapide apparition; y revint d'abord à longs intervalles et pour un temps assez court, ensuite et par degrés, à courts intervalles, et pour un temps prolongé; enfin, elle en fit le point de retour de chacune de ses incursions aux extrémités, et depuis cinq ans, si elle s'en absente, ce n'est que rarement et pour se porter sur des organes ou viscères, ne reparaissant aux extrémités que lorsqu'elle y est contrainte par les moyens les plus actifs dont les instans de dangers me commandent l'emploi; je dis les instans de dangers, parce que l'expérience, ainsi qu'on a pu le remarquer

remarquer dans l'observation précédente, m'a démontré la nécessité de n'en point affaiblir l'action par un usage souvent répété.

Cette douleur, d'abord rhumatique, successivement et désormais goutteuse rhumatismale, occupe souvent toute la périphérie du crâne ; cependant son siége le plus ordinaire paraît être circonscrit dans la région frontale, où son long séjour a produit une surabondance de nutrition dans les parties molles qui s'offrent sous la forme d'un renflement sillonné de rides profondes ; elle est souvent exaspérée, et s'étend alors jusque sur les yeux, avec vertiges, battemens dans les oreilles, troubles dans les facultés intellectuelles, et presque tous les signes avant-coureurs de l'apoplexie. = Quoique la tête soit son siége de tendance contractée par l'habitude, elle l'abandonne par intervalles, et stationne quelque temps sur un ou plusieurs organes ou viscères. = Pendant le cours de la dernière saison de 1807, et de la première de 1808, j'eus à la combattre dans les trois grandes cavités, où les différens phenomènes qu'elle m'offrait étaient toujours imitatifs, conséquemment commandés par la nature des parties sur lesquelles la goutte rhumatismale sévissait alternativement : = lorsqu'elle était sur la poitrine, elle produisait

des resserremens, des palpitations, des angoisses et des suffocations, dont les résultats auraient été funestes si les secours n'eussent été immédiats : = lorsqu'elle se portait sur la région de l'estomac, la douleur devenait atroce et semblable, d'après l'expression de la malade, à ce que ferait éprouver des charbons ardens ; par fois aussi, dit-elle, c'est la sensation d'une vapeur brûlante qui s'exhale de l'estomac, et s'échappe par le nez et la bouche, état toujours suivi de faiblesses qui nécessitent l'usage des cordiaux : = lorsqu'elle frappait les intestins, la douleur prenait la forme de coliques violentes, accompagnées de borborigmes, de flatuosités, et très-souvent d'évacuations abondantes d'un mucus épaissi et sanguinolant : et si elle se fixait dans le bas-ventre, c'était tantôt par d'insupportables ardeurs dans l'émission des urines, tantôt par des irritations à l'utérus, telles que si on l'eût morcelé ; tantôt enfin, par des tenesmes et des crispations à l'anus, qu'elle variait ses sévisses.

D'ailleurs, les retours de ces sévisses et de toute autre, quelle que soit la région interne ou la partie externe sur laquelle stationne la goutte rhumatismale, leurs retours ressemblent moins à des attaques décidées, qu'à des accès ou reprises ; ils sont irrégu-

liers, subits, et sans autre excitateur que les variations de l'atmosphère, dont ils devancent, accompagnent ou suivent le développement sensible, selon la disposition actuelle des organes : = ces accès sont en général de peu de durée, souvent d'un quart-d'heure, quelquefois d'une, deux ou trois heures, et toujours ils se dissipent sans avoir produit de changement dans les parties, sans laisser aucune apparence de nodus dans les articulations; comme aussi, les urines ne déposent jamais que dans les attaques violentes, et la transpiration qui s'établit naturellement avec abondance, n'opère jamais de soulagement.

J'ai très-rarement vu le rhumatisme chronique se concentrer dans les intestins, et une seule fois j'ai pu l'observer dans toute son évidence chez un ancien militaire, dernière île du quartier des Célestins, n.° 88. Ce malade était sujet, depuis dix-sept ans, à des douleurs qui avaient parcouru alternativement toutes les parties internes, ainsi que celles des extrémités, et dont la violence, souvent extrême, presque toujours d'une très-longue durée, n'avait cependant altéré en lui aucun des signes de la santé.

Au mois de mars 1805, après six semaines de souffrances aux mâchoires et aux dents, il sentit la douleur abandonner, sans affaiblissement préliminaire, la partie qu'elle ne tourmentait que depuis quelques minutes, et se porter sur la poitrine, qui fut presque immédiatement déchirée par un apparent catarre, dont l'expectoration, très-épaisse, commença peu d'instans après, mais sans aucun autre des caractères accessoires de cette affection. = Sur le soir du second jour, les déchiremens de poitrine, la toux et l'expectoration cessèrent; un mal-aise d'une heure sembla annoncer une secousse quelconque; et en effet, une vive douleur, suivie d'un frisson général très-prononcé, se fit sentir dans la région lombaire, où elle avait, en quelques heures, atteint son dernier degré d'exaspération, lorsque cessant brusquement dans cette partie, elle se développa sans intervalle de repos dans les intestins, sous forme de coliques, bientôt suivies d'un violent tenesme, avec déjections fréquentes, abondantes et sans nulle consistance. = Mais ce fut le seul accident qui se manifesta et se reproduisit par accès, du commencement à la fin, dès la tenue du rhumatisme sur cette région. = Pendant la durée de cette tenue, l'harmonie de la santé régna constamment

sur et entre toutes les autres parties ; et dans les intervalles d'accès, qui étaient de deux ou trois heures, l'esprit éprouvait et satisfaisait, si j'ose m'exprimer ainsi, le même appétit d'alimens que l'estomac, dont les fonctions étaient intactes; en un mot, pendant soixante et douze heures que dura cette attaque, il sembla y avoir division d'être entre la partie du corps dont s'était emparé le vice rhumatique, et l'ensemble des autres parties du même corps. = Enfin, je suivais cette attaque avec une telle assiduité, que je fus à même d'observer la translation qui s'opéra vers le déclin du troisième jour. Tout-à-coup la douleur qui venait de se manifester après une inaction de deux heures, et qui sévissait avec une énergie qui ne permettait aucun espoir de prochaine cessation, la douleur se porta sur les dents du côté gauche, et presque au même instant, calme absolu dans le siége qu'elle abandonnait. = Cette attaque sur les intestins était la troisième qu'avait éprouvé le malade à quelques années d'intervalle, et sans aucune variété dans les symptômes.

Le rhumatisme chez les personnes qui sont sujettes à la gravelle, est quelquefois appelé par elle, et se fixe ou revient fréquemment

sur les reins : j'ai pu constater cet appel par nombre d'observations que j'ai pour la plupart recueillies, mais dont je ne citerai que la suivante.

En 1803, un commerçant en vins, quai de la Saône, n.° 77, fut atteint et perclus des extrémités inférieures par un rhumatisme qui dura près d'un mois, sans être accompagné de rougeur ni de fièvre ; il approchait néanmoins du rhumatisme aigu par l'excès et les caractères de la douleur : enfin, cette douleur ayant cédé aux moyens d'usage, et totalement cessé, elle reparut quelque temps après sous forme chronique, d'abord aux épaules, ensuite aux genoux, d'où elle alla frapper successivement et alternativement plusieurs parties du tronc, et parut pour la première fois au rein droit trois ans après, en 1806. = Elle venait d'abandonner trop immédiatement le genou, et se montrait trop isolée de tout signe indicateur d'une affection particulière à l'organe, pour que je pusse méconnaître sa cause. D'ailleurs, elle s'étendit bientôt et sévit avec une égale violence sur le bas-ventre, qui n'offrait aucun des symptômes caractéristiques de la colique néphrétique : tous les moyens étant donc dirigés vers le double but de tempérer les

souffrances du rein droit et du bas-ventre ; et d'attirer la douleur aux extrémités qui en avaient été le siége primitif, elle se calma après trois heures d'exaspération.

Or, rien n'indiquant ce qui avait pu l'attirer sur cette partie, je ne doutai point, d'après les nombreuses observations que j'avais recueillies sur les effets attractifs d'une affection dans la vessie, je ne doutai point qu'il n'y eût quelque vice non encore développé et néanmoins agissant, et cet organe devint l'objet de mon attention dans la combinaison des moyens propres à prévenir, autant que possible, les retours du rhumatisme sur les reins. Il s'y porta cependant une seconde fois, au mois de juillet de l'année suivante, et se manifesta par une douleur successivement obtuse, aiguë et lancinante ; à peu de jours de là, il gagna le ventre, où il développa toute son énergie, sans néanmoins être accompagné ni de vomissemens, ni de difficultés à uriner, et ne céda aux moyens employés pour calmer la douleur et la déloger, qu'après vingt heures de souffrances excessives ; d'où je conclus que la cause attractive que j'avais présumé exister dans la vessie, avait dû prendre une consistance qui ne tarderait pas à se dévoiler par ses produits ; en effet, à quatre mois de là,

le malade éprouva de pénibles difficultés d'uriner, qui se terminèrent par l'émission d'un calcul volumineux et de forme oblongue.

D'ailleurs, le transport du rhumatisme chronique sur les reins peut être déterminé par toute autre cause que la gravelle, comme on s'en convaincra par l'observation suivante.

Un enfant de douze ans, petite rue des Orfévres, en face du quai Villeroy, n.° 114, avait été logé à son retour de nourrice sur le derrière d'un magasin ; après quelques années de cette habitation, il était devenu sujet à des coliques qui paraissaient à des époques plus ou moins rapprochées, et quelquefois accompagnées de symptômes qui avaient alarmé la mère : cette dame s'était hâtée de l'environner des secours de l'art : un enfant en bas âge se plaint peu pour des douleurs passagères ; il se dépite, il pleure, crie lorsqu'elles sont lancinantes, n'en parle plus dès qu'elles ont cessé, et les parens, accoutumés aux bobos fugitifs de cette première période de la vie, ne tiennent guerre état que des maladies capitales ou des souffrances prolongées : on ne présenta donc aux médecins successivement appelés, que le cercle des accidens qui

avaient effrayé la mère ; ils ne purent méditer que sur ce demi-aperçu, et ces coliques, qui occupaient ordinairement le ventre, et quelquefois la vessie, avec difficulté d'uriner et rétraction des testicules, furent traitées tantôt pour des coliques vermineuses ou venteuses, tantôt pour le produit d'une humeur de rache qui s'était portée sur les intestins ; et les divers traitemens ayant été également infructueux, les coliques se reproduisaient encore aussi fréquemment qu'à leur début, lorsque, parvenu à l'âge de l'instruction, cet enfant fut mis dans un pensionnat établi à Fontaines.

Il y était, lorsqu'en 1805 je fus appelé à conduire, par le chirurgien du canton, une fièvre putride très-intense qu'il avait contractée, et qui se termina au vingt-troisième jour. = Revenu dans sa famille après cette maladie, on s'aperçut que par fois il éprouvait dans la marche une gêne qu'il rapportait à une douleur fixée tantôt à l'un des genoux, tantôt aux deux jambes ; mais on ne crut pas devoir donner quelqu'importance à ce qu'on regarda comme un effet ou de l'accroissement, ou de l'humeur de rache, supposée cause des coliques. = Deux ans après, en 1807, je fus rappelé auprès de lui pour un rhumatisme aigu qui parcourut toutes les articulations des extrémités, le cou, la poi-

trine et le bas-ventre : dans l'espace de deux mois que dura la fièvre, j'observai que la douleur revenait très-souvent au côté droit de la région rénale, et qu'elle devait être précisément la même qu'avait précédemment éprouvé le malade, puisque toutes les fois qu'elle commençait à grever cette partie, il s'écriait : je reprends ma colique ; cependant l'idée qui me frappait le plus était l'existence de la gravelle : je faisais filtrer habituellement les urines au papier gris ; mais l'absence de toute espèce de graviers dans une observation long-temps soutenue, en dissipa le soupçon ; et m'attachant alors plus particulièrement aux caractères que m'avait offert le rhumatisme, d'abord aigu, et devenu ensuite ou, plus exactement, redevenu chronique ; remontant, par des questions progressives faites à la mère et aux alentours, jusqu'à l'âge balbutiant où l'affection avait été contractée dans un arrière-magasin humide, et rapprochant ensuite l'ensemble des circonstances, telles que les apparitions toujours subites de la douleur, quelle que fût la partie sur laquelle elle sévissait ; = l'abandon constant de la partie qu'elle grevait toutes les fois qu'elle en attaquait une autre ; = son augmentation instantanée sous une pression plus ou moins forte de la partie affectée ;

= enfin, la constante intégrité des forces digestives, des différentes fonctions, et des signes extérieurs de la santé, malgré les incursions et les sévisses de la douleur; = je ne pus méconnaître, dans ces coliques attribuées si long-temps à une humeur de *rache* fixée sur les intestins, je ne pus méconnaître en elles un transport rhumatismal sur le rein droit, dont l'idée n'avait pu s'offrir aux premiers médecins appelés, parce que les douleurs qui s'étaient fait sentir antérieurement aux extrémités inférieures, n'avaient point été prises en considération par les parens, et que moi-même j'en eusses ignoré l'existence, si le soupçon ne m'en avait été donné par cette douleur à un genou et aux deux jambes, dont on ne s'était aperçu qu'après la fièvre putride, dont on ne me parla que fortuitement, et qui me frappa par la remarque qu'elle ne se reproduisait que dans l'intervalle de ce qu'on appelait des coliques.

Mon opinion était donc désormais fixée, et mes moyens de calmer et déplacer la douleur étant combinés et mis en usage, la promptitude avec laquelle je rappelais le rhumatisme aux extrémités, lorsqu'il se manifestait au rein droit, dissipa tellement les craintes du jeune malade lorsqu'il sentait les

premières douleurs de ce qu'il appelait toujours ses coliques, que ce n'était plus ma présence qu'il demandait, mais l'emploi des moyens dont à chaque attaque il avait éprouvé l'efficacité.

Depuis que le rhumatisme était redevenu chronique, il avait parcouru, à chaque variation humide de l'atmosphère, à peu près toutes les parties des extrémités et du tronc; et, depuis long-temps, l'attention particulière que j'apportais à lui faire perdre l'habitude du rein droit, semblait lui avoir fait abandonner cet organe : il paraissait désormais se diriger de préférence aux épaules, à la mâchoire, aux tempes et au cuir chevelu : cependant, au mois de décembre, sous l'influence d'une température extrêmement humide, il reparut tout à coup et sévit violemment sur les reins et le ventre; mais les moyens propres à le calmer et le rappeler à son premier siége ayant été immédiatement employés, leur efficacité fut telle et si prompte, qu'enfin la mère renonça à l'idée d'une humeur de *rache*, qu'elle avait conservée par le pouvoir de l'habitude; et convaincue par l'uniformité du résultat de la même méthode, quelle que fût la partie du tronc qui se trouvait affectée, elle ne voit plus dans les douleurs du rein droit et du ventre, comme dans celles des

autres parties, que le produit d'un rhumatisme chronique contracté dès l'âge de trois ans dans un arrière-magasin servant de chambre à cet enfant.

Le rhumatisme chronique se transporte très-fréquemment sur la vessie, où je l'ai nombre de fois observé sous chacune des trois formes dont il est susceptible : sous celle de douleur obtuse, avec sensation pénible dans l'émission des urines ; sous celle de douleur aiguë, avec ischurie ; sous celle, enfin, de douleur chronique, provenant des désordres qu'avaient produit, ou ses attaques réitérées, ou son séjour prolongé.

Une dame née en Provence, domiciliée à Lyon depuis dix ans, place des Jacobins, n.° 58, fut atteinte de douleurs rhumatismales à la suite d'une troisième couche qui eut lieu en 1803. Ces douleurs parurent pour la première fois à la cuisse droite, et de là à la jambe gauche ; elles se portèrent ensuite sur la vessie, où elles ne séjournèrent qu'une semaine ; elles furent attaquer le bras droit, et le quittèrent deux mois après pour regagner et se fixer sur la région hypogastrique, sous forme de douleurs gravatives, ne s'exaspérant,

d'ailleurs, que sous la pression, mais étant accompagnées de gêne dans l'écoulement des urines, et d'un état de mal-aise dans le bassin; = un tel tableau du passé et du présent ne laissait aucun doute sur la cause unique de ces douleurs à la vessie; et les médicamens propres, soit à rappeler le rhumatisme aux extrémités, soit à en prévenir le retour sur ce viscère, la rendirent plus évidente encore par leur efficacité.

Un ancien militaire, rue Porte-Froc, n.° 156, recourut à mes soins en 1806, pour une douleur à la vessie, qu'il éprouvait par intervalle avec de fréquens besoins et difficulté d'uriner : questionné sur les maladies qu'il pouvait avoir eues, il les réduisit à une seule infirmité, à des douleurs aux extrémités inférieures qu'il avait contractées à l'armée, et qui, depuis son retour à Lyon, s'étaient fait sentir aux supérieures, et se renouvelaient sur les unes et les autres à chaque changement sensible de l'atmosphère, ayant néanmoins observé qu'il ne les éprouvait jamais en même temps que celles de la vessie. = Le transport rhumatismal ne pouvait être mieux caractérisé; il fut confirmé par le déplacement qu'opérèrent les remèdes administrés; et depuis lors, son évidence est devenue

entière par la précision avec laquelle la douleur reparaît constamment aux extrémités, à l'instant où, sous l'action des mêmes moyens, cesse une nouvelle attaque sur cet organe, dont je n'ai pu encore faire perdre l'habitude au rhumatisme, et où, avec la cessation de ses sévisses sur cette partie, la fonction urinaire redevient naturelle.

Et l'observation suivante terminera le trait de la seconde forme sous laquelle agit le rhumatisme stationnaire dans la vessie, en offrant la douleur avec ischurie, en l'offrant accompagnée d'accidens inflammatoires, se propageant hors de l'organe, et se faisant un rempart contre les remèdes, des désordres étrangers qu'il rencontre et qu'il active.

En 1803, je fus appelé auprès d'un malade, demeurant place des Jacobins, n.° 81, je le trouvai ayant la vessie dilatée et très-sensible au toucher : les besoins d'uriner étaient fréquens, et la violence des efforts que chaque besoin commandait à un homme robuste et plein d'énergie, avait déterminé la chute du rectum. = L'inutilité des nombreux moyens mis jusque-là en usage, la concentration du pouls, une sueur froide qui couvrait le corps, et le découragement

dans lequel il était enfin tombé, m'inspirèrent quelques craintes sur le prolongement de la rétention des urines, et ces craintes redoublèrent en apprenant, par les réponses qu'on fit à mes questions, qu'il y avait impossibilité à introduire la sonde, par une circonstance étrangère à la cause de la maladie, et dont néanmoins ce qui se passait sous mes yeux était un produit accidentel.

On avait anciennement prescrit des bains à ce malade, qui alors, par suite de plusieurs gonorrhées, portaient dans l'urètre un embarras auquel on avait opposé, pendant douze années consécutives, l'usage des bougies simples; usage qui, bien loin d'avoir vaincu l'obstacle, n'avait fait que l'augmenter (1).

---

(1) Quoique l'emploi de ce moyen ne soit nullement du ressort du médecin, j'ai eu si souvent à combattre les effets funestes de son usage mal raisonné, que j'en ai particulièrement étudié la méthode; et je me suis assuré qu'on ne peut se promettre un heureux résultat des bougies, qu'autant que l'on parvient bientôt à franchir l'obstacle, parce qu'alors l'effet de la compression suffit sans doute pour le détruire, s'il n'y a point de vice; mais que si, malgré la résistance soutenue qu'oppose l'obstacle, on s'obstine à continuer l'emploi des bougies, alors on irrite l'embarras, et en fluxionnant journellement la membrane de l'urètre,

= Ces

= Ces bains ayant été pris sous l'influence d'un froid humide, avaient donné lieu à un rhumatisme qui s'était fixé sur le genou droit avec tous les caractères aigus, et dont la durée fut de six semaines. = Ce rhumatisme, reconnu tel alors, avait bientôt perdu son nom en devenant chronique, et n'était plus regardé par le malade que comme douleur locale, accidentelle et insignifiante, lorsqu'il reparut sur la jambe gauche avec le caractère obtus; = après avoir séjourné quelque-temps sur cette partie, il s'était porté sur la vessie, toujours avec le même caractère, et toujours inconnu, sous le nom équivoque de douleur; il avait ensuite abandonné la vessie pour occuper son siége primitif, lorsque, s'en détachant tout-à-coup, il s'était enfin fait prendre en considération, en reparaissant sur ce viscère par des douleurs aiguës, qui avaient bientôt longé l'urètre, déterminé une ischurie complète, et nécessité le recours aux lumières de l'art.

---

on ajoute nécessairement à l'obstacle. Tel avait été, dans le cas dont il s'agit, le résultat de cette obstination malheureusement trop usitée; elle avait fait prendre à l'obstacle le volume et la forme d'une noix muscade, qui offrait à la pression une dureté résistante.

Il eût été difficile de s'égarer au jour dont ce précis éclairait la cause de ces douleurs, nées, non dans la vessie, mais au genou droit ; nées, non d'une altération propre à ce viscère, mais du rhumatisme, d'abord aigu, successivement chronique ; et si l'inflammation qu'elles y avaient produite n'eût pas été pour le moment d'un intérêt très-subordonné, nul doute que l'efficacité plus ou moins prompte des moyens propres à déplacer le principe rhumatique et à le rappeler à l'un de ses siéges précédens, n'en eût donné l'évidence ; mais il était plus qu'urgent de vider la vessie, et les instrumens d'usage ayant été de nouveau reconnus insuffisans, j'y suppléai par l'invention d'une sonde dont l'idée me fut inspirée par la circonstance : en effet, trois heures après, mes craintes sur une terminaison que tout annonçait funeste, commencèrent à s'affaiblir, et cessèrent sinon avec l'accident, ses ravages et ses angoisses, du moins en voyant s'établir l'écoulement des urines : il fut lent, mais entier ; et alors, n'ayant plus à m'occuper que de l'inflammation aiguë produite dans la vessie par le transport rhumatismal, et du déplacement de la douleur par l'attraction à l'un de ses siéges les plus habituels, l'emploi des moyens dont j'avais dès long-temps reconnu l'ef-

ficacité ne tarda pas à remplir mon attente (1).

Et à cette observation qui signale le rhumatisme sous la seconde forme qu'il prend dans la vessie, celle de douleur aiguë avec ischurie et accidens inflammatoires, j'en ferai succéder deux d'un intérêt d'autant plus majeur, qu'avec ces accidens dégénérés en

---

(1) L'imminence du danger, la condition absolue de vider promptement la vessie pour sauver le malade d'une très-prochaine mort, et l'insuffisance éprouvée des instrumens, me suggérèrent l'idée, à l'instant exécutée par un habile coutelier de cette ville, par Crépu-Taboureux, l'idée d'un algali s'adaptant à un stylet boutonné qui lui servirait de conducteur, ouvert à ses deux extrémités, et se terminant à l'une d'elles sous forme d'olive, afin de rendre moins douloureux, et sans dangers, les mouvemens en vrille qu'il devait exécuter pour franchir l'embarras, se placer entre lui et les parois de l'urètre, et établir dans son intérieur un faible mais libre cours aux urines. Ce fut avec ce nouvel instrument, dont le diamètre avait été approximativement déterminé par celui du jet d'urine ordinaire avant sa rétention actuelle, qu'on parvint à dépasser l'obstacle que l'usage vicieux des bougies avait augmenté et endurci; à vider lentement la vessie, en laissant la sonde à demeure entre l'obstacle comprimé et les parois de l'urètre, et à dissiper enfin l'accident, qui eût nécessité une opération dont les suites sont souvent funestes.

inflammation chronique, elles offrent à l'observateur le rhumatisme développant sous sa troisième forme, sous celle de douleur chronique provenant des désordres produits par ses attaques réitérées ou son séjour sur la vessie, développant, dis-je, des symptômes qui ont un grand rapport avec ceux que l'on observe dans le cours d'une phthisie pulmonaire.

Un particulier demeurant rue St-Dominique, n.° 66, âgé de cinquante-quatre ans, d'une constitution robuste, éprouvait depuis quinze ans un rhumatisme chronique, qui se manifesta d'abord au bras gauche, ensuite au pied, et de là à la jambe du même côte. = En 1806, il se fit sentir sous forme aiguë à l'avant-bras, toujours du même côté, s'y accompagna de gonflement et de rougeur à la peau, et ne céda qu'après six semaines de traitement. = A quelque temps de là, la douleur reparut sous son premier mode, et sévissait alternativement sur les parties qu'elle avait primitivement affectées. = Dans le mois d'avril 1807, elle abandonna le poignet qu'elle tourmentait depuis quelques semaines, se porta sur la vessie, détermina une extrême difficulté d'uriner, et successivement une évacuation de sang par l'urètre.

Le malade se trouvait alors à la campagne, à six lieues de Lyon : ne pouvant ou craignant de ne pouvoir soutenir le voyage, il fut réduit aux secours d'un de ces hommes, malheureusement trop nombreux, dont le savoir, puisé dans Tissot et Buchan, est consacré par un brevet.... Ce médecin lui administra des préparations mercurielles ; il fit plus, il lui fit adopter l'idée d'une affection vénérienne qui pouvait avoir existé anciennement (1).

Revenu à Lyon, imbu de cette idée, il fut traité pendant cinq mois par les émolliens et les liqueurs anti-syphilitiques : et la douleur existant toujours dans l'émission

---

(1) Je l'ai dit, en motivant l'omission de ma méthode curative, je l'ai dit, et je le répète, parce qu'on ne saurait trop mettre les hommes en garde contre la funeste espérance d'une impossible initiation à une science aussi délicate dans sa pratique que celle du médecin ; je répète que la publication des ouvrages qui ont pour objet de mettre chaque individu à même de se médicamenter ou de médicamenter les autres, que la publication de ces ouvrages est, sinon la plus criminelle, je veux bien ne pas croire à l'intention, du moins la plus nuisible des innombrables innovations dont l'esprit révolutionnaire du dernier siècle s'est si habilement servi pour renverser toutes les parties de l'édifice social, élevé d'après les modèles du passé, et confectionné sous l'inspiration des besoins présens.

des urines, et s'exaspérant par intervalles ; sa permanence fit naître un autre soupçon, celui d'un calcul dans la vessie ; mais l'inutilité des recherches réitérées de la sonde le détruisirent à son tour.

Enfin, au mois d'octobre même année, je fus appelé à lui donner des soins ; et après un examen de plusieurs jours, je recueillis les symptômes suivans : = la vessie devenait douloureuse sous la pression exercée dans la région hypogastrique ; = l'émission de l'urine se faisait à plein canal, mais les besoins de la rendre étaient fréquens et douloureux ; = l'urine entraînait des flocons qui se développaient dans le fluide, partie sous forme de crachats, partie sous celle de pellicules facilement écrasées sous les doigts ; = ces flocons tombant au fond du vase après quelques heures, et s'unissant à une autre substance muqueuse qui, tantôt blanche, tantôt brune, était souvent mêlée de quelques stries de sang ; = et le malade étant plus ou moins soulagé après le rejet du dépôt, selon son abondance : je remarquai en outre un état fébrile dans le pouls, qui devenait positif à midi ou sur le soir, et un amaigrissement qui avait été progressif ; symptômes qui tous offrent un rapprochement bien remarquable avec ceux que présente la phthisie pulmonaire :

= crachats muqueux, épais, accompagnés de stries de sang, et se précipitant au fond d'un vase rempli d'eau ; = fatigue de l'organe aussi long-temps qu'il recèle ces crachats, et soulagement après leur rejet ; = fièvre lente, avec légers redoublemens ; = amaigrissement progressif ; = enfin, ulcération, symptôme commun à la dernière période de la phthisie pulmonaire, et à celle de l'affection rhumatique de la vessie, ainsi qu'on s'en assurera par l'observation qui suit, prise entre plusieurs autres qui offrent le même tableau.

Je reviens à l'état du malade : depuis quelques jours l'appétit était presque nul ; la langue était couverte dans son milieu d'un enduit muqueux, et une couleur jaunâtre autour des ailes du nez et de la lèvre supérieure tranchait sur la teinte naturelle de la face.

Au récit des circonstances qui avaient précédé pendant quinze ans la première attaque sur la vessie, à l'inspection des urines, à la nature des douleurs du viscère affecté, et sur-tout à la diminution graduelle des douleurs éprouvées pendant quinze ans aux extrémités, et à leur disparition complète depuis que le malade souffrait de l'hypogastre, il me fut évident que c'était une inflammation

chronique, produite par un transport rhumatismal devenu permanent sur la vessie, et qui alors était accidentellement compliquée d'un état gastrique. J'employai d'abord les moyens d'usage pour détruire la complication, l'état gastrique, consécutivement ceux qui devaient détourner la cause matérielle de l'inflammation, le principe rhumatique ; et je ne tardai pas à obtenir d'abord la cessation du dépôt des urines, bientôt celle de la douleur en urinant, et successivement celle des souffrances de l'hypogastre.

Cependant l'inflammation chronique produite par la fréquence des attaques, ou la permanence du rhumatisme sur la vessie, n'est pas toujours subordonnée aux moyens de l'art. Elle leur résiste si le médecin est appelé trop tard, et suit ou peut suivre toutes les voies de terminaison connues. L'observation qui va en offrir le tableau, et que je donne comme dernière période de l'affection qui fait le sujet de la précédente ; cette observation, quoique privée des résultats qu'eût dévoilé l'autopsie cadavérique, ne laisse néanmoins aucun doute sur l'existence d'une ulcération de la vessie par suite de l'inflammation rhumatismale chronique de ce viscère.

Un particulier, demeurant rue Raisin, n.° 31, âgé de quarante-deux ans, me fit appeler dans le mois de décembre 1806, pour une maladie de la vessie dont il souffrait depuis quinze mois. = D'après les circonstances qui avaient précédé la formation de cette maladie, elle ne pouvait être rapportée qu'à des douleurs rhumatismales dès long-temps fixées sur les extrémités, qu'elles avaient parcouru successivement et alternativement jusqu'à l'époque où la vessie, d'abord attaquée par intervalles, le fut enfin exclusivement. = Je le trouvai dans son lit, couché sur le dos, ayant sans cesse un vase placé pour recevoir les urines qui s'échappaient involontairement; = la région hypogastrique sensible au toucher, était légèrement soulevée, et laissait apercevoir au tact une tumeur d'un volume médiocre formé par la vessie; = une douleur obtuse se faisait sentir habituellement dans tout le bassin et dans les régions rénales; = souvent cette douleur s'exaspérait, alors les urines étaient retenues, et le ventre se météorisait; = les urines étaient constamment troubles à leur émission: elles entraînaient des flocons blanchâtres, et des glaires qui filtraient en abondance sous la forme de blanc d'œuf; = lorsqu'on

les laissait déposer, ces flocons et ces glaires présentaient un tout homogène très-distinct de l'urine, ayant la teinte d'un blanc crayeux, mêlé par fois de quelques stries sanguinolentes ; = si un quart d'heure après l'émission on agitait le vase, un liquide blanchâtre s'élevait d'abord, et troublait l'urine, les flocons se détachaient ensuite, mais le dépôt glaireux se tenait toujours dans le fond, et semblait être adhérent aux parois. = A ces symptômes qui étaient suffisans pour caractériser la phthisie vésicale, se joignaient la fièvre lente, des sueurs nocturnes, et le marasme, malgré l'état des forces digestives qui paraissaient peu altérées. Je n'hésitai point à émettre mon pronostic à la famille ; et le malade succomba trois mois après, avec une infiltration générale.

L'utérus reçoit souvent les impressions du rhumatisme, sur tout chez les femmes qui ont fait des enfans : outre les rapports de sympathie qu'il a avec les viscères et les principaux organes, outre les fonctions qu'il remplit, et les changemens divers qu'il éprouve dans les différens âges, l'utérus, après l'accouchement, est souvent relâché ou placé dans une position nouvelle qui le rend

fluxionnaire, et provoque sur lui le transport rhumatismal.

En janvier 1806, je fus à même d'observer ce transport rhumatismal sur l'utérus, trois jours après la cessation des règles : la malade, demeurant rue Noire, n.° 27, était sujette depuis plusieurs années à des douleurs rhumatiques, alors activées par l'état de la saison, et déterminées par le froid humide du Rhône auquel elle s'était exposée. Le rhumatisme abandonna subitement la jambe droite, où il sévissait avec violence depuis plusieurs jours et sans intervalle sensible, la douleur agit vivement sur l'organe utérin, qui venait d'être fluxionné par la fonction périodique. Cette douleur aiguë et lancinante s'offrait avec l'intermittence et les caractères de celles qui ont lieu dans l'accouchement ; l'hypogastre était sensible au toucher, et l'utérus soulevé, s'offrait volumineux et sensible : dirigés par le narré bien fait des circonstances éloignées et immédiates, les moyens propres à déloger le rhumatisme, et à calmer l'irritation locale eurent un plein succès, et l'apparition d'une forte douleur qui sévit le lendemain sur le genou gauche, avec cessation de tout mal-être à la matrice, ne laissa aucun doute sur le transport rhumatismal.

J'ai vu souvent le rhumatisme se porter sur l'utérus ou sur ses dépendances, sans produire d'autres accidens que ceux dont il est ordinairement accompagné lorsqu'il se fixe sur des parties externes.

En 1804, à la suite d'une seconde couche faite à Lyon, une dame de Bourg contracta un rhumatisme chronique manifesté à la cuisse droite : après un assez long séjour sur ce siége primitif, il se porta sur plusieurs autres parties, et gagna la matrice, où il se fit sentir sous forme de pesanteur habituelle et de douleur sourde plus ou moins prolongée : il quitta ce viscère à quelques semaines de cette première attaque, parut et s'arrêta un certain temps à l'estomac ; descendit au genou gauche, l'abandonna huit jours après, et revint à la matrice. Cette seconde attaque avait fait naître des craintes à la malade sur l'existence d'une des affections particulières à l'utérus ; mais le déplacement du rhumatisme, bientôt et évidemment contraint de se porter à l'une des extrémités par les moyens qui furent employés, ce déplacement annoncé détruisit tout soupçon sinistre ; et depuis lors, cette

dame voit avec la sécurité de l'expérience sa douleur rhumatismale renaître, pour ainsi dire, sous l'influence des variations humides de l'atmosphère; se reproduire sous la forme, désormais connue, qu'elle emprunte de la partie affectée, et parcourir alternativement les extrémités sur lesquelles on la laisse séjourner, et la matrice ou l'estomac, dont on se hâte de la déplacer.

Et une troisième observation sur ce premier mode du rhumatisme attaquant par intervalle l'utérus, ne saurait être superflue. S'il est important de connaître jusqu'au moindre des caractères du transport rhumatismal sur ce viscère, il ne l'est pas moins d'écarter de l'esprit l'idée de craintes sans fondement que semble justifier une douleur protéiforme, et qui, présentée par la malade avec l'espèce d'éloquence que donne la frayeur du mal, communiquée conséquemment, pour ne pas dire commandée en quelque sorte au médecin, la livre aux funestes effets des remèdes administrés pour une maladie qui n'existe pas.

Une dame âgée de soixante et trois ans, quartier neuf des Capucins, n.° 101, éprouva,

en 1798, une douleur rhumatismale au petit doigt de la main gauche ; bientôt elle se porta aux jambes, successivement à la main droite, et revint ensuite aux jambes. = Au mois de novembre 1807, la douleur, qui jusque-là ne s'était fait sentir qu'aux extrémités, se manifesta dans la région lombaire, et rendit très-pénibles les mouvemens que la malade était obligée de faire. = On conseilla le petit lait, les lavemens et les bains de siéges. L'effet des bains fut prompt ; dès le premier, la douleur abandonna les lombes, et se porta brusquement entre les épaules, avec le caractère aigu. Une chaleur sèche, dirigée sur la partie souffrante, et soutenue pendant plusieurs heures, suffit pour la dissiper ; et au commencement de décembre, elle reparut sur les lombes sous sa première forme ; elle la conserva jusqu'aux premiers jours de janvier, qu'ayant été activée par l'atmosphère, elle reprit le caractère aigu, ne permettant aucun mouvement du tronc sur le bassin. = Sans égard à une première expérience qui avait peu fixé l'attention, on eut de nouveau recours aux bains de siége, et de nouveau la douleur fut presqu'immédiatement dissipée ; mais à peine six heures s'étaient écoulées, que la malade sentit dans la région hypogastrique, sur

l'utérus, une douleur vive et lancinante ; pour laquelle elle me fit appeler.

Je la trouvai se promenant dans son appartement, forcée de s'arrêter à chaque instant, et d'obéir à l'impulsion de la douleur qui pressait sur le rectum et sur l'utérus, de manière à produire la même sensation qu'elle se rappelait avoir éprouvée dans le travail de chaque accouchement : l'utérus s'offrait sain et dans sa situation naturelle ; les urines coulaient involontairement, et le pouls devenait dur et accéléré à chaque accès de la douleur.

Les renseignemens qui me furent donnés, et par la malade et par ses alentours, sur ce qui avait précédé, sur-tout depuis neuf ans, l'accident pour lequel j'étais appelé, et qu'on regardait comme appartenant à la matrice ; tous ces renseignemens rapprochés ne m'ayant laissé aucune incertitude sur la nature de la douleur qui grevait les lombes aux deux époques des bains, et sur l'existence de cette même douleur transportée à l'utérus, je fis part de mon sentiment à la famille ; je prescrivis ensuite les moyens propres à rappeler le rhumatisme aux extrémités, et dans l'espace de huit heures le soulagement fut entier, et les craintes de la malade dissipées par le transport de la douleur, d'abord au

pied gauche, et successivement aux reins, devenus son siége d'habitude ; cependant la matrice, trop prochainement fluxionnée, la rappela, et la malade éprouva quelques coliques avec une gêne dans l'émission des urines ; mais dès le lendemain les moyens conseillés ayant rappelé la douleur dans la région lombaire, où elle sévit fortement, l'utérus se trouva de nouveau délivré de toute sensation.

Quoique le rhumatisme ne soit ni honteux par sa nature, ni dégoutant par ses symptômes, ni communicatif par ses effets, et pas plus héréditaire, cependant il semble fatiguer la pensée, blesser l'amour propre du très-grand nombre de ceux qui en sont atteints, plusieurs même répugnent à se l'avouer ; et j'en ai vu porter cette répugnance au point de rejeter, les uns avec une longue opiniâtreté, les autres absolument, les remèdes dont ils avaient éprouvé l'efficacité, en apprenant quelle était la maladie à laquelle ils étaient spécialement propres, et pour laquelle on les leur avait administrés. Je n'aurais que trop d'exemples à citer du pouvoir de ce funeste et absurde préjugé : je me réduirai à deux.

Une

Une malade âgée de trente-huit ans, rue du Palais-Grillé, n.° 12, d'une constitution délicate, sujette à des douleurs rhumatismales anciennes, et à un relâchement de matrice produit par un manque de prudence dans une de ses couches, fit, en 1806, un voyage de six lieues par un froid humide, dont elle se plaignit moins que des cahos de la voiture; cette température cependant avait été bien plus fâcheuse pour elle que les mauvais chemins; elle avait activé un rhumatisme dont elle était atteinte à son insçu, et qui se manifesta pendant son retour par une vive et poignante douleur sous le sein gauche. Cette douleur avait cessé sans nulle dégradation peu après que la malade fut descendue de voiture, mais pour se reproduire presque au même instant dans la région hypogastrique.

Je fus appelé, et la trouvai avec des défaillances et des angoisses; la région hypogastrique n'était plus alors que sensible au toucher, et la douleur siégeait dans les lombes et le bas-ventre, s'exaspérant par intervalles, et offrant la plus exacte ressemblance avec celles de l'enfantement.

D'après le narré des circonstances de son voyage, de celles qui l'avaient précédé, et

notamment de la nature des douleurs errantes qu'elle avait éprouvées, et des causes du relâchement de la matrice, je ne pus méconnaître un transport rhumatismal sur l'utérus, et je prescrivis les moyens propres à la soulager. A dix heures du soir la douleur n'ayant point encore cédé, elle me fit appeler de nouveau, et me témoigna le désir formel de connaître quelle était la cause de ses douleurs; elle l'exigeait absolument : je lui déclarai qu'elles étaient le produit d'un rhumatisme long-temps fixé au bras, ensuite errant, et qui, activé par l'humide auquel elle avait été exposée pendant cinq ou six heures de marche, s'était, à son retour, porté sous le sein gauche, et peu de temps après sur la matrice.

Au mot rhumatisme elle tressaillit, en repoussa l'idée, et lui préféra celle d'un cancer, que lui avaient suggéré ses dernières douleurs; d'où, plus de confiance aux remèdes que j'avais prescrits, refus de les continuer; et quelques vives que fussent les souffrances, ce ne fut qu'après avoir résisté aux plus pressantes sollicitations, et excédée par la douleur, plus que persuadée par le raisonnement, qu'elle consentit à faire usage de ce que j'avais ordonné.

Je la vis le lendemain, la douleur était

déplacée ; elle s'était portée sur les fausses côtes, se propageant du côté gauche, jusque dans la région rénale ; et j'ordonnai la continuation des médicamens que j'avais prescrits la veille : le soir elle était sans souffrances positives, et le sommeil de la nuit fut sans interruption. Le lendemain la malade n'aurait pu déterminer le degré de l'impression obtuse qui subsistait encore ; et le surlendemain se passa sans autres fatigues de l'organe que des sensations de réminiscence, produites par une forte tension de l'esprit, à laquelle je crus devoir faire opposer les moyens de distraction (1) ; enfin, l'apparition de la douleur, qui se manifesta le jour suivant au bras gauche, siége primitif de celle dont la malade avait jusque-là ignoré

(1) Sans m'exagérer systématiquement l'action du moral sur le physique, sans en faire un objet essentiel de ma clinique, je regarde cette action, qui fluxionne trop évidemment et trop fortement certains organes, pour que nul n'ose en contester la co-puissance matérielle ; je la regarde comme devant être toujours observée, souvent prise en considération, et, dans beaucoup de cas, attaquée directement ; je la regarde sur-tout comme concourant à prolonger, rappeler et transformer en mouvement d'habitude les manières d'être maladives qu'on voit survivre à leur cause, quelquefois même opérer seule cette transformation.

la cause, et le calme absolu dans lequel se trouvait l'utérus, la persuadèrent pleinement et utilement pour l'avenir, que ce qu'elle avait éprouvé à la matrice n'était point le produit d'un cancer, mais celui d'un transport rhumatismal.

Le second exemple que j'apporterai de l'empire de ce préjugé contre le rhumatisme, se termine d'une manière plus funeste que le premier, par la résistance absolue qu'il opposa à l'évidence des faits, comme aux efforts du raisonnement, et à l'emploi prolongé des remèdes propres aux affections rhumatismales invétérées. J'ai choisi pour l'offrir une observation qui remplira le double objet de constater que le rhumatisme qui se porte fréquemment sur l'utérus, dégénère quelquefois en inflammation chronique, inflammation qui peut se terminer par une maladie plus grave encore, telle qu'une ulcération, un squirre ou un cancer.

Une femme de trente-un ans, d'une constitution robuste, demeurant rue Mercière, n.° 30, contracta, en 1802, un principe rhumatique dans l'atmosphère humide d'un magasin où elle avait eu l'imprudence de se tenir onze jours après son premier accouche-

ment (1) ; les douleurs se manifestèrent d'abord aux deux bras, ensuite dans le dos, et bientôt dans les lombes : = ces douleurs ayant eu lieu peu de temps après ses couches, furent considérées comme le produit d'un dépôt de lait, et combattues par des anti-laiteux de plusieurs espèces.

En 1804, les douleurs attaquèrent à trois reprises différentes le côté droit de la tête ; elles sévirent avec une violence presque insoutenable, et quelques mois après elles se firent sentir aux extrémités ; = on revint à l'idée du lait, et les anti-laiteux, sous toutes les formes, furent de nouveau mis en usage.

En 1805, les douleurs reparurent au bras gauche avec le caractère lancinant, elles y séjournèrent quelque temps, et abandonnèrent ce siége primitif pour se porter dans la région hypogastrique, sur l'utérus, où elles furent très-aiguës, par fois rongeantes, selon l'expression de la malade : bientôt elles s'étendirent jusque dans les lombes, les han-

(1) Les nouvelles accouchées contractent avec d'autant plus de facilité le mode rhumatismal, qu'elles y sont disposées par le grand relâchement dans lequel elles se trouvent, par la transpiration qu'entretiennent les boissons dont elles font usage, et par la chaleur du lit, qui les rendent très-impressionnables.

ches et les cuisses, s'exaspérèrent sous forme intermittente, et furent accompagnées d'une perte blanche abondante, qui paraissait pour la première fois : = la région hypogastrique était douloureuse au toucher, mais sans tuméfaction : = l'utérus, très-sensible à son orifice, légèrement relâché et sans engorgement apparent : = les urines âcres et brûlantes dans leur émission : = et le pouls concentré sans accélération.

Cet état dans lequel je la trouvai lorsque je fus appelé à lui donner des soins ; cet état se soutenait depuis une dixaine de jours : elle en eut deux de calme, produits par le flux menstruel, dont la cessation fut le signal de retour pour le rhumatisme, qui tourmenta l'utérus avec la même violence : = je conseillai les moyens propres à combattre le transport rhumatismal, qui m'était indiqué par les circonstances qui l'avaient précédé, et qui ne pouvait être méconnu aux caractères que m'offrait la douleur de l'hypogastre ; = un soulagement sensible suivit l'emploi de ces moyens ; bientôt la douleur, en abandonnant l'utérus, s'était portée au bras gauche, et il ne pouvait plus s'élever d'incertitude sur sa cause, quelle que fût la partie des extrémités ou du tronc qu'elle parcourût : = cependant, après quelque temps de per-

manence au bras, la douleur s'était de nouveau portée sur la matrice ; et la malade, forcée par l'expérience de renoncer à l'idée du lait, qui avait été détruite par les mauvais effets des anti-laiteux, s'attacha, malgré l'efficacité des remèdes qu'elle savait avoir été dirigés contre une affection rhumatismale, s'attacha à celle d'un cancer, qu'elle voulut me faire adopter, et qui, sur mon refus, la détermina à me retirer sa confiance.

Au mois de mars 1806, les douleurs à la matrice étant devenues permanentes, elles étaient habituellement moins aiguës ; mais elles s'exaspéraient par intervalles, et alors, occasionant les mêmes accidens dont je l'avais délivrée, elles la forcèrent, sinon à en reconnaître la cause, du moins à recourir de nouveau à mes soins : = l'utérus s'offrait sain et moins sensible au toucher ; = la perte blanche était âcre et très-abondante, = et la cessation des douleurs aux extrémités continuait à être totale. = Si je me fusses contenté de prescrire des remèdes, ils auraient été faits de confiance, ils auraient opéré : malheureusement je cherchai à détruire la fausse et dangereuse idée d'un cancer, à laquelle elle tenait ; à lui démontrer par les faits que ce qu'elle éprouvait n'était que le produit d'un transport rhumatismal

à la matrice, et à la déterminer à l'emploi des moyens dont elle avait déjà fait usage : l'intention articulée de ces moyens, de ces mêmes moyens déjà éprouvés, les lui fit rejeter opiniâtrément ; elle me retira une seconde fois sa confiance, et je la perdis de vue jusqu'au mois de janvier 1808, que, désirant savoir si le pronostic que j'avais porté au mois de mars 1806, si les résultats que j'avais prévus de la permanence du rhumatisme sur la matrice, avaient eu lieu, je me rendis chez elle. Je la trouvai en proie aux mêmes souffrances ; = les douleurs avaient été moins soutenues pendant les chaleurs de l'été, et ne s'étaient fait sentir vivement que sous l'influence des changemens de l'atmosphère ; = l'évacuation périodique avait diminué ; néanmoins ses apparitions, toujours régulières, apportaient constamment du calme, avec la particularité caractéristique de la cause de ce calme, que nulle douleur ne grevait les extrémités dès long-temps abandonnées : = aux approches de l'hiver, les douleurs avaient recommencé à sévir avec violence ; c'était toujours avec des horripitations sous forme lancinante ; = la perte blanche était si âcre qu'elle excoriait les parties externes ; = et si, aux symptômes déjà assez caractéristiques, on ajoute l'anorexie

et l'amaigrissement devenus sensibles, on n'aura plus de doute sur l'existence d'une inflammation chronique de l'utérus occasionée par le transport rhumatismal.

Le rhumatisme est sans doute une maladie cruelle, souvent incurable, et toujours d'une très-lente guérison, mais en qui rien ne justifie les idées désagréables ou pénibles qu'on y attache, les uns formellement, les autres par une espèce d'entraînement : non, cette affection n'est ni froissante pour l'amour-propre, puisqu'elle n'offre rien de désagréable aux sens dans ses plus violentes attaques, qui, et c'est un de ses symptômes les plus caractéristiques, qui n'altèrent pas même les signes ordinaires de la santé ; ni inquiétante sur le danger de sa communication, puisque, d'après les hommes qui font autorité en médecine, ses effets immédiats ne sont qu'une modification des organes successivement et alternativement affectés ; ni menaçante ; enfin, d'une reproduction héréditaire, puisque le générateur de son être inconnu est évidemment un des modes de l'atmosphère, et très-probablement celui que nous connaissons sous la désignation d'humide, froid ou chaud. Puisse cette vérité se propager, et détruire un préjugé qui n'est pas seulement

absurde, mais funeste par les résultats dont l'observation précédente offre le tableau, par la terminaison des sévisses du rhumatisme sur un organe profond, lorsque, s'obstinant à ne vouloir pas l'y reconnaître, on s'est refusé aux moyens de l'en déloger et de le rappeler à son siége primitif, siége qui, ainsi qu'on a dû le remarquer, est le plus ordinairement à l'une des extrémités !

Et dans l'espoir, ou du moins le désir de coopérer le rejet de cette dangereuse répugnance, si générale, qu'on voit même l'homme de sens hésiter, et substituer le mot *douleur* à celui de rhumatisme, lorsqu'il parle ou répond sur sa santé : *j'ai, ou j'ai eu*, dira-t-il, *quelques ressentimens de ma, ou de mes douleurs*, et non de mon rhumatisme, dont il semble chercher à écarter la pensée par cette manière de s'exprimer... ; dans l'espoir, dis-je, de contribuer à dissiper cette idée irréfléchie, et pour rassurer en même temps les femmes sur celle de cancer que leur font souvent naître les douleurs rhumatismales de l'utérus, j'ajouterai une troisième observation non moins intéressante que les deux premières, à raison de l'espèce d'accident dont elle fournit le tableau ; la perte de sang, effet de l'action du rhumatisme fixé sur la matrice.

Une femme, demeurant rue du Puits-pelu, n.° 35, d'une constitution robuste et naturellement irrascible, eut, pour la première fois, en 1801, une douleur rhumatismale qui se fixa sur la cuisse avec impuissance de marcher. = En 1803, la douleur se fit sentir aux jambes, et fut combattue par les vésicatoires. Elle se porta ensuite sur les hanches, d'où elle revint sur les jambes : = trois ans après, dans le courant de 1806, cette douleur abandonna la cuisse droite, où elle siégeait depuis plusieurs jours, pour se porter sur l'utérus. Son transport sur ce viscère s'annonça par une douleur qui parut d'abord obtuse, profonde, mais qui prit bientôt le caractère aigu, avec des intermittences plus ou moins rapprochées ; = chaque redoublement portait en outre sur la vessie et le rectum, et la malade faisait des efforts comme pour expulser un corps étranger dont elle croyait sentir l'existence ; = l'hypogastre se fluxionna par degré, et la fluxion fut portée au point que le ventre avait le volume et la forme de celui d'une femme enceinte de neuf mois : = sous cette augmentation de volume, la douleur avait repris le caractère chronique, la malade vaquait à ses occupations d'usage, et cet état se sou-

tenait depuis près de trois semaines, lorsqu'une perte de sang eut lieu par la voie naturelle. = La perte avait été très-abondante dès le début; elle dura quelques jours, rendit le ventre à son volume naturel, et l'abandon de l'organe affecté fut constaté par l'apparition de la douleur au genou droit. = Cette douleur parcourut différentes parties du corps, et se fixa, en novembre 1807, sur le tendon d'achille, elle y séjourna quelque temps, et se porta de nouveau sur l'utérus. = Les souffrances commencèrent, ainsi qu'à la première attaque, par être obtuses, profondes, successivement aiguës, intermittentes, et diminuèrent par l'augmentation du bas-ventre, qui, parvenu graduellement à un volume considérable, reprit encore son état naturel, après une seconde perte de sang abondante. = En janvier 1808, un troisième transport eut lieu sur l'utérus : il suivit la même marche que les précédens, se termina comme eux par une perte sanguine, et fut suivi d'une douleur aiguë qui parut trois jours après dans les lombes et sur la cuisse, sous la forme sciatique.

L'embonpoint dont jouissait, dont jouit encore celle qui fait le sujet de cette observation, s'est soutenu pendant le cours de ces trois années, et malgré l'abondance des

pertes, sans offrir jamais de diminution sensible que lorsque les souffrances étaient excessives : alors seulement, le signe caractéristique de la cause du rhumatisme était suspendu.

L'état de grossesse appelle naturellement le rhumatisme chronique sur l'organe que cet état fluxionne, et les douleurs qu'alors éprouve la matrice, ou inspirent des craintes en apparence fondées sur un accouchement prématuré, ou simulent celles qui ont lieu à l'époque que, dans le langage vulgaire, on nomme la tournée de l'enfant.

En 1804, une femme âgée de trente-cinq ans, place de Belle-Cour, n.° 59, devint enceinte pour la septième fois ; parvenue aux deux tiers de sa grossesse, sans autres souffrances que celles qui résultent des désordres inhérens à cet état, elle ressentit sur l'utérus des douleurs d'abord sourdes, progressivement aiguës, et qui s'étendirent dans toute la région hypogastrique, jusqu'aux lombes et au coxis, n'accordant que peu de durée aux intervalles de suspension : cet état se soutenait depuis six heures, lorsque je me rendis auprès d'elle : = le pouls était profond et accéléré, la région hypogastrique

très-sensible au toucher, une perte blanche, qui datait des couches précédentes, donnait avec abondance, et l'orifice de la matrice ne présentait aucun indice d'un travail. = Je multipliai les questions à la malade, je les épuisai, aucune de ses réponses ne m'offrait de lumières sur la cause directe ou indirecte de ses souffrances, et je fus réduit à ne prescrire que des boissons d'usage ; mais on ne tarda pas à me faire appeler une seconde fois ; les douleurs avaient acquis une activité insupportable ; cependant l'état des parties était toujours le même, nul signe indicateur ne s'était manifesté : je profitai du premier intervalle de calme, pour renouveler mes questions, et l'état du moment laissant à la malade toute sa présence d'esprit, j'appris que depuis long-temps elle était grevée de douleurs qui paraissaient sans cause, et disparaissaient sans remèdes, tantôt aux bras, tantôt au cou, aux jambes et aux pieds, souvent aux reins ; j'appris que depuis trois jours seulement elle était délivrée d'une douleur au bras qui s'était dissipée subitement, après l'avoir perclu pendant quelques heures. = A ces renseignemens précis, rapprochés des signes qu'offraient et la nature des souffrances actuelles de l'utérus, et l'état des différentes parties, je ne pus méconnaître

un transport rhumatismal sur la matrice ; je n'hésitai donc pas à me renfermer dans le cercle des moyens propres, les uns à repousser le rhumatisme du siége qu'il occupait, les autres à l'attirer aux extrémités, et leur effet eut lieu sur la fin de la nuit : à quelques jours de là, la douleur descendit sur les lombes, mais pour peu d'instans, et ayant été se fixer au pied droit, l'évidence fut aussi entière pour la malade que pour moi ; aussi, vers le déclin du huitième mois de sa grossesse, les mêmes souffrances s'étant renouvelées et se prolongeant, elle mit elle-même en usage les remèdes auxquels j'avais eu recours, et lorsque, appelé, je me rendis auprès d'elle, ce ne fut que pour approuver et être témoin de leur effet.

Enfin, le rhumatisme abandonne quelquefois la partie qu'il occupe pour se porter sur l'utérus, appelé par les premières douleurs de l'enfantement ; et dans ce cas, dénaturant ces douleurs par l'union ou l'action dominante des siennes, il devient un obstacle au travail de la nature.

Une jeune femme, rue Belle-Cordière, n.° 72, étant au terme de sa première grossesse, et éprouvant, depuis six heures, de violentes douleurs à l'utérus, me fit appeler.

J'observai pendant près d'une heure le caractère de ces douleurs, qui, sévissant dans la région hypogastrique sous forme intermittente, et n'espaçant leurs reprises que de bien courtes durées de calme, m'auraient donné l'idée d'une prochaine délivrance, si je n'avais reconnu que l'orifice de la matrice n'offrait encore aucun des signes d'un travail décidé, et je la laissai aux soins des personnes dont elle s'était entourée pour son accouchement. = Mais à quelques heures de là, on eut de nouveau recours à moi, et à cette seconde visite je reconnus que les douleurs sévissaient avec plus de violence, qu'elles occupaient un nombre plus considérable de parties, se propageaient de l'ombilic à l'hypogastre et à la région lombaire, et qu'elles pressaient fortement sur la matrice ; que tout le bas-ventre était sensible sous la pression, mais que l'orifice de la matrice ne présentait ni amincissement ni aucune dilatation indicatrice d'un commencement de travail ; = comme à ma première visite, il n'y avait rien à prescrire ; je promis de repasser dans quelques heures : = je trouvai la malade dans les mêmes souffrances, aggravées seulement par les angoisses de l'inquiétude, et dans le même état quant à la situation des parties.

La

La durée de ces douleurs et la singularité de cette absence des signes ordinaires, me firent enfin supposer l'existence d'une cause cachée qui s'opposait au travail de la nature ; je la cherchai d'abord dans une pléthore sanguine, mais ce premier soupçon fut bientôt détruit par le défaut de signes tirés, soit de la constitution et de l'âge de la malade, soit de l'état du pouls, et je passai à l'idée que cette cause occulte pouvait être une direction vicieuse des forces ; pour la détruire, j'ordonnai les moyens d'usage, mais tous furent également inutiles, et les douleurs continuèrent avec la même violence, sans produire aucune dilatation.

Enfin, ce ne fut qu'à ma cinquième visite, et à la dix-huitième heure de souffrances, qui, sans être celles de l'enfantement, en avaient néanmoins tous les caractères ; ce ne fut qu'en revenant encore sur la multitude de questions inutilement faites, et au mot rhumatisme, que sans doute je n'avais point encore prononcé, que je découvris cette cause cachée ; en effet, la malade avait un rhumatisme invétéré qui, depuis quelque temps, s'était porté aux extrémités inférieures, de là au bras gauche, et s'était fixé définitivement à l'épaule, où il sévissait avec violence depuis huit jours, lorsqu'elle

avait ressenti les premières douleurs à l'utérus. Je l'engageai à rassembler toute son attention, jusque-là absorbée par les souffrances de la matrice, et de la fixer sur l'épaule qui était le dernier siége du rhumatisme ; elle m'assura qu'elle n'y éprouvait aucune sensation ; alors, faisant un rapprochement de la disparition subite de la douleur de l'épaule avec l'apparition immédiate des souffrances à l'utérus, je présumai que la cause qui s'opposait au travail, pouvait être le transport du rhumatisme à la matrice ; en conséquence, je méditai exclusivement les moyens, soit de tempérer la douleur de l'utérus, soit de l'attirer en même temps à son dernier siége ; j'en prescrivis l'emploi, et malgré l'étonnement, malgré l'appel aux pratiques reçues, et les fortes représentations de tout ce qui entourait la malade, je pris sur moi de faire mettre en usage par la garde les deux espèces de topiques qui furent placés l'un sur le ventre, l'autre sur l'épaule, et qui commencèrent leur action en ma présence. J'avais ensuite quitté la malade, et quatre heures après, à ma dernière visite, je trouvai leur effet accompli, la marche ordinaire s'était rétablie, les douleurs avaient d'abord changé de caractère, graduellement moins aiguës par l'affaiblissement de celle qui

dominait, et bientôt, plus profondes et plus expultrices, par son absence, l'orifice de la matrice avait acquis un amincissement remarquable, et la dilatation qui augmentait sous l'influence de chaque douleur, alors naturelles, devint complète.

Telle sont les différentes formes que prend le rhumatisme chronique, non-seulement à raison de chaque partie, viscère ou organe qu'il affecte successivement, mais à raison des diverses maladies qui sont propres à chacun d'eux ; et telle est la séméïologie de ce principe protéotique, dont le mécanisme d'identification est aussi inconnu que l'essence ; séméïologie consacrée pour moi par une multitude d'observations respectivement confirmatives de celles qui m'ont suffi à offrir le rhumatisme en action sur toutes les parties externes et internes du corps humain, et qui suffiront, même au malade, à le signaler sous toutes les métamorphoses (1).

---

(1) On trouvera peut-être une espèce de contradiction entre ce *même au malade*, et l'anathème que je me suis permis de prononcer, de répéter contre les initiateurs à l'administration des remèdes propres à chaque maladie.... Il n'y en a point ; je n'ai prétendu,

Je suis bien loin, je le déclare, de censurer le silence qu'ont gardé tous les auteurs en médecine, sur le tableau des signes du rhumatisme chronique. Je dis plus, il est probable que j'aurais respecté sans le connaître, le motif qu'ils ont eu pour ne s'occuper essentiellement que du rhumatisme inflammatoire, pour ne parler du chronique qu'avec une légèreté indicative du peu d'importance qu'ils avaient mis à l'étudier; oui, j'aurais vraisemblablement partagé, sur exemple, cette espèce de dédain, si les circonstances ne m'avaient pas placé dans une ville où ce mode de l'affection rhumatismale pèse sur la plusque majorité des individus; si, frappé du premier aperçu de l'action cachée de ce mode; si effrayé des ravages qu'il varie en nombre égal à celui des formes sous lesquelles il échappe, même à l'œil du praticien, et attachant à l'état que je professe des devoirs peut-être exagérés, je ne m'en étais fait un, sinon de

---

et cet ouvrage ne peut que mettre tout malade qui l'aura lu, en état de prévenir les questions du médecin, ou d'y répondre de manière à jeter sur sa maladie le premier trait de lumière, le trait à la clarté duquel doivent se prendre les bases anamnestiques, et sans lequel le génie même, quoique développé par la théorie, et secondé par la pratique, éprouve quelquefois les hésitations d'un doute souvent funeste.

rechercher son essence, probablement inutile à connaître, du moins de le poursuivre, de le reconnaître et le signaler dans toutes ses transformations ; d'étudier son action et ses effets sur chacune d'elles, et de lui arracher par les divers succès d'une lutte soutenue, le secret des moyens non curatifs, mais températeurs de l'impression de ses atteintes, et repressifs de celles de ses attaques qui menacent ou la vie de l'organe, ou celle de l'individu.

Et j'ose croire que la nature n'a pas été infidelle pour moi à la promesse du *frappez*, *on vous ouvrira*, gravé sur le frontispice de son école.

FIN.

TABLE.

Discours sur la séméiotique, page 1

Aperçu topographique de la ville de Lyon, 39

Traité du rhumatisme chronique considéré sous la modification qu'il reçoit de l'atmosphère et des circonstances locales de la ville de Lyon, et comme une des maladies que comporte cette ville, où il règne d'une manière endémique, 59

Des causes générales ou particulières, circonstancielles ou locales, qui rendent le rhumatisme si fréquent dans cette ville, 61

Du rhumatisme attaquant les âges, sexes, et professions, 66

Symptômes des trois degrés par lesquels il se manifeste, 67

Des différences qui existent entre le rhumatisme chronique observé à Lyon, et celui qu'ont décrit les auteurs en médecine, 69

Du rhumatisme considéré dans les différens âges, sexes, et tempéramens, 71

Des modifications qu'il reçoit lorsqu'il attaque les tempéramens où domine la mobilité nerveuse. = De la ressemblance qui existe entre la douleur nerveuse et la douleur rhumatique. = Signes qui distinguent la douleur nerveuse locale de la douleur rhumatismale, 71

Du rhumatisme séjournant sur une partie pourvue d'une grande quantité de nerfs, et produisant le tic douloureux ou la névralgie, page 74

Du rhumatisme s'unissant à la douleur nerveuse locale, 75

Des caractères qu'il offre chez les personnes d'une constitution éminemment nerveuse, et des phénomènes insolites dont il s'accompagne, 77

Du rhumatisme attaquant les tempéramens nerveux, et produisant des symptômes qui ont un grand rapport avec ceux de la goutte. = Signes qui distinguent le rhumatisme nerveux des différentes espèces de gouttes, 80

Du rhumatisme s'unissant à toutes les maladies aiguës ou chroniques, et à tous les virus particuliers, 85

Résistant à tous les efforts que fait la nature pour opérer la solution de la maladie à laquelle il est uni, 86

Compliquant une maladie grave, et s'offrant néanmoins avec assez d'évidence, pour que les caractères qui lui sont propres puissent être distingués des symptômes nombreux que développe la maladie qu'il complique, 86

Occupant, ou pouvant occuper toutes les parties extérieures du corps. = Et de son siége principal dans les tissus de ces différentes parties, 89

Du rhumatisme fixé sur le cuir chevelu, et plus particulièrement chez les nouvelles accouchées, page 89

Causes qui rendent fréquent le rhumatisme chez les femmes en couches, 213

Du rhumatisme se développant après les couches, simulant les douleurs produites par le lait, et pouvant être considéré comme cause du funeste préjugé établi dans cette ville en faveur des anti-laiteux, 90

Du rhumatisme fixé sur les tempes, 94

Sur les mâchoires, *ibid.*

Sur les tempes et les mâchoires, et produisant le serrement des mâchoires, ou *trismus*, *ibid.*

Fixé long-temps sur les mâchoires et les gencives, et simulant une affection scorbutique. = Signes à l'aide desquels on distingue la douleur rhumatismale des douleurs scorbutiques, 100

Du rhumatisme fixé sur les mâchoires, et produisant la carie des dents, 101

Fixé sur les mâchoires, et empruntant les caractères de la carie des dents, 105

Appelé sur les mâchoires par la carie des dents, *ibid.*

= Signes qui distinguent la douleur du rhumatisme fixé sur les mâchoires, de la douleur produite par la carie des dents, 104

Du rhumatisme fixé sur les parties extérieures de l'œil, sur les paupières, page 110

Fixé sur les membranes internes de l'œil, 111

Du rhumatisme sur les parties externes de l'oreille, 112

Siégeant dans l'oreille interne, 113

Du rhumatisme fixé sur les parties latérales du cou, attaquant les amygdales. = Signes qui distinguent le rhumatisme fixé sur les amygdales, de toute autre maladie, 117

Du rhumatisme fixé sur la circonférence de la poitrine, = et des variétés qu'il offre relativement à ses différens siéges sur cette circonférence, 118

Du rhumatisme fixé sur le sternum, 118. = Signes qui le distinguent de la douleur produite par le vice vénérien fixé sur cette partie, et de toute autre maladie interne de la poitrine, 119

Du rhumatisme fixé au dos et aux épaules, 120. = Signes qui le distinguent de la douleur des épaules, produite par la phtisie, 121

Du rhumatisme fixé profondément sur l'un des points de la circonférence de la poitrine, s'accompagnant d'accidens aigus, et produisant la maladie connue sous les dénominations de fausse pleurésie, de pleurésie rhumatique, 121. = Signes qui dis-

tinguent la pleurésie rhumatique de toute autre espèce de pleurésies , page 125

Du rhumatisme fixé sur les différentes régions de la cavité abdominale , *ibid.*

Du rhumatisme fixé sur la région de l'estomac , *ibid.*

Du rhumatisme placé près du dos , sous les fausses côtes , chez les femmes enceintes , et simulant la douleur d'un engorgement sanguin. = Signes qui le distinguent , 126

Du rhumatisme fixé sur les régions ombilicales et hypogastriques , 127. = Et dans les mêmes régions , chez les femmes enceintes , 128

Du rhumatisme fixé sur les lombes et produisant le lombago , 128. = Signes qui distinguent le lombago rhumatismal de toute autre espèce de lombago , 129

Fixé sur les lombes , et empruntant le caractère des douleurs qui , chez les femmes , naissent ou d'une menstruation difficile , ou à la suite d'un accouchement laborieux , ou d'une irritation quelconque , ou d'une irritation à la matrice , = et signes qui distinguent de ces affections le lombago rhumatismal , 129

Du rhumatisme fixé dans les parties qui entourent l'articulation supérieure de l'os de la cuisse , = et signes qui le distinguent de toute autre maladie de l'articulation , 130

Du rhumatisme fixé à la partie postérieure de la cuisse, sur le trajet du nerf sciatique, 132. = Imprudence produisant fréquemment la sciatique, = et signes qui distinguent la sciatique rhumatismale de toute autre espèce de sciatique, page 133

Du rhumatisme fixé aux extrémités, 134

Du rhumatisme étant suivi de paralysie, 135

Du rhumatisme simulant ou pouvant simuler un grand nombre de maladies, principalement la goutte et les douleurs sympathiques, lorsqu'il est fixé sur les parties extérieures du corps, 137. = Signes qui le distinguent de la douleur sympathique, 138. = Signes qui le distinguent de la gouttte, 139

Du rhumatisme fixé sur les parties internes du corps, = et causes les plus ordinaires de son transport des parties externes sur les organes ou viscères, 141

Du rhumatisme fixé sur le cerveau. = Signes à l'aide desquels on connaît le rhumatisme fixé sur cet organe, 148

Du rhumatisme fixé sur les organes contenus dans la poitrine, 145

Sur les bronches, *ibid.*

De la toux rhumatique. = Signes qui la distinguent de la toux catarrale, 146

Du rhumatisme fixé sur la plèvre et les poumons, et produisant la pleurésie, ou la

pleuro-pneumonie rhumatique, 148. = Signes qui distinguent la pleuro-pneumonie rhumatique de la pleuro-pneumonie essentielle ou inflammatoire, page 151

Du rhumatisme fixé dans la poitrine, et ne produisant d'autres effets que ceux que l'on remarque lorsqu'il occupe les parties extérieures du corps, 152

Fixé dans la poitrine, et produisant l'asthme, 153

Dans la poitrine, produisant la phtisie, 154

Fixé dans la poitrine, déterminant l'infiltration du tissu cellulaire, et produisant l'hydropisie de poitrine par infiltration, 155

Lorsque le rhumatisme se reproduit dans le courant d'une maladie aiguë, c'est sur-tout sur la poitrine qu'il se dirige, 158

Du rhumatisme fixé sur les viscères abdominaux, 159

Sur la rate obstruée, 159

Sur l'estomac, et des causes qui le déterminent à s'y porter ; = des douleurs aiguës qu'il y produit, 160

Du rhumatisme fixé sur l'estomac, et ne s'accompagnant que de douleurs obtuses, 162. = Signes qui distinguent le rhumatisme fixé sur l'estomac, de toute autre affection, 164

Fixé sur l'estomac, et pouvant se compliquer

de plusieurs maladies différentes ; de la goutte sur-tout , page 164. = Signes à l'aide desquels on reconnaît que le rhumatisme est uni à la goutte , page 166

Du rhumatisme fixé sur les intestins , 179

Sur les reins , 182

Sur la vessie. = Sur la vessie sous forme de douleur obtuse , 189

Sur la vessie , produisant des douleurs aiguës avec rétention d'urine , 191

Fixé sur la vessie , et suivi d'inflammation chronique , 195

Sur la vessie , et suivi d'une ulcération , 200

Du rhumatisme fixé sur l'utérus , = et causes qui en provoquent le transport , 202

Fixé sur l'utérus avec des douleurs obtuses , 204

Fixé sur l'utérus , et accompagné d'accidens aigus , qui en imposent sur l'existence d'un cancer , 209

Fixé sur l'utérus , et dégénéré en inflammation chronique , 212. = Préjugé désagréable et nuisible attaché au mot rhumatisme , 217

Fixé sur l'utérus , et produisant des pertes de sang , 218

Fixé sur l'utérus dans l'état de grossesse , et

simulant les douleurs de l'accouchement, ou celles que l'on appelle vulgairement la tournée de l'enfant, page 221

Du rhumatisme appelé sur l'utérus par les premières douleurs de l'accouchement, 225

Fin de la Table.